Au Royaume du Saguenay

Victor Tremblay P.D.

LES TRENTE AÎNÉES DE NOS LOCALITÉS

Brefs historiques

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU SAGUENAY

Numéro 19

Au Royaume du Saguenay

VICTOR TREMBLAY, P.D.

LES TRENTE AÎNÉES DE NOS LOCALITÉS

Brefs historiques



PUBLICATIONS DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU SAGUENAY
Numéro 19

LES TRENTE AÎNÉES DE NOS LOCALITÉS

SÉRIE DE CAUSERIES
données au poste CBJ, de Chicoutimi,
sous l'étiquette

"Petite histoire d'un grand royaume"

par Mgr Victor Tremblay

du 30 septembre 1963 au 1er juin 1964

Celui qui habite un pays et qui en ignore l'histoire est moins un citoyen qu'un étranger incapable de bien comprendre le rôle qu'il doit y remplir.

Pensée de Cicéron

NIHIL OBSTAT : Raoul Lapointe, prêtre,
censor ad hoc.
Chicoutimi, 22 mars 1968.

IMPRIMATUR : † *Marius Paré,*
Evêque de Chicoutimi.
Chicoutimi, 22 mars 1968.

Numéro 575

Imprimé par
ANTONIO GIRARD, LTEE, 169 rue Collard, Alma

Présentation

Voici un livre qui peut paraître singulier. Il contient les textes de trente-et-une causeries irradiées du poste CBJ de Radio-Canada, du 30 septembre 1963 au 1er juin 1964, sous la rubrique "Petite histoire d'un grand royaume".

Chacune de ces causeries devait donner en quinze minutes un bref aperçu de l'histoire d'une localité du Royaume du Saguenay, spécialement de ses commencements, qui ont un caractère particulier et qui sont moins connus que la suite plus proche de nous. On avait convenu de parler des localités les plus anciennes et de suivre, dans la présentation, l'ordre de leur âge.

Ces causeries n'étaient pas destinées à la publication. Il arrive que l'enseignement de l'histoire régionale, inscrit au programme des écoles depuis quelques années déjà, est maintenant exigé et que le personnel enseignant et enseigné n'a presque rien entre les mains pour pouvoir répondre à cette exigence. En attendant des ouvrages appropriés couvrant l'histoire de l'ensemble de la région (une nouvelle édition de l'Histoire du Saguenay est actuellement en préparation) on aurait la ressource de la revue "Saguenayensia", qui contient beaucoup de matière utilisable dans l'enseignement à tous les degrés, et celle des quelques monographies de localités qui ont été publiées. Parmi ces monographies, on peut se procurer celle des Escoumins, de Roberval, de Saint-Gédéon, de Saint-Prime, de Saint-Félicien, d'Alma; mais d'autres comme celles de Grande-Baie et de Normandin, sont devenues inaccessibles. En raison de cette insuffisance d'imprimés à la disposition des écoles, on nous a pressés de faire éditer cette série d'esquisses monographiques.

Les circonstances nous imposent d'en publier le texte tel qu'il a été donné à la radio, avec seulement quelques retouches qui ont paru nécessaires; on voudra bien accepter la chose.

La Société Historique du Saguenay

LISTE DES LOCALITES

par ordre d'âge

1.—	Saint-Alexis de Grande-Baie	1838
2.—	L'Anse-Saint-Jean	1838
3.—	Bagotville	1839
4.—	Saint-Fulgence	1839
5.—	Tadoussac	1839
6.—	Chicoutimi	1842
7.—	Chicoutimi-Nord	1843
8.—	Les Bergeronnes	1844
9.—	Portneuf-sur-Mer	1844
10.—	Laterrière	1844
11.—	Petit-Saguenay	1844
12.—	Les Escoumins	1845
13.—	Forestville	1845
14.—	Jonquière	1847
15.—	Hébertville	1849
16.—	Sept-Iles	1851
17.—	Mille-Vaches	1853
18.—	Roberval	1855
19.—	Pointe-Bleue	1856
20.—	Chambord	1857
21.—	Saint-Jérôme	1861
22.—	Betsiamits	1861
23.—	Alma	1863
24.—	Saint-Charles	1863
25.—	Saint-Prime	1864
26.—	Saint-Gédéon	1864
27.—	Saint-Félicien	1864
28.—	Saint-Cyriac	1865
29.—	Sacré-Coeur du Saguenay	1865
30.—	Saint-Ambroise	1870

Introduction

LA FAMILLE DE NOS LOCALITÉS

Monseigneur, pourquoi avez-vous suggéré le terme "famille" . . . ?

— On peut se permettre de considérer la série des localités du Royaume du Saguenay comme une grande famille, où les enfants naissent les uns après les autres et constituent une série de frères et soeurs habitant le même foyer, différents par l'âge et le caractère personnel, mais avec une certaine ressemblance commune et tous unis par la fraternité d'origine et d'habitat et par une certaine communauté de vie, et en plus par des liens de relations nécessaires et d'intérêts. — Comme dans la famille, surtout si elle est nombreuse et si ses membres sont actifs, il peut y avoir entre les membres des frictions, des conflits mêmes; mais la bonne volonté et le devoir ramènent la concorde et maintiennent l'union.

C'est sous cet angle, un peu idéal sans doute mais conforme à la réalité, que je me plais à voir la belle famille de localités dont les noms couvrent la carte de notre grande région.

— C'est un point de vue intéressant..... J'imagine que s'il était bien envisagé, bien compris, il aiderait au rapprochement et à la collaboration entre nos localités, il mettrait automatiquement un frein, tout au moins un modérateur à notre tendance à empirer les choses quand il y a des problèmes difficiles entre nous.

— Savez-vous ce qui manque le plus pour avoir le sens de la fraternité ? . . . C'est qu'on ne se connaît pas assez. Là est la source de la plus grande partie des incompréhensions, des soupçons et des aigreurs injustifiées qui rendent difficile et parfois impossible à résoudre le problème de l'accord et de la collaboration franche.

— Vous avez raison. Et je pense que le programme que nous avons adopté pour cette suite d'émissions est de nature à produire un bon effet. En présentant l'une après l'autre chacune de nos localités, par le résumé de leur histoire, on va les amener toutes à se mieux connaître et par conséquent à s'intéresser davantage les unes aux autres et à mettre dans leurs relations plus de considération, d'estime et, disons le mot : d'esprit de fraternité.

— Vous avez raison à votre tour, cent fois raison, et je vous félicite d'avoir eu l'idée de ce programme — car l'idée vient de vous* —, et je vous remercie de m'avoir fourni une si heureuse chance de présenter nos localités par leur histoire.

— Malheureusement, nous ne pouvons pas les passer toutes dans cette série d'émissions, limitée à 30 . . . . .

— Trente, ça fait déjà plusieurs : le tiers du total. Nous en présenterons le tiers, mais ce sont les trois tiers qui en profiteront . . . n'est-ce pas ?

— Evidemment. Vous avez choisi celles que vous voulez présenter ?

— Oui et non. Je ne les ai pas prises au hasard par rapport à la position géographique mais dans l'ordre par rapport à la chronologie. J'ai voulu éviter toute préférence. Pour cela je les ai placées par ordre d'âge, d'ancienneté : c'est conforme à la marche de l'histoire, et le problème du choix se trouve ainsi réglé automatiquement. Le choix m'est imposé par la date de leur naissance.

— Classez-vous les localités d'après l'ancienneté de l'apparition de leur nom sur la carte ?

— Non. J'y ai pensé; mais ce classement aurait plus de défauts que d'avantages. Plusieurs noms indiquent des lieux et non pas des peuplements. Ainsi, le plus ancien nom de lieu de notre région, à part celui de la région elle-même, "le Sa-

---

* Il s'agit de M. Albert Larouche, réalisateur au poste CBJ.

guenay", c'est celui de Sept-Iles, qui date de la toute première carte, du temps de la découverte du pays par Jacques Cartier. Le deuxième est celui de Tadoussac, qui apparaît pour la première fois 63 ans plus tard, sur une carte de 1599. Mais combien d'années se sont écoulées avant qu'il y ait eu à ces endroits l'installation humaine qui est le commencement de la localité d'aujourd'hui.

— Alors vous fixez l'ancienneté d'après le début de l'établissement actuel ?

— Je crois que c'est la seule base indiscutable, la vraie date de naissance... Comme dans la famille. On ne donne pas l'âge d'un enfant d'après la date de mariage de ses parents, ni du jour où on a décidé d'avance que si c'est un garçon on l'appellera Pamphile — Pamphile veut dire "ami de tout le monde"—; on ne prend pas non plus la date de son baptême, qui peut être plus ou moins tardive, mais on mesure son âge à partir du moment de sa naissance. J'estime que le meilleur point de départ de l'existence d'une localité, c'est le fait qui a constitué son commencement.

— La colonisation du Saguenay a commencé en 1838; avons-nous des localités dont les débuts seraient avant cette date ?

— Il n'y en a pas. Il y a eu des postes de mission et de traite des fourrures, mais nulle part ces postes ne sont le commencement de la localité actuelle quand il s'en est établi une au même endroit.

— Voulez-vous nous expliquer pourquoi ? Nos auditeurs seraient sûrement intéressés à le savoir.....

— Très volontiers.

D'abord la région qu'on appelait "le Royaume du Saguenay" et plus souvent "le Saguenay" tout court a été découverte en 1535. Tout le monde sait ça. Mais les premiers établissements au Canada n'ont commencé que beaucoup plus tard et dans d'autres parties du pays : à Port-Royal (dans la Nouvelle-Ecosse) en 1604, à Québec en 1608, et ils ont été longtemps les seuls.

Trois-Rivières n'a commencé que 26 ans après Québec, Montréal 34 ans après Québec.

Pendant ce temps-là, le territoire du Saguenay a été réservé pour le commerce des fourrures, qui y était très productif et qui faisait vivre le Canada; et il était pays fermé, tantôt concédé à des compagnies qui en avaient le monopole, tantôt gardé comme "domaine du roi", également intouchable; seuls les trafiquants autorisés et les missionnaires pour l'évangélisation des Indiens pouvaient y pénétrer. Ce régime a duré exactement 303 ans à partir de la date de la découverte. Voilà, en quelques mots, l'explication du retard des établissements dans le Saguenay.

— Est-ce qu'il n'y avait pas des postes de traite et de mission là où se trouvent certains de nos villages et de nos villes d'aujourd'hui ?

— Oui. Les principaux étaient à Tadoussac, à Chicoutimi, à Métabetchouan, à Betsiamits et à Sept-Iles. Il y en avait plusieurs autres en des endroits où il n'y a pas encore d'établissements, par exemple, à Bon-Désir, au lac Ashuapmouchouan, à Nekoubau (sur la route de Chibougamau), au grand lac Mistassini.

— Ces postes étaient-ils habités à l'année longue ?

— Pas tous : les principaux seulement l'étaient habituellement; mais même ceux-là ne l'ont pas toujours été. Cela dépendait de la marche des affaires.

— De quoi vivaient les gens de ces postes ?

— On leur apportait de l'extérieur les aliments de base : de la farine et du biscuit, du blé d'Inde et des pois, du lard salé et du poisson salé ou fumé, des fruits secs et un peu de sucre. Ils y ajoutaient le poisson pris sur place et la viande d'animaux sauvages, conservés dans la neige ou la glace l'hiver et dans la terre l'été. Leur menu était assez monotone.

— Est-ce qu'on n'a pas fait du défrichement, dans ce temps-là, au poste de Métabetchouan ?

— Oui. Les Jésuites ont eu à ce poste une ferme, avec 300 acres en culture, quelques animaux, un petit moulin à farine; c'était pour produire sur place une partie de l'alimentation des missionnaires. Cependant cette ferme n'a pas duré longtemps. Par manque de main-d'oeuvre, on a été obligé d'en abandonner l'exploitation; le centre principal des missions a été amené à Chicoutimi, où les bateaux se rendaient et apportaient les approvisionnements de l'extérieur. La ferme pour alimenter les postes de traite a été établie à La Malbaie. De l'ancienne ferme du poste de Métabetchouan il ne restait que des traces reconnaissables et quelques arbres fruitiers, le reste était repris par la forêt quand, 150 ans plus tard, des colons sont venus s'installer sur les lieux.

Il y a eu aussi un peu de culture sur la pointe de Tadoussac. L'endroit s'appelle encore "le jardin des Jésuites".

Mais ces défrichements ne sont que des souvenirs; ils n'ont pas donné naissance ni servi de point de départ à des établissements actuels.

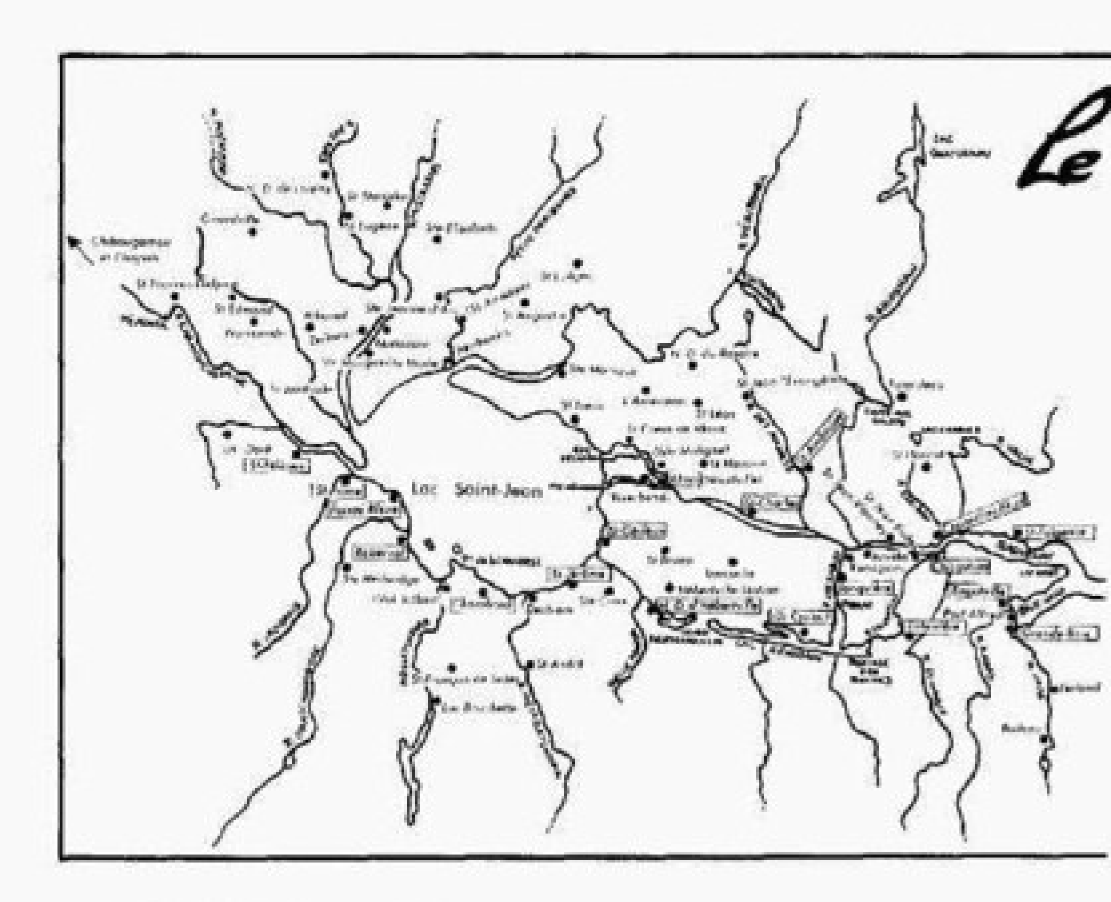
— Les villages indiens . . . . . ?

— D'abord, avant l'époque de la colonisation du Saguenay il n'y avait pas de villages indiens. Il y avait des lieux de rencontre où un certain nombre de familles se réunissaient pendant la saison d'été pour les échanges commerciaux; les missionnaires en profitaient pour les instruire et intensifier leurs pratiques religieuses. C'est à ces endroits qu'on avait construit des chapelles. Mais à la fin d'août les tentes disparassaient avec leurs occupants et les lieux redevenaient déserts autour de la chapelle, du magasin et des petites maisons du commis et du missionnaire.

— On pourrait donc dire qu'il n'y a aucune continuité entre la période qui a précédé la colonisation et la suivante . . . . .

— Votre observation est juste. C'est une ère absolument nou-

velle à tous points de vue qui s'est ouverte au moment de la colonisation, en 1838. Les établissements qui ont surgi ensuite l'un après l'autre ont été des créations et non pas des transformations; ils sont nés comme les enfants dans la famille. On le constatera d'ailleurs en faisant leur histoire . . . .

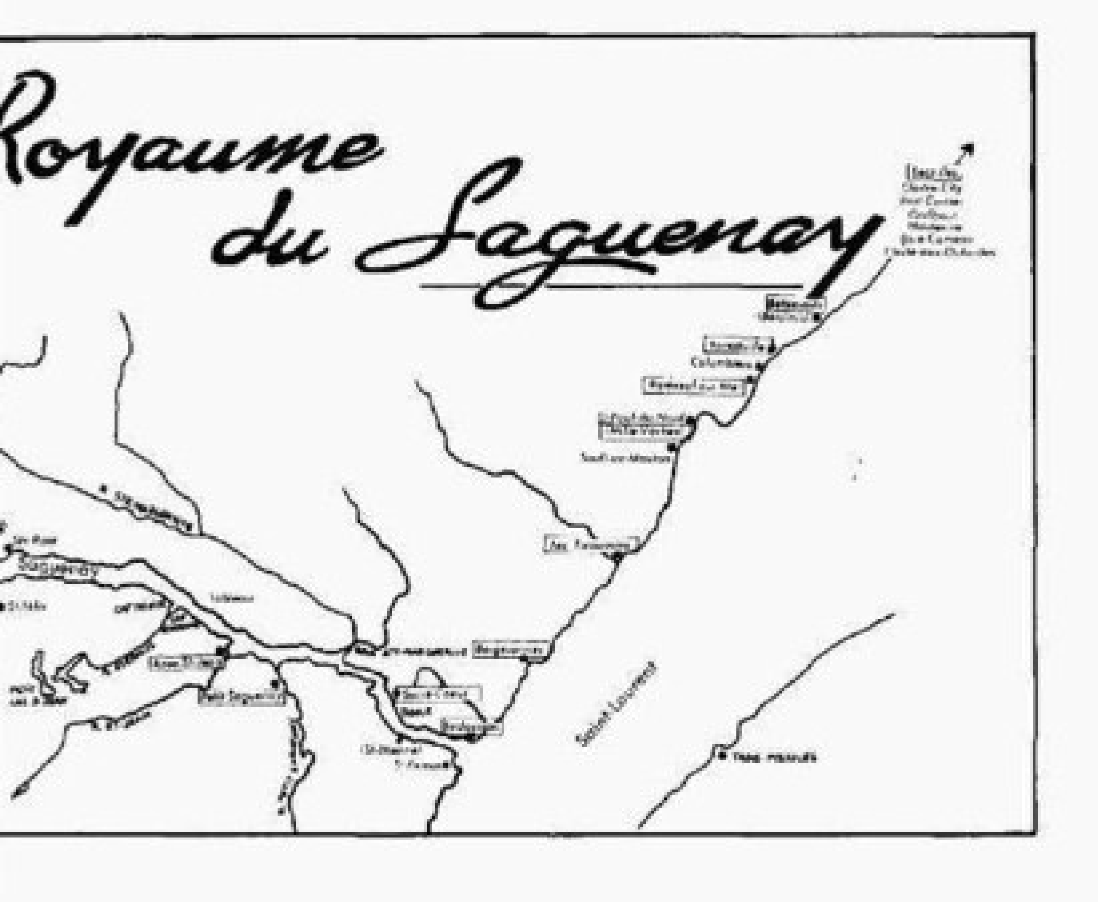


Les localités du Royaume du Saguenay

— Les noms encadrés indiquent celles dont

— Voilà que notre programme d'histoire est amorcé. Vous nous avez donné une bonne idée du pays où vont naître tour à tour les villes et les villages, les localités, qui forment la grande famille saguenéenne. Quelle est la première localité que vous allez présenter à nos auditeurs ? . . . .

— L'aînée, c'est entendu : Saint-Alexis de Grande-Baie.



l'historique est donné dans ce volume.

1.- SAINT-ALEXIS DE GRANDE-BAIE

— Monseigneur, vous commencez ce soir à présenter à la population saguennéenne les membres de la grande famille des localités de la région. A qui faites-vous l'honneur d'être présenté le premier ?

— Cet honneur appartient à l'aîné : Saint-Alexis de Grande-Baie.

— Le village de Grande-Baie est maintenant incorporé à la ville de Port-Alfred; il n'est plus une unité . . . . .

— C'est vrai qu'il n'a plus d'administration municipale propre, mais il l'a eue pendant plus de cent ans, et pour tout le reste il demeure une unité dans le même ordre qu'auparavant, authentiquement village avec tous ses aspects intéressants et formant une paroisse avec le domaine agricole qui l'entoure.

— C'est bien ça en effet. Ne lui disputons pas ses titres. — Parlez-nous de son histoire.

— Son histoire commence avec celle de la colonisation du Saguenay. La Grande-Baie avait été choisie par la Société des Vingt-et-Un comme point de départ de la conquête du sol, et c'est sur ce point des rivages de la baie des Hahas que les premiers pionniers sont débarqués et ont commencé la conquête du sol.

— Est-ce que les Vingt-et-Un n'ont pas commencé des établissements à certains endroits le long du fjord avant de se rendre à la Grande-Baie ?

— Permettez que je rectifie un mot de votre question qui pourrait prêter à confusion. Les Vingt-et-Un ne sont pas des hommes qui sont venus travailler; ce sont les actionnaires qui formaient la Société. Ils étaient pour un bon nombre des gens âgés, quelques-uns déjà grands-pères. Ceux qui sont venus

travailler sont des hommes engagés par eux et conduits par certains d'entre eux. Ces travailleurs étaient surtout des jeunes, mariés ou non, qui venaient avec l'intention de s'établir, mais d'abord engagés comme nos bûcherons actuels. Mon grand-père, qui était de la première équipe, n'avait que 20 ans.

Je réponds maintenant à votre question. — Au moment où débuta cette entreprise, on n'avait pas la permission de coloniser ni de s'établir, parce que tout le territoire était loué à la Compagnie de la Baie d'Hudson pour le commerce des fourrures et que celle-ci n'avait pas le droit de vendre des terres ou de laisser des gens s'y installer. La Société des Vingt-et-Un avait seulement l'autorisation de faire des billots de pin, de les scier en madriers et de vendre ce bois à William Price qui l'expédiait en Angleterre. C'est donc à titre officiel de bûcherons que les pionniers sont entrés dans le Saguenay. Ils ont commencé des chantiers aux Petites Iles, à l'anse au Cheval et à l'anse Saint-Jean avant celui de la Grande-Baie.

— Je comprends que leur objectif était quand même de s'établir et que c'est pour cela qu'ils avaient visé sur la Grande-Baie.

— Oui, c'était leur plan d'établissement, et c'est pour cela que Saint-Alexis de Grande-Baie est appelé "le berceau du Saguenay".

La première équipe, 14 hommes, est montée de l'anse Saint-Jean un dimanche matin et a débarqué à la Grande-Baie en face de l'église actuelle. C'était le 11 de juin. - Date regardée comme le jour de naissance du Saguenay actuel, le 11 de juin a été choisi comme notre jour de fête régionale.

— Ces gens-là ont commencé à travailler un dimanche . . . ?

— Oh! non. D'après la tradition, la première chose qu'ils ont faite a été de dire le chapelet. Ensuite ils ont fait la popote du dîner et ils ont parcouru la forêt en diverses directions pour prendre connaissance de ce qu'elle pouvait fournir de billots de pin et pour orienter leur travail.

Ce fut une déception d'abord, et ils se demandèrent sérieusement s'il y avait assez de beau bois pour que ça vaille la peine de construire un moulin à scie. Tout examiné et discuté, la perspective de l'établissement agricole futur, qui était leur véritable objectif, l'emporta sur les risques de l'insuccès industriel et ils se mirent à l'oeuvre. Ils ne le regrettèrent pas ensuite.

— Ça commençait par un chantier . . . .

— Il faut toujours commencer par abattre le bois, mais pour le moment leur contrat et leur intérêt les obligeaient à construire une écluse et un moulin, puis, l'hiver venu, à faire des billots et à les scier en madriers. La goélette de Thomas Simard, un des Vingt-et-Un, leur apportait des provisions et d'autres hommes.

— Il n'y avait évidemment pas de familles.

— Elles auraient été de trop au début, quand il n'y avait pas même d'abri pour se loger ou qu'on avait seulement un ou deux petits campes hâtivement et rudimentairement construits. D'autre part, la colonisation n'étant pas permise et ne pouvant pas l'être avant quatre ans, on n'était pas censé amener des familles. Cependant elles ne tardèrent pas à arriver : dès le premier automne, le 20 octobre, la goélette amenait 48 personnes, hommes, femmes et enfants, parmi lesquelles se trouvaient quatre familles, dont celles de deux des actionnaires de la Société des Vingt-et-Un : Alexis Simard et Joseph Harvey.

— Pourquoi arriver en automne . . . . . ?

— Pourquoi ? . . . . Personne ne l'a dit. Si on s'appuie sur certains indices, se serait le secret des femmes . . . . . Elles savaient que les hommes n'étaient pas trop confiants, qu'ils avaient même été près de flancher dès le début et d'abandonner l'entreprise, que la longueur et les ennuis de l'hiver s'ajoutant au travail pénible d'un chantier sans outillage et sans chevaux, dans une forêt où le bois utilisable était claisemé, n'était pas de nature à alimenter leur enthousiasme; elles ont dû se convain-

cre que leur présence ne serait pas de trop pour soutenir le courage de ces hommes et pour les aider à triompher de tout, pour assurer ainsi le succès de l'établissement, qui était le salut de leurs familles.

— Vous pensez que ce serait l'explication de la venue des familles dès l'automne de 1838 ?

— Je n'en vois pas d'autre. Et quand on connaît la qualité et le comportement de ces premières femmes arrivées : celle d'Alexis Simard, Elisabeth Tremblay; celle de Joseph Harvey, Elisabeth Desbiens; celle de Simon Gaudreault, Emérance Dufour; celle de Luc Martel, Victoire Bouchard; quand on connaît la trempe de ces femmes-là, on trouve tout normal le geste qu'elles ont fait de venir s'exiler avec leurs maris et leurs enfants dans la solitude de ce chantier à l'approche de l'hiver. Héroïques sans le savoir, les femmes de colons sont les vraies colonnes de soutien des conquérants du sol. La "Mère Chapdelaine" n'est pas une invention, c'est une réalité; presque toujours cachée, mais puissante et indispensable.

— Avec ça les hommes ont tenu . . . . .

— Le premier hiver a été laborieux et triste quand même. C'était la première expérience de ce genre de vie, monotone et dur; il a été de plus assombri par la maladie et la mort : un homme et deux femmes, sans le secours du prêtre. On transporta leurs corps en traîneau à La Malbaie.

— Savez-vous que c'est difficile pour nous d'imaginer ce que fut l'hivernement de ces gens-là ? . . . . . Il y a 125 ans . . . . . Et tout ce qui leur manquait en fait de confort et même de nourriture . . . . .

— Tout de même il faut vous laisser à deviner; ce serait encore plus difficile à raconter. - Nous allons revenir aux faits qu'il est possible de relater.

L'histoire des trois premières années des débuts de Saint-Alexis se résume à cette vie de chantier : abattage et charroya-

ge du bois en forêt, drave au printemps, sciage en madriers et chargement de ceux-ci à bord des vaisseaux. Et à travers cela, la vie des familles et les événements religieux, sociaux et autres.

Comme événement religieux, nos gens ont eu, après le premier hiver, la visite de leurs curés : celui de La Malbaie et celui de la Baie Saint-Paul, qui sont venus leur donner une mission. Ce fut pour eux un événement; il s'est répété les années suivantes. Les prêtres disaient la messe dans la maison d'Alexis Simard, le chef de la petite colonie. La paroisse de Saint-Alexis, qui reçut son nom en l'honneur de ce pionnier, conserve un souvenir intéressant de ces temps primitifs : une statue de la Vierge faite en ce qu'on appelle "papier mâché", que madame Simard avait achetée avec le revenu des sièges qu'elle louait aux assistants pendant les offices : les chaises, le bahut, les lits, le "banc des seaux". Il n'en existe que trois semblables au Canada.

Un autre événement fut l'ouverture d'une école. Dès la deuxième année les enfants eurent une école, tenue par un maître, Israël Tremblay, qui n'avait pas de licence en pédagogie mais qui savait en apprendre à la jeunesse qui lui était confiée. - Il faut savoir que la population augmentait chaque année.

— Est-ce que le fait de n'avoir pas la permission de défricher n'empêchait pas les gens de venir s'établir ?

— Oui, dans une certaine mesure, mais pas totalement. Malgré les défenses ils défrichaient et s'installaient. Le premier qui sut passer outre aux défenses fut encore Alexis Simard. Dès la deuxième année il récoltait cent minots de grain. - Quand nous avons fêté le centenaire de l'ouverture du Saguenay, en 1938, nous avons placé le théâtre du pageant historique sur cette première terre défrichée.

— N'est-ce pas sur cette terre-là aussi que l'église est placée ?

— Non seulement l'église actuelle mais aussi la première chapelle construite sur le même site en 1841.

— A quel moment la défense de coloniser a-t-elle été levée ?

— A l'expiration du bail de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le 2 octobre 1842, un peu plus de quatre ans après l'arrivée des premiers pionniers. A ce moment la Société des Vingt-et-Un s'était déchargée de l'entreprise qui lui avait servi de moyen de pénétration dans la place, l'exploitation du bois; elle avait vendu tous ses moulins à William Price et elle s'était dissoute. Son oeuvre était réalisée; la colonisation était commencée et on ne pouvait plus l'arrêter. La population nouvelle rendue dans le Saguenay s'élevait à plus de 3,000 personnes. La partie était gagnée.

— C'était une ère nouvelle qui s'ouvrait pour la région ....

— Pour la région en général et pour Saint-Alexis en particulier.

Les deux premiers progrès furent l'arpentage des terres et la venue d'un prêtre résidant. - L'arpentage fut tout un problème. Les premiers occupants s'étaient installés à leur gré, les uns près des autres; pour diviser les terres en lots suffisamment étendus sans les déloger ni leur enlever les espaces qu'ils avaient eux-mêmes défrichés, il fallut délimiter les lots suivant ces exigences, parfois en éventail; on réussit comme ça à accommoder tout le monde.

Quant au côté religieux, le premier prêtre résidant à Saint-Alexis, avec charge de toute la colonie du Saguenay, fut le jeune abbé François Pouliot. Il ne tint que deux ans à la tâche. Arrivé à l'automne de 1842, le 4 novembre, il fut remplacé le 3 octobre 1844 par les Pères Oblats. Ceux-ci, au nombre de quatre, avaient pour supérieur le célèbre Père Honorat, homme d'action et de tempérament qui poussa énergiquement le progrès de sa paroisse, celui des missions indiennes et de tout le Saguenay.

— C'est lui, le Père Honorat, qui avait arrêté le feu dans le premier grand feu du Saguenay ?

— Pas dans le premier, qui avait eu lieu en 1841, avant la

venue des Oblats, mais le deuxième qui était beaucoup plus considérable. - C'était en 1846, au printemps, exactement le 5 de mai. Nous avons publié le récit de ce sinistre, décrit par le Père Honorat lui-même, dans le revue SAGUENAYENSIA. Le Père ne relate pas le fait de son intervention, mais nous connaissons ce fait par les témoignages des anciens qui l'ont vu eux-mêmes ou qui l'ont entendu raconter par ceux qui en avaient eu connaissance.

M. Blair, le gérant de Price à Saint-Alexis, voyant que le feu, qui rasait tout depuis Laterrière, avait atteint le village et menaçait déjà les moulins, qui étaient le gagne-pain de beaucoup de gens, et les hangars et magasins, qui contenaient les approvisionnements, courut lui-même demander au Père Honorat d'intervenir pour sauver les établissements. Le Père commença par lui répondre de le faire lui-même, puisqu'il était ministre du Seigneur comme pasteur protestant. Mais Blair avoua son impuissance et supplia le Père de venir au secours de la population. Alors le Père Honorat, après une brève visite à l'église, le rejoignit et lui demanda : "Avez-vous la foi ? — Oui. — Eh bien, suivez-moi". Le Père, avec M. Blair qui le tenait par un pan de sa soutane, passa entre le feu et les bâtisses encore intactes, et l'incendie s'arrêta là.

— Les Oblats ont-ils été longtemps au Saguenay ?

— Au Saguenay, ils y sont encore; à Saint-Alexis ils ont été neuf ans; ensuite ils ont laissé la place aux prêtres séculiers et ont transporté leur résidence aux Escoumins.

— A part ça, à Saint-Alexis, c'était la vie normale d'une paroisse canadienne qui grandit, se développe, s'organise à mesure . . . ?

— Exactement : l'histoire des peuples heureux, qui n'ont pas d'histoire parce que ça marche trop bien. - Il y eut tout de même des événements qui marquent des étapes ou qui méritent mention à un autre titre.

Par exemple la question du chef-lieu. Lors de la première

organisation municipale au Saguenay, Saint-Alexis appartenait à la Division numéro 2 et en était la métropole; c'est là que siégeait le conseil de comté. A l'inauguration du système, le 7 janvier 1851, le notaire John Kane était élu préfet. Mais quatre ans plus tard, en 1855, lors de la mise à exécution d'un nouveau conseil de comté composé des maires des municipalités locales organisées, Saint-Alexis a perdu — sans le vendre — son "droit d'aînesse" au bénéfice de Chicoutimi. *Quand la* question du chef-lieu fut posée devant le petit groupe des quatre maires, celui de Chicoutimi, David McLaren, après avoir fait élire Kane, maire du Canton Bagot, comme préfet, proposa le choix du village de Chicoutimi comme lieu de réunion du conseil de comté. Il fut secondé par celui du Canton Tremblay, Ambroise Gagnon, et il ne resta que celui de Laterrière, Ferdinand Gauthier, pour voter en faveur de Saint-Alexis, le président n'ayant pas droit de vote. Le tour était joué; mais le souvenir de l'aventure fut longtemps amer à la Grande-Baie.

— Vous avez parlé de "municipalité du Canton Bagot" .....

— C'est que la municipalité locale était alors celle du Canton Bagot. C'est cinq ans et demi plus tard, au printemps de 1861, que Saint-Alexis s'est organisé séparément sous le nom de "Municipalité de Grande-Baie". Ce régime a duré ensuite près de 50 ans; la municipalité du Village de Saint-Alexis fut créée en 1908. Elle a été annexée à la Ville de Port-Alfred le 20 juin 1953. Ce ne fut pas sans regret, évidemment, mais la chose a passé sans guerre civile. Et dans l'ensemble une des caractéristiques de l'histoire municipale de Saint-Alexis est l'absence de chicane.

— Est-ce qu'il n'y en a pas eu sur le terrain paroissial ?

— Oui, dans les temps héroïques : quand Louis Mathieu, fort brave homme par ailleurs mais un peu plus entêté que la moyenne, s'avisa de construire sa maison sur un terrain appartenant à la fabrique et vit un matin la construction commencée toute démolie et les matériaux transportés sur un terrain profane... Ce fut tragique un moment, et les dévoués malfai-

teurs auraient connu les horreurs des prisons de l'époque si le terrible Père Honorat n'était pas allé lui-même à Québec pour les en délivrer. — Il n'y a jamais eu de réédition de l'aventure.

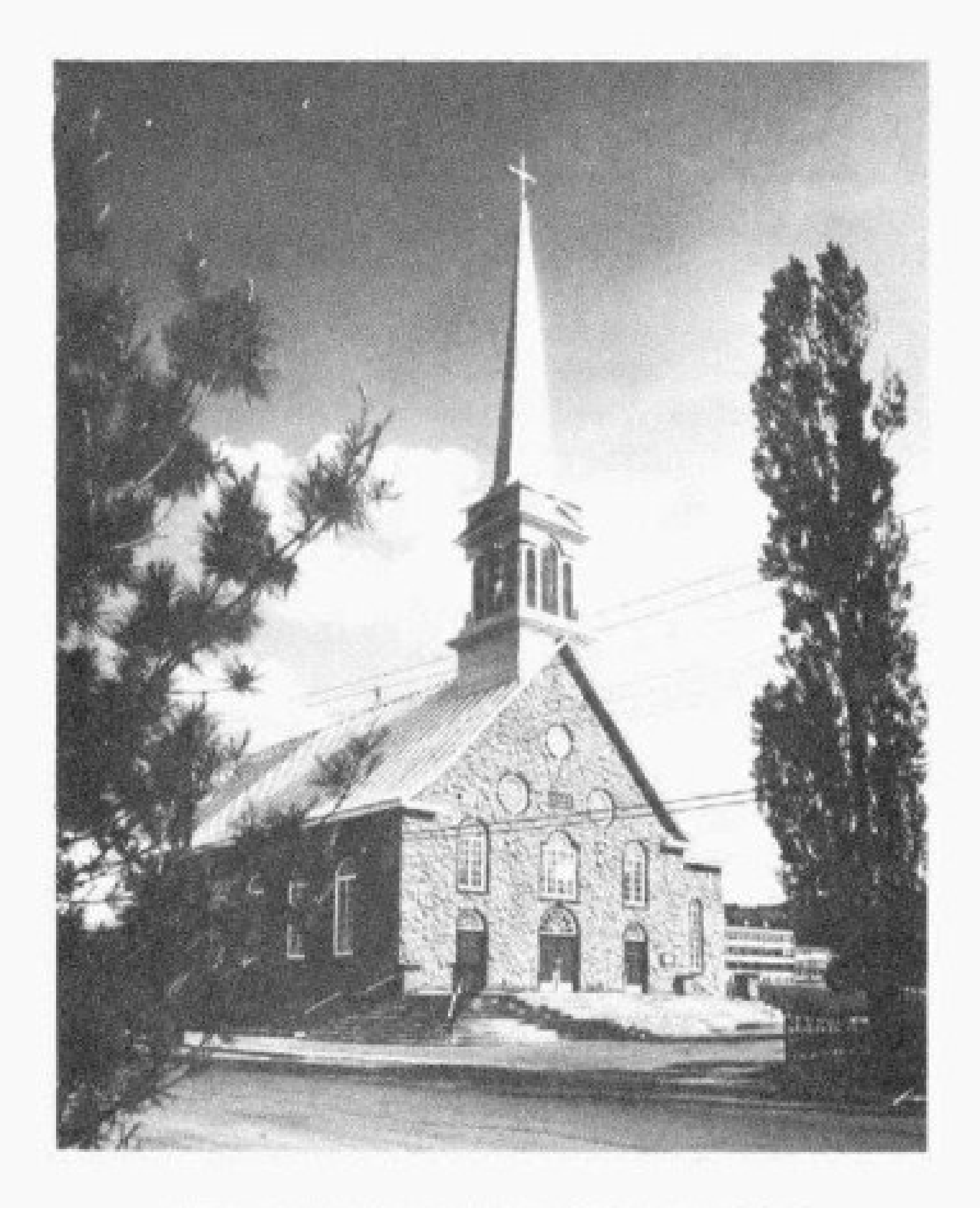
— Est-ce que l'église de Saint-Alexis ne serait pas la première église de pierre dans notre région ?

— Non. Elle est, si je ne me trompe, la troisième en ancienneté. Elle date de 1867, quatre ans après celle de Saint-Alphonse.

— Nous n'avons malheureusement pas le temps d'en dire davantage. Nous en avons assez cependant pour dire que nous connaissons Saint-Alexis de Grande-Baie.



A Saint-Alexis de Grande-Baie : le monument des Vingt-et-Un. (Photo Chabot)



L'église de Saint-Alexis, construite en 1868. (Photo Ellefsen)

2.- L'ANSE-SAINT-JEAN

— La localité qui vient à la suite de Saint-Alexis par ordre d'âge, c'est l'Anse-Saint-Jean ?

— Celle que je vous présente à la suite, oui; mais qu'elle vienne après par ordre d'âge, je ne veux pas l'affirmer nettement, du moins sans explications. Il y a là une question d'interprétation.

— Interprétation de quoi ?

— Interprétation de ce qui doit être pris comme base de la date de naissance. - C'est un cas qui fait penser à la naissance des fameux jumeaux Esaü et Jacob. Esaü a été le premier à paraître, mais il s'est retiré et Jacob l'a ensuite devancé dans le geste complet de la naissance.

— Curieux de phénomène ! Je ne vois pas bien la relation avec le cas de l'Anse-Saint-Jean . . . . .

— Ma comparaison n'est pas tout à fait juste; c'est plutôt un rapprochement d'idées pour souligner le fait que le cas est singulier.

En un sens on pourrait dire que par ordre d'âge l'Anse-Saint-Jean est la première de toutes parmi les localités existantes dans le pays du Saguenay. C'est là qu'on a abattu le premier arbre quand la première équipe des hommes de la Société des Vingt-et-Un est venue, au printemps de 1838, et le lieu n'a pas cessé d'être habité à partir de ce moment. Elle serait ainsi de quelques jours plus âgée que Saint-Alexis. Mais si on se base sur **l'intention** des pionniers, l'Anse-Saint-Jean n'était qu'un lieu de chantier temporaire, comme ceux des Petites Iles et de l'anse au Cheval, plus bas vers Tadoussac; leur point de départ d'établissement était la Grande Baie. C'est pour cela que nous avons adopté le choix de Saint-Alexis comme l'aînée des localités de

la région. Je tiens cependant à rendre justice à l'Anse-Saint-Jean en signalant que, comme Esaü par rapport à Jacob, elle a **commencé à naître** avant l'autre, qui a pris son droit d'aînesse !

— Il me semble que le nom de l'anse Saint-Jean date de bien avant la colonisation . . . . .

— C'est vrai. Nous ne savons pas par qui ni en quelles circonstances ce nom a été donné. D'après ce que nous avons pu trouver jusqu'à présent, il aurait été appliqué à cet endroit vers 1680, environ 160 ans avant l'arrivée des premiers colonisateurs, et il aurait été donné en l'honneur du père jésuite Jean Dequen, le fondateur des missions du Saguenay. La plus ancienne carte où j'ai trouvé le nom de l'anse Saint-Jean est de 1731, 105 ans avant la colonisation. Des cartes indiquent l'endroit comme tête de route indienne, par terre, entre le Saguenay et Québec.

— Le père Jean Dequen avait peut-être été le premier missionnaire à cet endroit ? . . . .

— Peut-être. Bien que les relations des missions n'en parlent pas, la chose n'est pas impossible, car c'était un lieu de réunion des Indiens. Le seul missionnaire jésuite qu'on connaît pour avoir résidé à l'Anse-Saint-Jean est le père Louis de Beaulieu. Il est arrivé là à l'automne de 1668, a construit une chapelle et hiverné avec un groupe nombreux de Montagnais et même une centaine d'Indiens de Gaspé qui s'étaient joints au groupe. Mais cela n'a duré qu'un an. La maladie a forcé le religieux à abanner cette mission trop dure, et ses successeurs ont choisi des centres de ralliement ailleurs. Cependant, il y a toujours eu des familles indiennes qui ont demeuré là. La pêche y était très bonne — elle l'est encore — et les alentours étaient favorables à la chasse.

— Vout avez dit que les hommes de la Société des Vingt-et-Un sont arrivés à l'Anse-Saint-Jean en 1838 ?

— Oui, une des équipes. Il y en avait une qui était envoyée par mer, en goélette, l'autre avait traversé par terre, par la rou-

te des Indiens, et était arrivée la première à l'Anse Saint-Jean, vers la fin de mai. Mon grand-père en faisait partie et c'est comme ça qu'il a eu la satisfaction d'abattre le premier arbre : détail qu'il nous a raconté lui-même.

— Connaissez-vous les hommes de cette équipe ?

— Je n'en connais que deux : mon grand-père, François Tremblay, et son frère Pascal. Les papiers de la Société des Vingt-et-Un ont été détruits avant la fondation de la Société Historique du Saguenay et nous n'avons pas trouvé ailleurs de listes d'hommes ni même d'indication de leur nombre précis. Ça viendra peut-être . . . . .

— Ces hommes-là ne venaient-ils pas pour s'établir ?

— Ils venaient avec **l'intention** de s'établir, mais pas à cet endroit, qui, dans leur plan d'entreprise, n'était destiné qu'à être un chantier pour sortir et scier les billots de pin que la forêt d'alentour pouvait fournir. Comme je vous l'ai dit, c'est à la Grande-Baie qu'ils projetaient de commencer à s'établir pour l'avenir.

— Alors leur travail s'est limité à la construction d'une écluse et d'un moulin à scie sur la rivière Saint-Jean, à l'abattage du pin, au sciage des billots en madriers et au chargement des madriers sur des bateaux pour les expédier en Angleterre . . . . .

— Exactement. D'ailleurs ils n'avaient pas la permission de faire autre chose, et on savait que la quantité de pin n'était pas inépuisable, bien qu'assez considérable, de sorte qu'au début les pionniers ne considéraient cette installation que comme temporaire.

— Il y en eut tout de même qui s'établirent . . . . .

— Oui, et presque en même temps qu'à la Grande-Baie. Quand les curés de la Malbaie et de la Baie-Saint-Paul vinrent visiter leur monde au Saguenay, au début de l'été suivant, il y avait à l'Anse-Saint-Jean 67 personnes, et là-dessus 5 ménages et 16 enfants.

— Ça commençait bien !

— Très bien même pour l'époque et dans les circonstances. Dès le premier automne on avait expédié un chargement de madriers qui avait permis à la Société des Vingt-et-Un de se libérer de toutes ses obligations financières du moment. Il n'en fallait pas davantage pour décider les plus hardis à s'installer avec leur famille. Mais ce premier mouvement n'a pas tardé à se ralentir.

— Comment ça ?

— Par le concours de diverses causes. D'abord le fait que l'objectif des chefs de la Société des Vingt-et-Un portait la pensée ailleurs, à la Grande-Baie; ensuite le peu d'étendue de terre cultivable et la difficulté que l'épaisseur de la forêt opposait au défrichement dans la vallée de la rivière Saint-Jean. On doit ajouter un obstacle important : l'isolement. Tous les établissements du Saguenay ont souffert de l'isolement, surtout en hiver, alors qu'ils se trouvaient complètement séparés du reste du pays; mais la plupart avaient au moins la possibilité de communiquer entre eux, tandis que les distances et les montagnes isolaient presque totalement celui de l'Anse-Saint-Jean et le condamnèrent à rester comme un simple chantier forestier où quelques héros s'attachèrent au sol malgré tout, pour assurer la subsistance de leur famille.

— Dans ces conditions, l'agriculture ne devait guère progresser.

— C'est ce qui s'est produit. A l'arrivée du premier curé, en 1861, 23 ans après le début de l'établissement, il n'y avait que 800 acres en culture, pour une population de 68 familles. On a été 20 ans avant d'avoir un moulin à farine. La plupart des hommes vivaient de l'exploitation du bois, en forêt l'hiver, au moulin à scie l'été.

— Tout de même, 68 familles, c'est un beau noyau de population; cela veut dire plus de 300 personnes . . . . .

— Exactement 370 personnes. Mais ce chiffre était alors tout

récent. L'annonce de l'arrivée prochaine d'un curé résidant avait produit un élan extraordinaire : la population avait plus que doublé en deux ans. Au mois d'août 1859 il y avait à l'Anse-Saint-Jean 30 familles et 168 personnes, au mois d'août 1861, 68 familles et 370 personnes.

— Est-ce qu'on connaît les familles fondatrices de l'Anse-Saint-Jean ?

— On a réussi à les identifier. (On a plus de chance avec les familles qu'avec les engagés du premier chantier). Je puis en mentionner cinq avec certitude : celles de Louis Dallaire, de Laurent Gagné, de Jean Gagné, de Basile Martel et de Joseph Savard. Comme il y avait cinq familles en 1839, il faut en trouver une autre, car Jean Gagné, frère de Laurent, n'était pas marié à cette date; je crois que cette autre famille était celle de Thomas Boulianne, dont nous ne trouvons pas mention personnelle avant l'arrivée du curé mais que les anciens désignent comme "le premier colon de l'Anse-Saint-Jean".

— Ces familles ont fait souche et leur descendance doit former une grande partie de la population actuelle . . . . .

— Ce n'est pas le cas de toutes. Certaines d'entre elles ont émigré assez tôt, après une ou deux générations, un peu comme ont fait les familles de Saint-Fulgence et pour des raisons semblables. Il reste à l'Anse-Saint-Jean un bon nombre de Gagné, mais il n'y a que quelques Martel et quelques Dallaire; les Savard et les Boulianne sont tous partis. Les noms dominants aujourd'hui sont ceux de Boudreault, Houde, Bouchard, Gagné et Lavoie.

— Si je me rappelle bien, c'est en 1861 que l'Anse-Saint-Jean a été organisée en paroisse.

— Exactement. Deux ans avant Tadoussac et dix ans avant Saint-Fulgence. Elle a fêté son centenaire comme paroisse en 1961 : façon heureuse de compenser pour l'impossibilité de fêter le centenaire de son commencement.

— Auparavant on y donnait sans doute des missions . . . . .

— Oui, comme partout où il y avait un groupe de résidants. Les premières missions avaient été données par les curés de La Malbaie et de la Baie-Saint-Paul, qui venaient visiter leurs paroissiens. Ensuite ce furent les prêtres de Grande-Baie : l'abbé Pouliot, puis les pères Oblats, ensuite les curés de Saint-Alphonse et enfin le curé Martel de Saint-Alexis. La mission se donnait dans une maison de colon; la première chapelle n'a été construite qu'à l'automne de 1857, moins de 4 ans avant l'arrivée du premier curé.

— Quel fut le premier curé de l'Anse-Saint-Jean ?

— L'abbé Lucien Otis. Il était curé de Saint-Alphonse et il avait aidé activement à l'organisation de l'Anse-Saint-Jean en paroisse; ce fut apparemment une raison qui le fit choisir comme curé-fondateur.

— La paroisse de l'Anse-Saint-Jean est placée pour assurer la tranquillité et le bien-être à ses habitants; son histoire doit être celle des peuples heureux . . . . .

— Son histoire, du moins après la période précaire et pénible des débuts, est bien, comme vous dites, celle des peuples heureux: des gens qui se connaissent tous, qui sont accoutumés, par habitude et par tempérament, à s'entraider, et qui sont bien **chez eux**, entre la montagne boisée et la mer. Ça ne veut pas dire que le bien-être a été de tous les jours; il y a eu des vagues et des remous; mais dans l'ensemble la vie a été bonne sous le rapport matériel.

Sous les autres rapports aussi. Nous avons un témoignage de curé qui est éloquent à ce sujet. Ecoutez ce qu'écrivait l'abbé Paul Dubé en 1877, dans une des périodes difficiles : "Mes paroissiens sont admirables de patience au milieu des tribulations; ils se distinguent par leur respect et leur confiance envers le missionnaire . . . . . La paix qui règne parmi eux est digne de remarque; ils ne forment "qu'un coeur et qu'une âme", com-

me les premiers chrétiens. Peuple tranquille, s'il en fut jamais, sobre et de bonnes moeurs . . . . ."

— Je pense qu'on ne pourrait pas dire ça de toutes les paroisses . . . . .

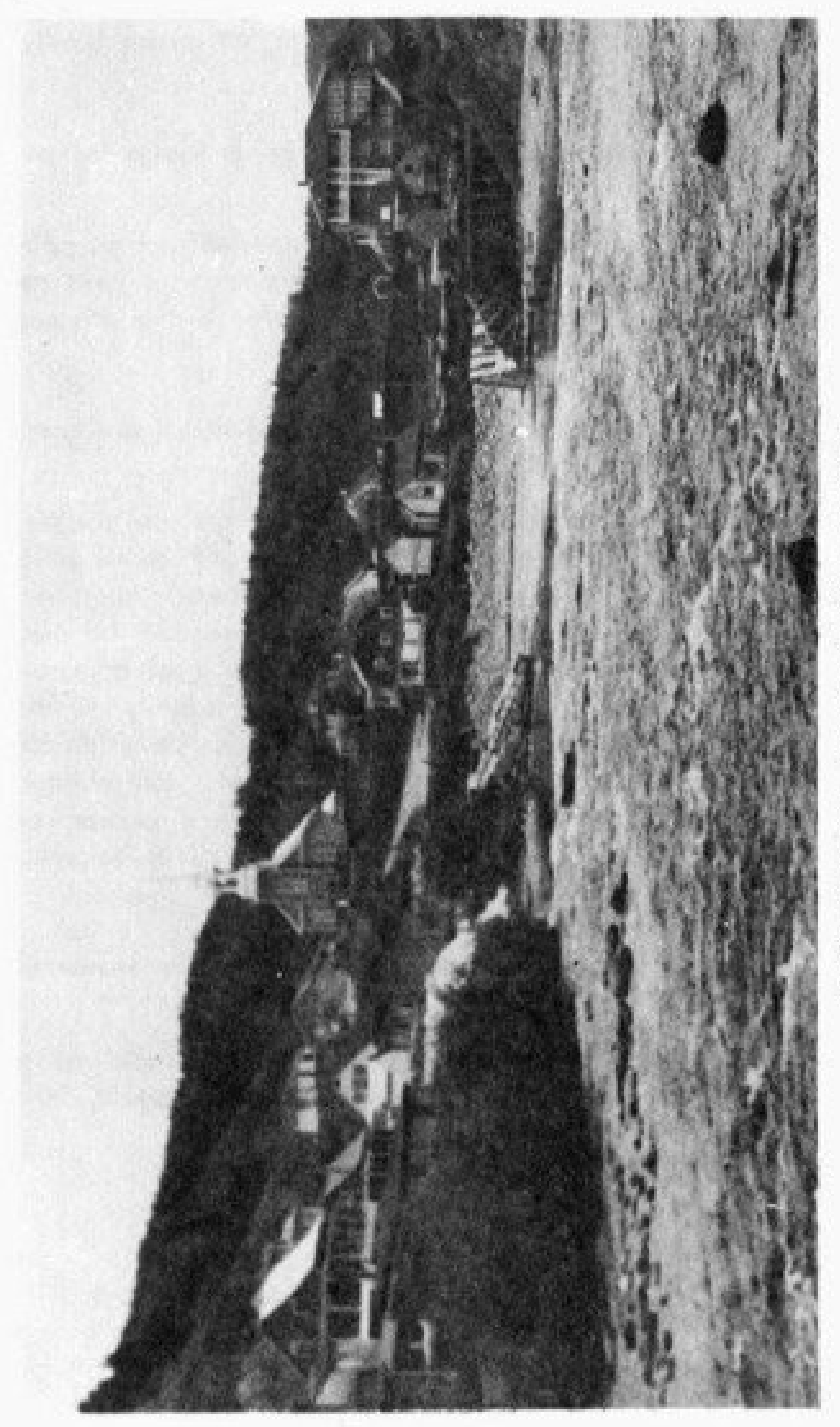
— Ne faisons pas de comparaisons. L'important est de pouvoir le dire de celle-là, de savoir ce que valaient les gens de l'Anse-Saint-Jean. Autant que je puis connaître, ils n'en ont pas perdu depuis le temps du curé Dubé.

— Mais nous n'avons pas parlé de la navigation. A l'Anse-Saint-Jean ça compte.

— Sans doute, et comme élément essentiel dans son histoire. Le quai de l'Anse-Saint-Jean a été longtemps une escale obligatoire des bateaux en service régulier et une base d'opération pour nombre de goélettes, barges et autres vaisseaux. Un personnage important qui a été débarqué à ce quai c'est la statue monumentale du Cap Trinité; on est parti de là pour la monter au cap Trinité. On trouve à l'Anse-Saint-Jean des dynasties de navigateurs et même de constructeurs de navires. J'ai moi-même, en 1935, assisté au lancement d'une barge à vapeur, **La Providence,** qui était, si je ne me trompe, le onzième vaisseau qu'un vieillard du temps avait vu construire sur les lieux.

— C'est dire que cette population est active, entreprenante et débrouillarde.

— Oui. Et on peut ajouter à son éloge qu'elle a produit nombre d'hommes de valeur qu'on retrouve un peu partout dans la région.



À L'Anse-Saint-Jean : le centre du village vers 1940.

3.- BAGOTVILLE

— Vous nous présentez notre troisième localité : Bagotville.

— Oui, la troisième par ordre d'âge.

— N'est-elle pas née en même temps que Saint-Alexis ?

— Pas tout à fait : quatre mois après, en octobre 1839, et pas de la même manière, bien que ses débuts se rattachent directement à ceux de Saint-Alexis. Les deux d'ailleurs étaient comprises dans ce qu'on appelait alors la Grande Baie. — Ce nom désignait toute la baie des Hahas; Saint-Alexis et Saint-Alphonse étaient deux centres de colonisation dans la Grande Baie. Le nom de "Grande-Baie" est devenu graduellement propre à Saint-Alexis.

— Vous nous donnez là un détail intéressant. Expliquez-nous donc le cas de Bagotville.

— Le nom de Bagotville est venu un peu plus tard. Il a pour origine le nom de **Bagot,** qui a été donné au canton créé en 1842 et baptisé ainsi en l'honneur du gouverneur Charle Bagot.

— Vous dites "venu plus tard" . . . . .

— Oui, plus tard par rapport à l'arrivée des premiers colons sur les lieux. En 1842 il y avait déjà trois ans que des établissements étaient commencés dans cette partie de la Grande Baie qui a reçu le nom de Bagotville.

— Et ces établissements n'ont pas commencé comme ceux de Saint-Alexis ? . . . .

— Ils ont commencé par deux colons isolés qui sont venus se **planter** là : Mars Simard et Philippe Castagne. Mars Simard s'est installé à l'embouchure de la rivière, qui a reçu et gardé son nom : la **rivière à Mars;** Castagne s'est établi un peu plus

loin, à **l'Anse à Philippe.** Leur présence a orienté de ce côté les colons qui venaient de la Baie-Saint-Paul, tandis que ceux de La Malbaie formaient le fond principal de la population de Saint-Alexis. Les premiers en attiraient d'autres de leur parenté et formaient ainsi des "grappes de familles".

— Est-ce qu'il n'y a pas eu là des chantiers comme à Saint-Alexis ?

— Ah! oui. Des chantiers de **pinière,** comme on disait dans le temps, parce qu'on n'exploitait que le pin. La Société des Vingt-et-Un a construit un moulin à scie à la rivière à Mars, et les vaisseaux d'Europe venaient à l'embouchure de la rivière se charger de madriers. Price continua l'exploitation, il bâtit un moulin plus grand à la place des deux qui avaient été détruits par le feu et cela a duré jusqu'à l'épuisement du pin dans la forêt.

La drave était assez compliquée, à cause des chutes et des passes difficiles du cours de la rivière. Elle a fait sa part de victimes. Une noyade qui causa une émotion profonde est celle de Thomas Coudé. Il était dans une petite embarcation retenu par une corde au sommet d'une chute, où il s'était fait glisser pour dégager des billots qui commençaient à former une embâcle. L'homme qui tenait le bout de la corde, passée autour d'un tronc d'arbre, eut le malheur de lâcher prise. Coudé sauta la chute et réussit à toucher une roche et à grimper dessus; mais voyant que le camarade qui se portait à son secours ne parvenait pas à l'atteindre, il se jeta à l'eau et fut emporté par le courant. Son corps ne fut retrouvé que six mois plus tard.

— Tout de même, si je comprends bien, les pionniers de la rivière à Mars étaient venus pour s'établir sur des terres.

— C'est le cas de la plupart. Ils se mirent à défricher activement, malgré les défenses, après le feu de 1841, qui avait fortement entamé la forêt. Toute cette partie de la Baie fut bientôt couverte de colons, jusqu'au fond de l'Anse à Benjamin, que Benjamin Gaudreault avait été le premier à populariser. Les

gens de la Baie-Saint-Paul étaient laborieux et tenaces à la tâche, ils étaient intelligents et d'esprit pratique; leurs établissements se développèrent assez vite. Ils eurent bientôt une école à l'Anse à Benjamin et une chapelle, sous le patronage de Saint-Alphonse, placée dans la rue Bagot actuelle et servant en même temps d'école, dans un petit village déjà formé, avec un marchand, un forgeron, un notaire . . . : au total une vingtaine de familles et plus de 50 bâtisses.

— Vous avez raison de dire que ces gens de la Baie-Saint-Paul étaient actifs et pratiques . . . . .

— Ils n'étaient pas seuls dans le monde à avoir ces qualités, mais ils les avaient pour leur part. — Bagotville a même connu une industrie importante à l'époque de ses débuts : la construction des vaisseaux. Un premier bateau, un brick — bâtiment à deux mâts —, avait été construit par Mars Simard pour son usage. Dans l'été de 1853, la Société Pierre Valin et Mathew Miller, de Québec, est venue établir un chantier de construction navale à l'Anse à Philippe. Plusieurs vaisseaux sont sortis de ce chantier, qui ensuite a été transporté à Québec. Mais d'autres constructeurs ont utilisé la place; par exemple Charles Roy, qui a construit plusieurs goélettes. Une de ses goélettes, la **Flora**, a été célèbre pour son élégance et sa rapidité.

— Je reviens encore au défrichement. Est-ce qu'il progressait au même rythme que les chantiers ?

— Je crois qu'il allait plus vite encore. Le feu de 1846, qui était le deuxième, avait presque balayé une zône de forêt, de Laterrière à la rivière Saguenay. Ce fut alors une sorte d'invasion des belles terres dans les rangs qui rayonnent autour du village des côtés nord et nord-ouest : la vallée de la rivière à Mars, le rang Saint-Joseph, la Grand'Ligne, la Concession Saint-Honorat . . . . .

Une des premières choses nécessaires pour ceux qui produisent du grain et ont besoin de le moudre, c'est un moulin à farine. Le premier de la colonie de Bagotville a été construit par François Maltais pas loin du village, sur la rivière à Mars.

— Il y avait de quoi former une paroisse . . . . .

— Oui, et les gens y ont pensé de bonne heure. Ils l'ont eue même, juridiquement, dès 1849, à peine dix ans après l'arrivée des premiers pionniers. D'ailleurs dès 1853, leur population s'élevait à 1400 personnes et dépassait celle de Saint-Alexis; mais leur paroisse demeurait cependant dépendante de l'autre et ils réclamaient depuis longtemps un curé à eux.

— Il me semble que c'était tout naturel et qu'ils n'ont pas eu de difficulté à l'obtenir.

— La réalité est différente. Les choses, même "toutes naturelles", ne sont pas toujours faciles à arranger. Dans ce temps-là plus encore qu'aujourd'hui le nombre des prêtres était insuffisant pour répondre aux besoins, et l'évêque de Québec — le Saguenay faisait partie de son diocèse — était obligé de recourir à toutes sortes de trucs pour faire patienter ceux qui en réclamaient.

Il avait donné ordre à l'abbé Léandre Gill, qu'il avait nommé curé de Saint-Alexis en remplacement des Pères Oblats, de fusionner les deux paroisses en une seule. Le curé eut vite constaté que la chose n'était pas réalisable. Le territoire demeura divisé en deux paroisses et, en 1857, le curé Otis reçut l'ordre de transporter sa résidence à Saint-Alphonse, reconnu comme poste plus peuplé et plus central pour la desserte des colons dont il avait la charge et qui étaient disséminés depuis la rivière Sainte-Marguerite, vers Tadoussac, jusqu'à Laterrière.

C'était difficile de faire accepter par les gens de Saint-Alexis ce déplacement et l'ennui de n'avoir les offices religieux chez eux qu'un dimanche sur deux. Autant pour ménager la transition que pour enlever aux gens de Saint-Alphonse "l'occasion d'humilier ceux de Saint-Alexis", l'abbé Otis ne transporta ses effets et ses meubles que peu à peu et "à la faveur du clair de lune". Ce régime a duré deux ans. A l'automne de 1858 Saint-Alexis recevait un curé résidant.

— Saint-Alphonse avait quand même supplanté Saint-Alexis.

— Il faut l'admettre. Cependant Saint-Alexis gardait la prio-

rité d'importance au point de vue industriel, grâce au moulin, au magasin et à la ferme des Price. Au point de vue agricole, Bagotville fut un temps à la tête des paroisses du Saguenay pour la production du grain et l'élevage des animaux, en proportion de sa population. Il en était ainsi pour le commerce des bleuets vers 1875-1880.

— Vous avez dit dans votre causerie précédente que l'église de Saint-Alphonse a été la première église en pierre construite dans notre région; est-ce l'église actuelle ?

— C'est l'église actuelle. Vous devez reconnaître qu'elle ne manque pas de cachet et que les paroissiens ont raison d'en être fiers, elle est remarquée par les touristes. Elle est maintenant plus que centenaire. Commencée en 1860, elle a été bénite le 23 décembre 1862. Le parachèvement a été fait plus tard, une douzaine d'années plus tard. — On m'a fait l'honneur de prêcher à l'occasion du centenaire de la pose de la première pierre, en 1960.

— Ça vous appartenait plus qu'à aucun autre, Monseigneur.....

— A certain titre, oui, et j'en ai été vivement touché; mais il y a tellement de prêtres éminents parmi les fils de Bagotville, que le choix parmi eux aurait été facile, ... peut-être difficile précisément à cause de cela . . . . . On s'est repris au centenaire de la bénédiction de l'église, en 1962.

— Est-ce que Bagotville a été affecté par le feu de 1870 qui a ravagé tout le Saguenay ?

— Le rapport de l'enquête donne, pour la paroisse de Saint-Alphonse, 72 familles "qui ont tout perdu et sont considérées comme ruinées". Cela à part celles qui n'avaient pas tout perdu. C'est dire que son territoire n'a pas été épargné. 72 familles, c'était le quart de sa population. Les dégâts ont été surtout dans la Grand'Ligne, la Concession Saint-Honorat, le rang Saint-Joseph et le village, dont une partie a été épargnée. Là comme ailleurs, on signale des faits de protection qui tiennent du miracle. En plus d'un endroit le feu s'est arrêté nettement

là où une croix avait été placée pour l'intercepter. Nous en avons plusieurs témoignages.

— C'est regrettable qu'on n'aie pas le temps d'en citer . . . . . J'ai noté une question à vous poser sur l'organisation civile. J'imagine qu'elle a été de pair avec le développement matériel et l'organisation religieuse.

— C'est normal. En tout cas, pour préciser, je vous dirai que Bagotville a été érigée en municipalité le 4 mai 1859. Son territoire comprenait la partie nord-ouest du canton Bagot, dont elle prenait le nom, et 16 lots dans les rangs I et II du canton Chicoutimi. Son premier maire a été Ignace Gravel, un des plus actifs réalisateurs de la localité. Il possédait moulins, magasin, quai, terres, et il en menait large dans la place.

On a bien organisé aussi les écoles, surtout après l'établissement de la commission scolaire, en 1862. Les rapports des curés à leur évêque et ceux des inspecteurs d'écoles en font foi, et le niveau d'instruction de la population le prouve encore mieux. — J'ai même appris par une de ses anciennes élèves que c'est à Bagotville que mon grand-père maternel, Elzéar Ouellet, a débuté dans sa carrière de professeur. — Les religieuses du Bon-Conseil y sont arrivées en 1901 et les Frères en 1902.

— Est-ce que Bagotville a produit des écrivains ?

— Beaucoup de lettrés et des personnalités remarquables dans l'activité intellectuelle et celle des affaires. Par exemple : l'abbé Alfred Tremblay, qui fut une lumière en théologie, un des plus brillants orateurs, un professeur extraordinaire et même le premier historien de sa petite patrie, qu'il savait défendre avec une ardeur presque farouche; Damase Potvin, qui occupe le premier rang parmi les écrivains canadiens pour la fécondité de sa plume; Pierre-Paul Paradis, qu'on a appelé "le poète illettré" mais qui avait vraiment le souffle poétique; dans le monde des affaires, Onésime Côté, co-fondateur de la maison Côté et Boivin, avec son compatriote Elzéar Boivin . . . . . Je ne mentionne que quelques noms vedettes de ceux dont la carrière est terminée; on pourrait en citer plusieurs autres.

— En parlant de Bagotville on pense à la navigation et au tourisme, au port de mer à eau profonde .....

— Je n'attendais que la question pour en parler. Bagotville a été de bonne heure un terminus de la navigation. Je ne saurais dire si c'est là ou à Saint-Alexis que venaient accoster les premiers bateaux à vapeur : le **Saguenay,** qui fut le premier à tenir une ligne régulière, à partir de 1853, et à sa suite le **Magnet** et l'**Union,** mais je sais qu'ils ont vite préféré Bagotville. Une des premières réalisations de la nouvelle municipalité du Canton Bagot fut de construire un quai de 445 pieds de longueur pour les recevoir. Ce quai, détruit par le Grand Feu de 1870, a été reconstruit un peu plus long par le gouvernement fédéral en 1875. La compagnie des Bateaux à vapeur du Saint-Laurent avait commencé l'année précédente un service régulier à jours fixes, que les diverses compagnies qui se sont succédé ont continué jusqu'à maintenant.

— Je crois que vous nous avez donné une bonne idée de l'histoire de Bagotville.. Il resterait peu à dire .....

— Il resterait beaucoup à dire .....; mais pour un simple aperçu, dans un quart d'heure, je crois avec vous que cette petite esquisse suffit, si on ajoute que le Village de Bagotville s'est érigé en municipalité le 16 mars 1876, et en ville le 20 février 1920.



A Bagotville : l'église de Saint-Alphonse,
première église en pierre construite après le début de la colonisation.

4.- SAINT-FULGENCE

— Nous saluons aujourd'hui Saint-Fulgence ?

— Saint-Fulgence est légèrement plus jeune que Bagotville. Ses débuts datent de 1839. Ils ne manquent pas de pittoresque : ils sont, du moins au départ, l'oeuvre d'un seul homme, qui a lui-même quelque chose d'un héros de légende.

— Voilà du neuf ! . . . . .

— Oui, à certains points de vue, bien que notre histoire régionale compte plus d'un pionnier d'avant-garde dans ce genre. Nous allons en rencontrer.

— Faisons d'abord connaissance avec celui de Saint-Fulgence.

— Il s'appelait Michel Simard. Il était le frère de deux des membres de la Société des Vingt-et-Un qui furent comme lui des fondateurs de paroisse : Alexis à Saint-Alexis et Thomas aux Bergeronnes. Trois frères qui ont été chacun père d'une paroisse : le fait n'est pas banal.

— Michel n'était pas de la Société des Vingt-et-Un ?

— Il n'était pas dans la situation de ses deux frères. Il avait été pendant quelques années au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'était un gaillard qui figurait parmi les types imposants de son époque. Très fort physiquement, volontaire et personnel, il est classé par la tradition comme un des garde-côtes sur qui on comptait pour mettre l'ordre. Marié à Constance Duchesne, qu'il appelait "La Pe-tite", mais qui était fine et vaillante à ce point qu'elle l'avait corrigé de prendre un coup, il avait cinq enfants quand il décida de venir s'établir au Saguenay.

Il choisit, pour s'établir, l'**Anse au Foin**, où se trouvaient les

belles prairies naturelles qu'il avait remarquées dans ses voyages à Chicoutimi. — Ces prairies étaient très grandes autrefois; elles ont presque toutes été emportées par l'érosion. — Il était venu d'abord visiter les lieux et fixer le site de sa petite maison sur un coteau dominant les prairies. Il amena là sa famille, qui fut peut-être un an seule dans cet endroit. Son premier enfant né au Saguenay, à l'automne de 1840, ne fut baptisé qu'au printemps suivant, six mois et demi après sa naissance.

— Voilà ce qui s'apelle un pionnier ! . . . . .

— On peut dire : un **fondateur.** Michel Simard établit toute une colonie autour de lui. Il recruta à La Malbaie plusieurs jeunes gens qui se trouvaient sans avenir et les convainquit de s'établir avec lui au Saguenay, où toutes les terres étaient à prendre. Il les adopta en quelque sorte, passant avec eux un contrat par lequel les jeunes s'engageaient à travailler sous sa conduite pendant quelques années et lui se chargeait de les protéger, de préparer graduellement leur installation, pour les mettre en état de vivre sur un lot de terre, et de leur en remettre ensuite la propriété. Il assurait ainsi à tous ces jeunes gens le moyen de s'établir et recevait lui-même de l'aide en attendant que ses propres enfants grandissent. D'après la tradition que nous avons recueillie, il en aurait amené ainsi une quinzaine et les aurait tous établis.

— Cette manière d'agir en fait un fondateur authentique. Michel Simard est donc le véritable fondateur de Saint-Fulgence.

— Il en remplit exactement les conditions. Il eut même l'occasion de défendre sa colonie les armes à la main.

— Ah! . . . . . Sérieusement ? . . . . . Il faut nous raconter cela. Ça mérite d'être connu.

— Nous avons relaté cet incident dans l'**Histoire du Saguenay,** mais ce livre est pratiquement introuvable hors de certaines familles, et dans les diverses versions transmises par la tradition il y a beaucoup d'erreurs de détails. Voici comment les choses se seraient passées en réalité.

C'était avant l'expiration du bail de la Compagnie de la Baie d'Hudson, alors que la colonisation n'était pas permise et que la Compagnie n'avait pas le droit d'en laisser faire. Dès que le responsable des intérêts de la Compagnie apprit que Michel Simard avait commencé à faire du défrichement à l'Anse au Foin, il envoya un commis de Tadoussac l'avertir de cesser ce travail et de quitter les lieux. L'homme se présenta très courtoisement et fut reçu de la même manière, mais il repartit avec l'assurance très nette que Simard s'était installé là pour y rester.

Y eut-il d'autres sommations ? Je n'ai pas ce qu'il faut pour le dire; mais l'été suivant une troupe d'hommes montés dans des canots débarquaient sur la batture de l'Anse au Foin avec des provisions et des outils et commençaient à faucher le foin dans la prairie naturelle.

Simard et ses hommes travaillaient ailleurs. Ce fut sa fillette Louise, âgée de dix ans, qui la première remarqua la présence de ces étrangers et en avertit son père. Il regarda de loin les hommes et il comprit. Il décida à l'instant d'aller **régler ça.**

Ses jeunes compagnons voulurent le suivre; il leur commanda: "Cachez-vous et laissez-moi faire tout seul. Vous viendrez seulement si je vous crie." Il avait passé ses mains boueuses dans sa grosse chevelure, il "avait l'air du diable" quand il arriva aux étrangers.

"Qui est-ce qui vous a permis de faucher mon foin ?" Le chef de la troupe, un grand gaillard, s'approcha et déclara qu'on était là par ordre de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et il somma Michel de décamper sinon il le tuait là. Il reçut une réponse aussi ferme : "Je suis établi ici et je vais y rester. Moi aussi j'ai mes hommes et vous n'avez pas d'autre chose à faire que de vous en aller."

Le chef de la troupe s'apprêta à la lutte. "C'est inutile de tous nous tuer pour ça, dit Michel; on va régler l'affaire à deux. Es-tu prêt ?" L'autre accepta et lui offrit un fusil. Michel s'aperçut que l'arme était défectueuse; il la rejeta, lança à l'adversaire une bordée d'injures et courut à la maison prendre un de ses fusils. La petite Louise, qui l'avait suivi d'assez près

pour avoir connaissance de tout, lui cria : "Papa, prenez garde de prendre celui qui a la plaque brisée !"

Quand Michel revint, l'adversaire avait perdu son assurance. Il tremblait tellement qu'au témoignage de Louise on entendait claquer son fusil contre le billot où il était appuyé. Il proposa de parlementer. Mais Michel Simard trancha d'un mot: "Décampez, et tout de suite." Il exigea même de laisser tout leur bagage et de ne plus revenir. Ça finit là.

— La colonie de l'Anse au Foin était sauvée . . . . . Voilà qui n'est pas banal et qui campe notre Michel Simard devant l'histoire.

— Si je vous disais que la petite Louise Simard a marié plus tard Johnny Lachance, un des protégés de son père, et qu'elle est la grand'mère du brigadier général Thomas-Louis Tremblay, l'illustre commandant du 22ième Régiment, qui a accompli tant d'exploits pendant la guerre de 1914, cela complèterait le tableau . . . . .

— La paroisse de Saint-Fulgence a raison d'être fière de son fondateur.

— Elle peut être fière aussi des autres, des jeunes pionniers qui l'ont colonisée et peuplée : les Savard, les Lemieux, les Bouchard, les Morin, les Tremblay, les Harvey, les Potvin . . . . . C'est chez François Morin que fut dite la première messe, en 1844, et fut construite la première chapelle; les Harvey ont fait noble figure, le canton Harvey a été ainsi nommé en leur honneur; les Tremblay ont colonisé la Concession des Renard et produit la belle famille des "Evagre"; les Lemieux ont produit notre premier zouave pontifical, le colonel Edouard Lemieux, et notre incomparable Mgr Lionel Lemieux; les Savard ont donné une pionnière de l'enseignement, madame Louison Savard, et des colonisateurs de Saint-Félicien et d'ailleurs; Toussaint Bouchard a construit les premiers moulins à scie et à farine et il est l'ancêtre d'Eva Bouchard, qui a si bien personnifié Maria Chapdelaine; Prudent Potvin fut maître d'école et remplit le rôle de scribe et d'avocat de la colonie . . . . .

Mais voilà que je glisse un peu trop dans la petite histoire.

— Quelle a été l'évolution de Saint-Fulgence ?

— Malgré la qualité de ses pionniers, la colonie de l'Anse au Foin a évolué plutôt lentement. C'est dû à sa situation géographique par rapport aux centres de la Baie des Hahas et de Chicoutimi.

On a vécu à peu près constamment de la terre et du bois. Il faut y ajouter la navigation, qui a occupé un certain nombre de ses citoyens et produit plusieurs marins. Mais l'étendue des terres cultivables étant restreinte, le surplus de la population a commencé de bonne heure à émigrer ailleurs, de sorte que Saint-Fulgence a été une pépinière de pionniers pour toute la région du Saguenay.

Le service religieux comptait pour beaucoup dans le développement des établissements chez nous. La première messe à Saint-Fulgence fut célébrée au printemps de 1844, dans la maison de François Morin. On a dit aussi la messe dans celle de Marcel Tremblay. La première chapelle, construite en 1845 et mise sous le patronage de Saint-Fulgence, a permis aux colons d'avoir la mission de temps en temps, à des dates plus ou moins régulières; la desserte, fondée par les Oblats de Grande-Baie, a été ensuite dépendante de Chicoutimi jusqu'à 1860 et de Sainte-Anne jusqu'à 1871. On eut à cette date un curé résidant. Le premier fut l'abbé Wilbrod Barabé. Il est curieux de constater qu'après lui les curés se sont succédé fréquemment : huit dans une période de 25 ans; mais ensuite ce fut le contraire: des curés à long stage. On compte parmi ces curés de Saint-Fulgence le poète Apollinaire Gingras, le théologien orateur et poète Alfred Tremblay ("Derfla"), l'abbé Georges Gagnon, qui a écrit une histoire très détaillée de la paroisse, restée inédite. Je crois que cela comporte une certaine originalité.

— Il n'y a jamais eu d'industrie importante à Saint-Fulgence ?

— La plus importante a été une scierie établie par Matthew-Thomas Wyatt en 1866 à la place du petit moulin à scie de Tous-

saint Bouchard. Wyatt ajouta un moulin à farine. Ce fut le premier centre industriel de l'endroit. Il fut détruit dans le feu de 1870. Wyatt le rebâtit plus grand et mieux outillé encore, et il le vendit peu après (en 1873) à Anderson, qui l'opéra pendant vingt ans et le vendit à la Compagnie Price en 1893. Il a été très peu en activité après cette date.

— Vous avez mentionné le feu de 1870. A-t-il fait beaucoup de ravage à Saint-Fulgence ?

— Il a détruit la partie basse du village : 5 ou 6 maisons et plusieurs autres bâtisses, les grandes scieries et le moulin à farine, le pont de la rivière Valin; pas l'église ni le presbytère.

Voulez-vous que je cite le récit de l'événement par un témoin oculaire ?

— Ça devrait être intéressant . . . . .

— Voici un passage des mémoires du vieux Philias Lavoie : —

"Le matin, un peu avant le lever du soleil, il tomba un petit orage. Après la pluie la terre était toute couverte de soufre..... Moi j'ai parti avec ma femme pour aller labourer dans le rang Six. A mi-chemin, je dis à ma femme : R'gârde ! le feu ! Le feu partait du pont de Sainte-Anne et s'en venait : un feu épouvantable; on n'a jamais vu de feu de même; les flammes montaient dans les nuages. Ça fait qu'on est revenu chez nous. Le feu était rendu là; il avait sauté cinq milles. Il sautait partout à une vitesse terrible; il brûlait tout : les maisons, les granges, les clôtures, l'herbe des champs, tout. Chez nous il y avait quatre maisons ensemble avec leurs granges, animaux, clôtures, champs, etc.; ça a tout passé à noir. Arsène Tremblay avait persisté à garder sa maison, mais elle a brûlé malgré lui. Il a pris son horloge, l'a enveloppée dans une couverte et il a pris le pont pour traverser de notre bord et rejoindre sa famille qui s'était refugiée dans la maison de Price, la seule qui n'a pas brûlé. Mais arrivé au milieu du pont il n'a pas pu aller plus loin; le pont flambait, entouré par un masse de bois en feu; 1000 cordes de chaque côté de la rivière. Arsène n'avait

jamais nagé de sa vie et la mer était haute; c'était dans le temps des grosses mers. Il se dit : "Plutôt que de brûler, j'aime mieux me **noyer**". Il se jette à l'eau. Remonté à la surface, il s'est accroché par une main à un pilier du pont et de l'autre il s'arrosait la tête parce que les morceaux de bois en feu tombaient tout alentour de lui et il était comme dans une fournaise. Mon frère Louis, sa femme et sa belle-soeur étaient restés de l'autre côté pour essayer d'éteindre; ils ne pouvaient plus revenir à cause du pont en feu. Le feu des cordes de bois chauffait tellement qu'ils étaient obligés de se tenir sur l'écorre de la rivière et de s'arroser la tête tout le temps pour ne pas brûler. On entendait Arsène qui jetit des cris de mort. On prit une chaloupe à Monsieur Price pour aller à son secours, mais ce fut impossible de passer; le feu nous brûlait la face. On n'a pu aller les chercher qu'à deux heures après minuit. On a pris Arsène en passant; il n'avait plus un son de voix. Evagre Gaudreault, lui, n'ayant pas réussi à éteindre, n'a pas trouvé d'autre moyen de se sauver que de se cacher dans sa cave à patates; il est sorti de là le lendemain, il avait la face toute tannée comme du cuir. Tous ceux qui avaient perdu leurs maisons et bâtisses étaient sans logement et sans nourriture. Le député Pitre Tremblay nous a quêté des vêtements et les autres choses nécessaires . . . . . "

— Il n'y a pas eu d'autres tragédies de ce genre à Saint-Fulgence, je crois.

— Je n'en connais pas. On s'est relevé de ce désastre comme on l'a fait ailleurs. La vie a repris un cours normal avec le temps. Saint-Fulgence s'est érigé en municipalité le 1er janvier 1873; et 75 ans plus tard, le 15 janvier 1947, le village est devenu municipalité séparée.

Je crois qu'aujourd'hui c'est une des localités dont la vie est des mieux équilibrées en fonction de ses ressources matérielles et humaines : tout ce qu'il faut pour procurer le bonheur et le succès de sa population. C'est un bel aboutissement de l'histoire.



Quand on allait à l'école nu-pied.



Quand on y va en auto.

Ecole de Saint-Fulgence. (Photo J.-Cl. Larouche)

5.- TADOUSSAC

— Quelle localité nous présentez-vous comme cinquième membre de la famille saguenéenne ?

— Tadoussac. — Il y a peut-être de quoi vous surprendre, car vous savez que l'histoire de Tadoussac commence avant celle de Québec même. Le lieu a été visité par Jacques Cartier le 1er septembre 1535; il a été le premier poste de traite des fourrures établi dans le territoire du Canada et le premier port océanique de la vallée du Saint-Laurent; il a été le premier centre d'activité missionnaire dans le Royaume du Saguenay, et il conserve la plus ancienne église de bois qui existe en Amérique, en même temps qu'une reconstitution de la première maison construite au Canada après le temps de Jacques Cartier; et tout le temps qui a précédé la colonisation Tadoussac a été habité et a été un centre d'activité commerciale et religieuse.

Mais tout ça c'est le Tadoussac d'autrefois, qui n'est pas le Tadoussac actuel, qui n'en est ni le commencement ni la cause, qui n'y survit que par les vestiges qui en ont été conservés : la vieille chapelle, les fondations de l'ancienne église de pierre de 1646, le jardin des Jésuites . . . . .

— Quelle est l'origine du Tadoussac actuel ?

— C'est d'abord un moulin à scie. Une scierie qui ne manque pas d'intérêt, car elle a été la première scierie à vapeur et longtemps la seule mue par la vapeur dans toute la région. Elle paraît avoir été construite en 1839 par William Price. — Date qui n'est pas absolument sûre mais qui est suffisamment probable pour être acceptée en attendant qu'on en ait la preuve décisive.

— Il n'en reste aucune trace. Où était ce moulin à scie ?

— Il était à l'Anse à l'Eau, là où se trouvent l'établissement

de pisciculture et le quai de la traverse du Saguenay. L'espace était restreint mais suffisant, et le petit hâvre était magnifique.

— A-t-on des détails sur son importance, ses opérations, son histoire ? . . . . .

— Pas beaucoup; assez cependant pour en avoir une bonne idée.

Le premier surintendant était une personnalité, Charle Pentland, allié par sa femme, Zoé Taschereau, soeur du futur cardinal, avec les familles les plus en vue à cette époque. Cela n'empêcha pas le bois de faire défaut, et dès l'année 1846 l'établissement commença à péréclíter; il fut fermé à l'automne de 1848, à peine neuf ans après ses débuts. Il devait se relever plus tard; nous voyons, par des gravures et des photographies que nous possédons, que vers 1870 les bâtisses et les quais étaient assez considérables.

— Le premier village aurait été là, dans le voisinage du moulin ?

— Oui, installé tant bien que mal sur les rochers et le plateau minuscule qui borde le pied de la montagne. Il subit les péripéties de l'industrie. A la fermeture du moulin en 1848, la plupart des familles d'ouvriers se transportèrent au Petit Saguenay, où Price installait une scierie semblable; les autres s'installèrent sur les terrains cultivables vers le Moulin Baude, où quelques colons s'étaient déjà établis.

— Y a-t-il des terres cultivables à Tadoussac ?

— Les masses rocheuses qui étonnaient et décourageaient les découvreurs et les dunes de sable qui forment le panorama de Tadoussac n'en annoncent pas, mais il s'en trouve tout de même des réserves en arrière : assez pour installer quelques familles. Un rapport de 1860 en mentionne une quinzaine qui faisaient de la culture, sans compter uniquement là-dessus pour vivre. Je crois que le nombre n'a guère augmenté.

— Ça veut dire tout de même que le petit village de l'Anse à l'Eau n'a pas duré; il était déjà disparu en 1848.

— Il s'est refait une dizaine d'années plus tard et s'est ensuite maintenu après la fermeture de la deuxième scierie, mais il n'était qu'une annexe au village qui s'est formé à la baie de Tadoussac.

— Il s'agit du village actuel . . . . .

— Exactement. Lui a été amené par le tourisme, qui a commencé un peu après 1850 et qui a progressé rapidement. Une lettre du missionnaire, après la saison estivale de 1853, parle des "étrangers qui affluent" à Tadoussac. En 1860 ce petit village comptait 200 habitants, tous originaires de La Malbaie à part six familles. L'évêque y plaça un prêtre résidant en 1862 et l'année suivante il érigea la localité en paroisse et lui donna un curé : l'abbé Auguste Bernier, qui avait été premier curé à Roberval. La paroisse de Tadoussac a donc 100 ans cette année (1963) comme paroisse.

Son titre patronymique est "L'Exaltation de la Sainte Croix", qui était celui de l'ancienne mission indienne fondée en 1641.

— L'ancienne chapelle des Montagnais, puisqu'elle existe depuis plus de 200 ans, a dû servir d'église paroissiale à cette époque-là.

— Oui, elle a servi à la paroisse pendant 21 ans : jusqu'à 1885; on avait alors construit une église en pierre qui a brûlé en 1945.

— On dit que l'hôtel Tadoussac est très ancien, qu'il serait aussi ancien que la paroisse . . . . . ?

— Le premier grand hôtel pour les touristes a été construit en 1864; il aura donc cent ans l'année prochaine, à peine un an de moins que l'organisation en paroisse.

— Etait-il considérable ?

— D'après un dessin et une photographie que nous avons, il

aurait été assez imposant : une large façade de 12 fenêtres, 3 étages, un aspect majestueux.

Dans une chronique de 1871, Arthur Buies en dit un mot et donne un détail révélateur sur ce qu'on y faisait.

"L'hôtel de Tadoussac, écrit-il, est un des plus beaux, des mieux construits, des plus frais et des plus agréables qu'il soit possible d'imaginer. Ce qui vaut mieux encore que l'hôtel, c'est son intendant, M. Fennall. Quel homme charmant, empressé, heureux de vous être agréable ! Il voulut me présenter immédiatement aux infâmes et charmantes créatures qui venaient de se moquer de moi. Je me laissai faire, et en moins de dix minutes j'avais mis sur pied ces belles Yankees qui gelaient depuis huit jours, et nous étions lancés dans des valses inouïes. Ce fut une révolution dans l'hôtel. Jusque-là les hôtes et hôtesses y avaient vécu calmes jusqu'à l'engourdissement.

"Tadoussac a cela d'agréable qu'il est très ennuyeux, continue Arthur Buies . . . Les étrangers qui y vont n'ont d'autre intention que de se reposer; ce sont des valétudinaires ou des gens fatigués."

Selon lui, le grand avantage de Tadoussac est de procurer à ces gens ce dont ils ont besoin : le repos. Ecoutez cette petite description : "Quel etrange, capricieux et pittoresque petit Tadoussac ! C'est une miniature dans un cadre colossal; tout y est imprévu. Vous ne voyez d'abord rien qu'un petit quai bâti entre deux caps qui baignent leurs pieds avec grâce dans l'eau tranquille d'une crique grande comme une soucoupe. Du quai s'élève une colline que vous montez, et alors, subitement, se révèle le village placé, on ne sait comment, au milieu d'un fouilli de caps, de ravins, de petites baies qui ont l'air de vous sourire avec bonhomie. Tout y est calme et doux, et l'on sent comme une espèce de repos se glisser dans l'esprit et le coeur."

L'hôtel actuel, qui est le troisième, date de 1942. Il est encadré par la vieille chapelle et la Maison Chauvin, une reconstitution qui est en même temps un musée.

— Dans la chronique des villégiatures à Tadoussac depuis 100 ans, il doit y avoir des faits marquants, des visites célèbres . . . . .

— Si l'hôtel a tenu registre des visiteurs et des événements autrement que pour la comptabilité, il doit s'y trouver des mentions intéressantes; nous n'avons pas eu l'occasion de consulter à ce sujet. Le prince de Galles, en 1860, n'a fait que passer en face de Tadoussac; mais il y a tout de même, dans l'histoire de l'hôtel, une visite qui a fait époque : celle de Lord et Lady Dufferin. C'était en 1872. Le noble lord venait d'être nommé gouverneur du Canada. Peu après son arrivée il vint s'installer au grand hôtel avec son épouse, déclarant que Tadoussac était le lieu le plus agréable que lui et sa femme avaient pu trouver dans la vallée du Saint-Laurent. Il n'en fallait pas plus pour consacrer la réputation de ce lieu de villégiature. Dufferin choisit un terrain en face de la baie et se fit construire une luxueuse villa où il venait ensuite passer l'été pendant son séjour au Canada. Quand il vint s'y installer, en 1873, les habitants de Tadoussac lui présentèrent une adresse de bienvenue dans laquelle ils s'honoraient de le saluer comme un des propriétaires résidants de leur localité.

— Il dut y venir d'autres personnalités importantes . . . . .

— Je le pense bien, mais ils faisaient cela sans bruit et les échos n'en sont pas venus jusqu'à nous . . . . . Il y en a un que j'ai connu : M. William Hugh Coverdale, président des Canada Steamship Lines. Homme d'affaires extraordinaire, il était en plus un lettré, très cultivé et grand collectionneur d'oeuvres d'art. C'est lui qui a reconstruit le grand hôtel, en 1942, et qui a fait construire, à ses frais, la reconstitution du petit fort que Pierre Chauvin avait fait installer à Tadoussac en l'an 1600. Il a fourni beaucoup de ses propres collections pour le musée de la Maison Chauvin.

— Vous avez mentionné l'établissement de pisciculture. Il est toujours là . . . . . Depuis longtemps ? . . . . .

— Depuis 88 ans. Il a été établi en 1875, pour la reproduction du saumon et la distribution des alevins dans les rivières,

afin d'en multiplier l'espèce. Il a été tout de suite productif. Je voyais récemment que dans les 12 premières années seulement on en avait déposé 10,663,000 dans les rivières renommées pour la pêche. Ça serait intéressant d'en avoir le chiffre maintenant. On en a apporté plusieurs fois au lac Saint-Jean du temps du grand mouvement touristique attiré par Beemer à Roberval.

— Voilà une industrie qui ne fait pas de bruit ni de fumée, qui ne trouble pas la tranquilité du lieu.

— Elle est aussi une des attractions intéressantes et instructives de Tadoussac; elle a attiré et attire toujours un très grand nombre de visiteurs.

— J'allais oublier une des premières questions que je veux poser : d'où vient le nom de Tadoussac ? Vous avez écrit récemment qu'il est très ancien, qu'il daterait d'avant Champlain . . . . .

— La plus ancienne mention du nom de Tadoussac se trouve sur une carte géographique datée de 1599, dont nous avons trouvé une copie à Ottawa. Il figure aussi dans un document daté du mois de janvier 1600 : la commission signée par le roi Henri IV donnant à Pierre Chauvin le monopole du trafic sur cent lieues de la côte nord du Saint-Laurent "vers Tadoussac".

Quant à la signification du nom, on admet généralement qu'elle est descriptive des rochers arrondis et peu élevés qui caractérisent les lieux. Le mot signifie "mamelles" en langue montagnaise.

On donne aussi comme signification : "lieu où la glace se brise", autre trait caractéristique de l'entrée du fjord, où la glace ne prend pas en une masse solide comme plus haut dans le fjord, mais se casse sous l'effet des marées et des courants.

— La glace ne prend jamais devant Tadoussac ?

— Elle prend dans la baie, mais pas dans l'entrée du Saguenay. Quant à dire "jamais", l'histoire nous en empêche, bien que les exceptions soient très rares. On ne connaît que quatre fois où un pont de glace s'est formé à la traverse du Sa-

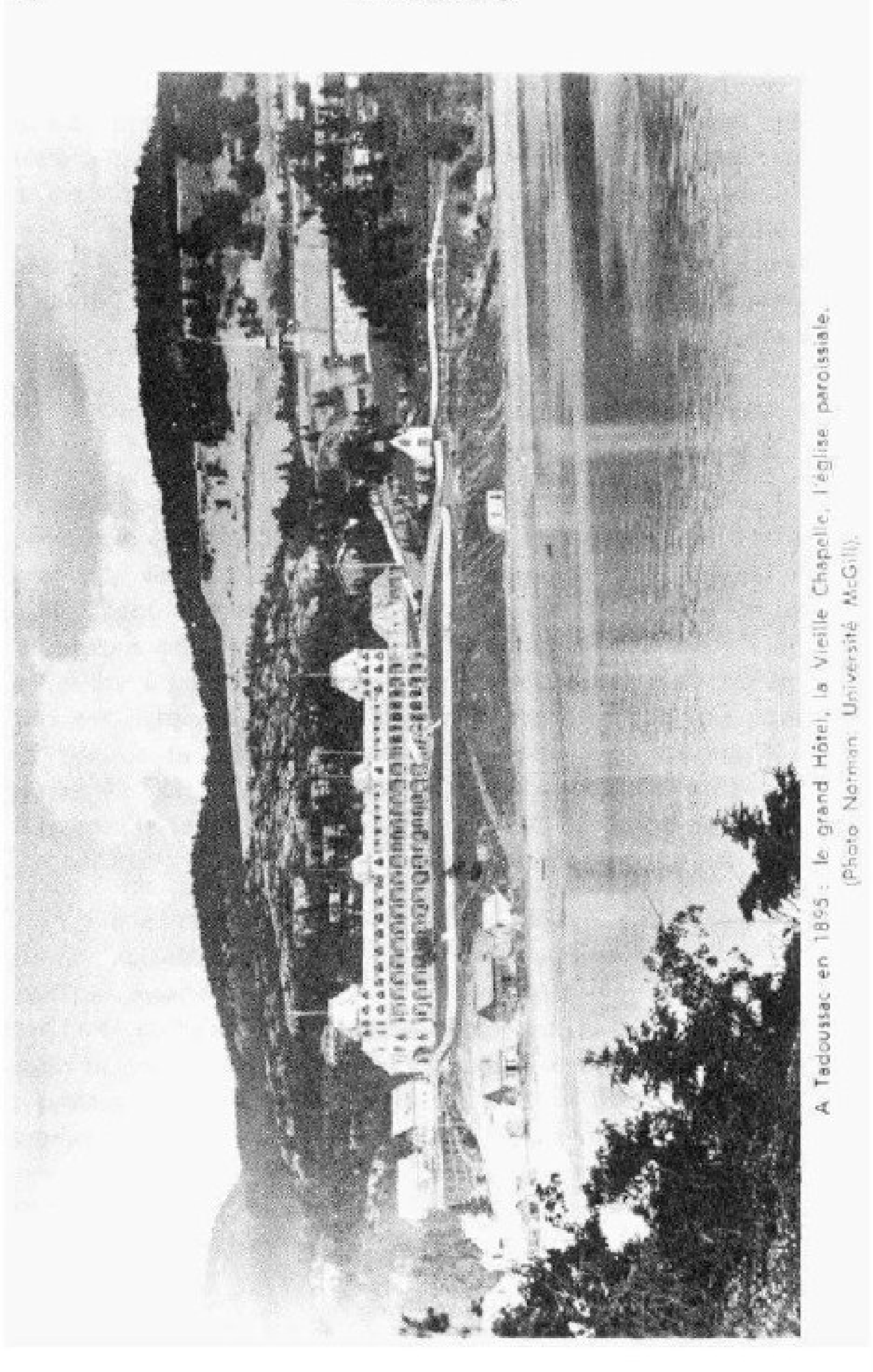
guenay à cet endroit. La première fois en 1867; le pont avait tenu pendant 20 jours, du 25 janvier au 14 février. Quelques années plus tard, en 1873, il dura à peu près le même temps. Il s'est formé une troisième fois en 1898 et il n'a tenu que deux jours; une famille a failli se noyer en traversant. La glace s'arrêta encore en 1908 et permit à quelques hommes de traverser, non sans danger car l'un d'eux passa à travers. A partir de cette date elle n'a jamais osé refaire le pont ..... Peut-être pour ne pas donner l'idée d'en construire un .....

— Alors, pendant l'hiver Tadoussac restait totalement isolé; il était impossible de traverser .....

— Pas tout à fait impossible. Il y a peu de choses impossibles ..... En tout temps la traversée de l'entrée du Saguenay a été un problème, à cause des courants, des brumes, des tempêtes, et surtout en hiver à cause du mouvement des glaces et des rigueurs de la température. Dans les temps anciens, alors qu'on n'avait que des embarcations à rames ou à voile, l'opération exigeait beaucoup d'audace et d'habileté; mais les vaillants chasseurs de marsouin et de loup marin, et surtout les postillons qui transportaient la "malle de Sa Majesté" s'y accoutumaient au point de braver tous les obstacles et d'accomplir souvent des exploits dignes de la légende.

Il ne paraît pas y avoir eu de traversier à vapeur avant 1908 ou 1909; le premier que nous connaissons est le **Muriel**. Ensuite ils se succédèrent rapidement : le **Roda**, le **Mahone**, le **Thor**, le **Pilote** et le **Queen**, qui périrent tous les deux dans la même saison; puis deux hivers avec des chaloupes à gazoline et deux hivers avec rien du tout et un retour aux bateaux à moteur à essence avec le **Titanic** et l'**Emérillon**; cette période s'acheva en 1927 par l'établissement d'un traversier à vapeur encore modeste, le **Pixie**, mais capable de porter l'auto. Et depuis cette date on n'a pas cessé d'améliorer le service ..... et de se plaindre .....

— En somme Tadoussac évolue mais en restant fidèle à sa mission de pays de la tranquilité et du repos.



A Tadoussac en 1895 : le grand Hôtel, la Vieille Chapelle, l'église paroissiale.
(Photo Norman, Université McGill).

6.- CHICOUTIMI

— Nous parlons maintenant de Chicoutimi . . . . ?

— C'est son tour. Par ordre d'âge Chicoutimi est sixième dans la famille des localités du Saguenay.

— Comme Tadoussac et l'Anse-Saint-Jean, les lieux que Chicoutimi occupe ont toute une histoire avant sa naissance . . . . .

— Une histoire assez longue et riche de faits intéressants et importants, très importants même.

— A cause de la situation géographique sans doute . . . . .

— Oui, et pour d'autres causes aussi.

Chicoutimi était pour les Indiens le point d'arrêt entre la navigation en eau profonde et les trajets coupés de portages. Pour cette raison ils l'appelaient **Eshko - timiou,** qui signifie "jusqu'où c'est profond". C'était un carrefour où l'on campait, où l'on se rencontrait plus souvent qu'ailleurs. Cette situation explique la destinée commerciale de Chicoutimi.

— En effet, quand le commerce des Indiens avec les Blancs a commencé, Chicoutimi en fut un des premiers postes, si je ne me trompe . . . . .

— Un des premiers de l'intérieur du Saguenay, mais assez longtemps après les premiers de tous, qui étaient ceux de la côte du fleuve : Tadoussac, Sept-Iles . . . . . Les Blancs ont été longtemps sans pénétrer dans le Saguenay; les Indiens allaient les rencontrer à la côte; leur politique était de les tenir en dehors de leur pays. Le premier blanc qui a franchi cette barrière est le Père Jean Dequen, quand il est allé au lac Saint-Jean, en 1647, et il s'est écoulé plusieurs années avant le passage d'un autre blanc.

— A quelle date a eu lieu l'établissement du premier poste ?

— Au printemps de 1676. C'était à la fois un poste de mission et de traite des fourrures, avec chapelle, magasin et logements pour les missionnaires et pour les commis. Pendant deux mois l'été ces bâtisses étaient entourées de tentes indiennes, l'hiver elles étaient isolées. - Le poste se trouvait du côté ouest du Bassin, au bord de la rivière Saguenay.

— Le commencement de notre Chicoutimi actuel, avec Peter McLeod, tout le monde connaît ça, je pense . . . . .

— Tout le monde connaît ça, vaguement, oui; exactement, non. Nous constatons que ceux qui connaissent bien les débuts de Chicoutimi sont plutôt rares.

— Parlons-en, alors.

— Il faut que ce soit court tout de même, car il y a beaucoup à dire sur les 121 ans de l'histoire de Chicoutimi.

Peter McLeod, le réalisateur du premier établissement qui a été le point de départ de notre Chicoutimi, était un métis écossais. Il était né au poste de Chicoutimi, avait été élevé sur la Côte Nord et avait quitté jeune la Compagnie de la Baie d'Hudson pour s'adonner à l'industrie du bois. Il avait un petit moulin à scie et des chantiers à la rivière Noire (aujourd'hui Saint-Siméon) quand la Société des Vingt-et-Un entreprit la conquête du Saguenay. Quand il apprit que William Price avait acheté leurs moulins, en juillet 1842, il profita du fait que Price n'avait pas le droit d'aller plus loin avant le deux octobre, date de l'expiration du bail de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et il le devança en venant s'installer à la Rivière du Moulin. (Montagnais par sa mère, il avait le droit de s'installer n'importe où dans le Saguenay). Le 24 août, il arrivait là avec 23 hommes et commençait la construction de l'écluse, du moulin, des logements. Dès le 5 novembre, il signait avec Price un contrat dans lequel il reconnaissait la collaboration de Price et s'engageait à lui vendre tout le bois qu'il produirait, tandis que l'autre s'engageait à tout l'acheter. De sorte qu'on peut

les associer dans cette entreprise, bien que McLeod soit le réalisateur de l'établissement sur place.

— Et c'est à la rivière du Moulin que Chicoutimi a commencé.

— Oui. Dès les premières années McLeod remplaça le premier campe par une maison, qui était encore debout il y a quelques années, et un village de bâtiments se forma dans le voisinage immédiat. Les Pères Oblats, établis à la Grande-Baie, y construisirent une chapelle et firent ouvrir une école sous la direction d'un instituteur de qualité, André Gagnon, dont on a honoré le mérite en donnant son nom à une des nouvelles écoles de Chicoutimi.

Mais à peine deux ans après le début à la rivière du Moulin, McLeod et Price, en société, commençaient la construction d'une écluse et d'une scierie plus considérable à la rivière Chicoutimi, ce qui amena un autre petit village au Bassin.

Une distance d'un mille et demi en forêt séparait les deux villages; on fut plusieurs années sans chemin entre les deux; on voyageait par la grève ou en canot.

— Il faut un effort d'imagination pour voir les choses dans leur état de ce temps-là.

— Evidemment. Il faut même avoir vu des établissements commençants.

— Comment les deux villages se sont-ils rejoints ?

— Cela s'est fait graduellement. Deux influences y ont contribué. D'abord l'installation de quelques colons sur les terres entre le Bassin et le rocher de l'Hôtel-Dieu; puis le placement d'une seule église pour les deux groupes de population vers le milieu de la distance. Cette église était en face de l'hôtel Chicoutimi actuel. Le résultat a été d'amener les deux villages à s'étendre vers ce centre. Ils ont longtemps gardé quand même leurs noyaux distinctifs ..... Ça dure encore : ils forment deux entités municipales, scolaires, etc.

— Ça fait penser à un mariage : l'union se faisait à l'église.....

— Mariage en séparation de biens, si vous tenez à la comparaison. En tout cas, Chicoutimi est né de cette union.

Il faut dire qu'autour de ces villages se multipliaient en même temps les établissements agricoles, et Chicoutimi, centre industriel, tête de la navigation et centre de colonisation, devenait automatiquement centre commercial et localité importante.

— L'organisation municipale n'a pas dû tarder .....

— Elle n'est venue que 13 ans après les débuts. La loi qui autorisait les cantons et paroisses à se donner une administration municipale n'a été faite qu'en 1855. Chicoutimi n'a pas tardé à s'en prévaloir et dès le mois de juillet on s'organisa en municipalité de canton, qui fut bientôt choisie comme chef-lieu de la région.

— Est-ce la première municipalité établie dans la région ?

— Non. La première est celle du Canton Tremblay; celle de Chicoutimi est la deuxième; elles se suivent à quelques jours d'intervalle. Mais celle du **Village** de Chicoutimi, formée en 1860, est la première municipalité de village établie dans le Saguenay. Chicoutimi fut de même la première ville, en 1879.

— Au point de vue scolaire ..... ?

— Je crois que la commission scolaire de Chicoutimi est aussi la première. Elle a été créée en 1852. Elle englobait les établissements du côté nord de la rivière Saguenay. La paroisse s'étendait plus loin encore, jusqu'à la Rivière au Sable, et cela a duré plus de quinze ans.

— Le curé de Chicoutimi ne manquait pas de besogne !

— Evidemment non. Mais il était de taille à y faire face. Le premier de tous, l'abbé Jean-Baptiste Gagnon, était une pièce d'homme, une sorte de Curé Labelle — pas empaillé — pesant dans les 300 livres et absorbant volontiers un poulet de bon-

ne grosseur pour le souper. Il n'avait pas peur de l'ouvrage. En plus de tout son monde de paroissiens et des problèmes que posent les pays en colonisation, il était président de la commission scolaire et avait charge de la mission des Indiens au lac Saint-Jean; les Indiens, il tâchait de les éloigner de Chicoutimi.

— Est-il mort à Chicoutimi ?

— Non. Il y a été curé à deux reprises : le premier de tous, en 1846 — c'est lui qui a construit la première église —, et ensuite le troisième, en 1856. Il a été remplacé en 1862 par l'abbé Dominique Racine, qui a été curé pendant 16 ans avant de devenir évêque et encore deux ans après son élévation à l'épiscopat.

— Mgr Racine, en voilà un qui occupe une large place dans l'histoire de Chicoutimi . . . . .

— Et dans celle de toute la région. On l'a appelé "l'Apôtre du Saguenay" et le titre va lui rester, car il le mérite. Il a rayonné dans tous les domaines et il a été le pivot et l'âme de toutes les réalisations importantes de son temps dans toute la région, y compris le chemin de fer, qu'il n'a pas vu terminé.

— Il faudrait signaler au moins certaines de ses oeuvres.

—Ça ne serait pas facile de les mentionner toutes. Pour nous en tenir à Chicoutimi, on doit mentionner les trois principales : l'établissement des religieuses du Bon-Pasteur, qu'il a fait venir en 1864 pour remonter le niveau de l'enseignement et préparer des institutrices; la fondation du Séminaire, en 1873, complétée par celle du Grand Séminaire quelques années plus tard, ce qui permettait de préparer pour la région les sujets appelés au sacerdoce et aux diverses professions; et, en 1878, le diocèse de Chicoutimi, qui donnait à toute la région un élément d'unité et de vie propre dans tous les domaines. Car tout se tient, et c'est une grave erreur de croire que le religieux et le reste peuvent se séparer sans amoindrissement, je devrais dire sans paralysie partielle de l'ensemble.

C'est lui aussi qui a construit l'église de pierre qui est devenue sa cathédrale, celle qui a brûlé en 1912. Il n'est pas étranger à la fondation du premier journal, le **Réveil du Saguenay**, en 1886, devenu un an après le **Progrès du Saguenay.**

— Est-ce qu'il n'est pas intervenu dans le grand feu de 1870?

— Oui. On lui attribue d'avoir sauvé le village et les moulins de Price, dont dépendait une grande partie de la populaitno. Les témoignages à ce sujet nous forcent à admettre le fait. Sollicité par Price lui-même, il s'est rendu à la côte de la Réserve et il a passé entre les constructions encore indemnes et le feu, qui s'est arrêté là de lui-même, malgré le vent qui poussait la fournaise.

— Vous avez mentionné les moulins Price; c'était, si je ne me trompe pas, la grande industrie de Chicoutimi . . . . .

— La grande et à peu près la seule. Ces moulins à scie étaient considérables. Ils employaient des centaines d'hommes, tant pour les opérations de sciage que pour le chargement du bois sur les chalands et ensuite sur les navires, qui se tenaient aux Battures, vers Saint-Fulgence. Ils étaient alimentés par les billots qui descendaient du lac Kénogami par la rivière Chicoutimi, qui venaient des forêts du côté nord par la rivière Shipshaw et de celles du lac Saint-Jean par la rivière Saguenay. Ces moulins ont fonctionné à grand rendement jusqu'à 1880; ensuite l'activité a diminué par l'épuisement du gros bois dans les forêts et a fini par s'éteindre peu après.

— Ensuite ce fut l'industrie de la pulpe ?

— Pas immédiatement. La fabrication de la pulpe a commencé à Chicoutimi au mois de janvier 1898. C'était la première industrie du genre à l'intérieur du Saguenay. Elle a donné un élan d'activité. Elle a occasionné l'organisation des premiers syndicats ouvriers à caractère confessionnel et national: encore une initiative où Chicoutimi a devancé le reste du pays. L'industrie de la pulpe avait été commencée par J.-D. Guay; elle a été ensuite l'oeuvre de J.-E.-A. Dubuc. Il en a été de

même de l'aqueduc et du téléphone, installés en 1893, et de l'électricité, en 1895.

— En somme, Chicoutimi a été à l'avant dans presque toutes les formes de progrès.

— Je le pense. C'était normal d'ailleurs. Sa position et son rôle invitaient à se donner les organismes et les services nécessaires.

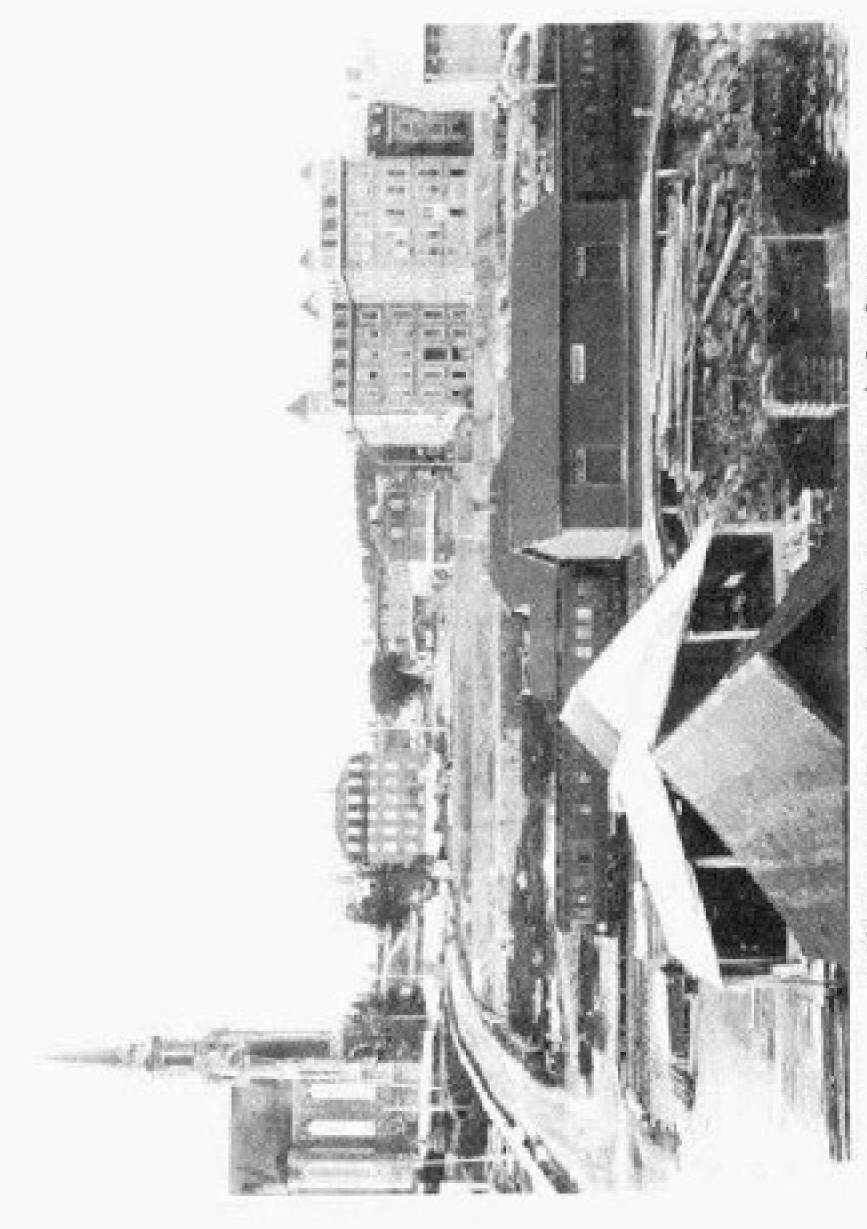
— A quel moment le chemin de fer a-t-il atteint Chicoutimi ?

— C'est en 1893 qu'il fut rendu au quai et qu'il établit la liaison avec la navigation. Ce fut un nouvel élan qui se manifesta dans tous les domaines que je viens de mentionner: aqueduc, téléphone, électricité, pulperie, jusque dans le domaine religieux. On vit naître sur place deux communautés : celle du Bon-Conseil en 1894, et celle des Antoniennes en 1904; les Soeurs du Saint-Sacrement s'établirent en 1903, l'école normale du Bon-Pasteur en 1906. - L'Hôtel-Dieu date de plusieurs années plus tôt : 1884.

— Savez-vous que c'est quelque chose d'impressionnant l'énumération de ce qui a été réalisé ici en cent ans ?

— En **moins** de cent ans, en moins de 75 ans même, car nous n'avons pas dépassé 1906 dans nos citations et c'est seulement 64 ans après l'arrivée de Peter McLeod. - Proportion gardée, on peut dresser des listes impressionnantes dans plusieurs localités. Chicoutimi n'en reste pas moins à la tête pour le nombre et l'importance pendant cette première période de son histoire.

Et la vie ne s'est pas arrêtée là. Mais la suite est de notre époque et il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail. - Nous n'en avons pas le temps d'ailleurs. - Dans l'ensemble, à part l'industrie de la pulpe, qui est disparue en 1932, le mouvement de progrès a continué et Chicoutimi garde toujours son rang de métropole du Saguenay.



A Chicoutimi en 1910 : la cathédrale, le pensionnat du Bon-Pasteur, le Château Saguenay. - (Photo Notman. Université McGill)

7.- CHICOUTIMI-NORD

— Est-ce que Chicoutimi-Nord n'est pas un peu jeune pour être placée après Chicoutimi dans l'ordre d'âge ?

— Ce n'est pas Chicoutimi-Nord qui est jeune, c'est son nom. — Jean XXIII n'existait que depuis cinq ans quand il est mort, mais il avait 82 ans d'âge. Le cas de Chicoutimi-Nord est semblable.

— Quelle est la date de sa naissance ?

— 1843. - Son début fut comme un prolongement de l'établissement de Chicoutimi. Si l'entreprise de McLeod et Price n'était que l'exploitation du bois, la plupart des hommes qui venaient y travailler avaient pour but de s'établir sur des terres. Les écluses et moulins étaient à peine construits que plusieurs déjà s'étaient choisi des terres au bord de la rivière Saguenay, en haut et en bas de la rivière du Moulin. L'année suivante on en trouve du côté nord de la rivière Saguenay, dans le canton Simard, vers les Terres-Rompues, où quelques-uns étaient venus bûcher précédemment, et dans le canton Tremblay, en face de Chicoutimi. C'est donc de 1843 que date le début de cet établissement.

— Vous semblez dire que ces pionniers de la première année étaient nombreux et qu'on connaît leurs noms . . . . .

— Le premier groupe, dont on connaît les noms, bien qu'il soit impossible d'indiquer celui qui serait venu le premier de tous, disons les pionniers de 1843, étaient au nombre de seize. Une grappe de Tremblay : Emilien, Louis et Ambroise, qui étaient trois frères, un autre Louis, Michel, Thomas, Joseph et Jean : huit Tremblay; une grappe de Gagnon : Ambroise, Théophile, Thaddée et Magloire; et cinq autres: Nicholas Sheehy, François Renald, Pierre Boulianne, Joseph Blackburn et Georges Rhainds. Il faut mettre à part Peter McLeod, père du fonda-

teur de Chicoutimi, installé sur une grande propriété aux Terres-Rompues depuis une date qu'on ne peut pas encore fixer.

— C'est agréable d'entendre citer ainsi les noms des premiers héros de la colonisation dans un coin de pays.

— C'est agréable aussi de les citer; d'autant plus que dans le cas de cette colonie tous ont une belle descendance dans la région. — Leurs noms sont inscrits sur la base de la croix du cap.

— Est-ce que le canton Tremblay ne devrait pas son nom au groupe des pionniers Tremblay ?

— C'est ce que dit Pierre-Georges Roy dans son volume sur les Noms géographiques de la province.

— Il me semble que cette colonie était placée pour progresser rapidement.

— Ses progrès furent relativement rapides en effet. — Je dis **relativement.** Dans le Saguenay, à cette époque, les établissements agricoles ne pouvaient pas progresser vite. On était obligé de tout faire de ses mains, du défrichement à la nourriture, isolé de tout, sans pouvoir vendre aucun produit, et de trouver moyen de vivre avec sa famille pendant ce temps-là. Malgré tout, cette colonie s'est développée plus vite que la plupart. L'augmentation de la population l'indique. En 1851, sept ans après l'installation des premières familles, le canton Tremblay à lui seul comptait 422 résidants. Le recensement, basé sur les rapports de l'année précédente, indique 1381 acres en culture et une récolte intéressante : 776 minots pour le blé, 4375 minots pour les patates . . . . .

— On aurait pu faire une paroisse déjà . . . . .

— Oui, mais il a fallu attendre plusieurs années encore pour avoir un curé sur place.

La première organisation a été celle de la commission scolaire. On avait commencé par être un arrondissement de celle de Chicoutimi; en 1854 on s'est séparé pour former une com-

mission scolaire sous le nom de "Saint-Joseph". Les rapports des inspecteurs signalent qu'on prenait l'instruction à coeur.

— Connaissez-vous la première institutrice ?

—Je n'en ai pas encore vu mention. Nous connaissons le premier maître d'école : Marcel Tremblay, qui fut aussi le premier marchand et le premier maître de poste local.

— Et l'organisation municipale ? . . . . .

— Sur ce point la colonie du Canton Tremblay a devancé toutes les autres. Elle a été la première de la région du Saguenay à s'ériger en municipalité civile, le 1er juillet 1855. Quinze jours plus tard elle formait son conseil; son premier maire fut Ambroise Gagnon, un des pionniers de 1843.

— Qu'est-ce qui a retardé l'organisation en paroisse ?

— Ce n'est sûrement pas le manque de volonté de la population, ni le manque de bonnes raisons; cela aurait dû hâter les choses au lieu de les retarder; par exemple les inconvénients de la traverse de la rivière, le nombre de familles établies, les autres colonies existantes sur la rive nord réclamaient la présence d'un curé. Le retard était dû au manque de prêtres.

— Le curé de Chicoutimi donnait la mission à Saint-Fulgence; il ne la donnait pas au Canton Tremblay ?

— Il estimait sans doute qu'on était assez proche de l'église de Chicoutimi pour y venir. En tout cas les habitants de la municipalité de Saint-Joseph, comme on les désignait, n'ont eu qu'en 1858 la permission de construire une chapelle. Elle fut mise sous le patronage de Sainte-Anne et la première messe y fut célébrée le 2 octobre 1859. L'année suivante, à l'automne de 1860, arriva le premier curé résidant, l'abbé Joseph Hoffmann.

— Un nom allemand !

— Le nom est allemand, mais l'homme est canadien. Il descendait d'un des soldats allemands que l'Angleterre avait en-

gagés pour combattre les Etats-Unis lors de la guerre de l'Indépendance. Plus de 900 de ces soldats se sont établis au Canada après la guerre. L'ancêtre de nos Renald, François Renald, qui fut le premier forgeron de Chicoutimi et un des premiers pionniers du Canton Tremblay, descendait lui aussi d'un de ces soldats allemands, un Reinhart.

— Le curé Hoffmann a-t-il été longtemps ?

— Deux ans seulement. Il a été remplacé par l'abbé Charles Richard, un fervent de la colonisation, une sorte de Samuel Chapdelaine en soutane, qui souvent passait la semaine à défricher pour encourager les autres par son exemple; les terres qu'il défrichait étaient assez éloignées, dans la future paroisse de Saint-Charles, baptisée en son honneur. De même, Saint-David de Falardeau porte le nom d'un autre curé de Sainte-Anne, l'abbé David Roussel.

— Je crois que la paroisse de Sainte-Anne est comme ça la mère de celles d'alentour . . . . .

— Elle est la mère de toutes ses voisines à part Saint-Fulgence. — Sanit-Charles, Saint-Ambroise, Saint-Honoré, Saint-David Saint-Jean-Vianney, Saint-Luc et Sainte-Claire : ça fait **sept.**

— Je pense à la croix du cap de Sainte-Anne... Est-ce qu'elle ne rappelle pas le souvenir du grand feu de 1870 ?

— Permettez que je précise un détail. Le cap de Sainte-Anne ne s'appelle pas "cap Sainte-Anne", mais "cap Saint-Joseph"; c'est même lui qui a donné le nom de Saint-Joseph à la municipalité scolaire au début. Il est quand même "cap **de** Sainte-Anne" à deux titres : il est dans la paroisse de Sainte-Anne et dans le programme de la fête de sainte Anne.

Quant aux souvenirs qui s'y rattachent, il y en a deux. D'abord la croix sur le cap Saint-Joseph a été placée en 1863, à la suggestion de Mgr Baillargeon; lors de sa première visite pastorale à Sainte-Anne, cette année-là, il a assuré les paroissiens que cette croix serait une protection pour la traverse du Saguenay, et de fait, malgré les nombreux dangers, il n'y a jamais eu de perte de vie dans cette traverse.

L'autre souvenir est celui du grand feu. C'est là que le feu s'est arrêté devant le Saint Sacrement que le curé Delâge portait à sa rencontre. Les flammes ont tournoyé comme un cheval qui se cabre et ont sauté vers Saint-Fulgence, en épargnant le village de Sainte-Anne.

— La croix monumentale actuelle ne date pas de ce temps-là ?

— Non. Elle a été construite en 1922.

— La traverse, c'est oublié maintenant par bien du monde, mais ça dut être un fait important dans l'histoire de Chicoutimi-Nord . . . . .

— Au temps où Chicoutimi-Nord était "Sainte-Anne"!..... Oui, la traverse était un problème, un problème majeur, et chaque saison y mettait ses complications. L'hiver, la traversée sur la nappe de glace n'offrait pas trop de dangers, mais il y avait les "ramparts" à chaque bord de la rivière.

— Quels ramparts ? . . . . .

— On appelait "ramparts" les amoncellement de blocs de glace formés par les mouvements de la marée; cela formait de chaque côté de la rivière une zône mouvante où les glaces brisées s'accumulaient en obstacles et laissaient entre eux des crevasses dangereuses. A l'automne et au printemps il y avait des temps où la traversée était impossible.

— Il y avait évidemment moins de dangers en été . . . . .

Tout de même, il restait ceux des rochers, des courants, des marées, des grands vents, de l'obscurité la nuit . . . . . Dans les débuts, quand on n'avait que des petites chaloupes pour transporter les gens, les animaux, les voitures et les meubles, il est arrivé plus d'une aventure. Le premier traversier à vapeur a été mis en service en 1874. Il s'appelait le **Cyrcé.** Il était conduit par Gaudiose et François Mailly, de Batiscan. - Nous avons au musée un souvenir de ce bateau, la roue de gouverne.

Il y en a eu plusieurs autres : le **Marie-Louise, l'Alcyon**, le

Sainte-Anne, le **Saint-Joseph,** le **Tremblay,** qui a été le dernier. Au moins trois de ceux-là ont été construits à Sainte-Anne même. On y a construit plusieurs vaisseaux à part ces traversiers.

— Ce service de traversiers a cessé à la construction du pont ?

— Oui, à l'automne de 1933. Quand il a vu la première automobile passer sur le pont, le 4 décembre, le bon vieux **Tremblay** s'est retiré tristement et il a pris ses quartiers d'hiver pour l'éternité. Avec lui se terminait un chapitre de 90 ans d'histoire.

— A part l'agriculture, je crois qu'il n'y a pas eu d'industrie autrefois à Sainte-Anne . . . . .

— Les gens se sont occupés activement de l'industrie du bois; ils se sont même acquis une grande réputation comme bûcheurs, draveurs, conducteurs et entrepreneurs de chantiers. Un des leurs, Joseph Tremblay "Kessi", a été un des principaux industriels de son temps dans cette ligne.

Il y a eu aussi des petites industries, malheureusement éphémères. Les plus intéressantes ont été la poterie, commencée en 1887 par Napoléon Tremblay, et la fabrication de la brique et de la chaux, dont quelques maisons qui existent encore prouvent la valeur. On a aussi, dans le même temps, fabriqué des sceaux et des tinettes en bois, à raison de 200 par jour. Mais cet "essor industriel" n'a pas duré. — On attendait "Chicoutimi-Nord" pour prendre vigoureusement la relève.

— On était progressif, mais pas tenace ! . . . . .

— La ténacité des gens de Sainte-Anne a fait ses preuves dans d'autres domaines. Ils ont toujours su tenir le coup et trouver moyen d'être prospères; je ne connais pas de cas de misère ou de désastres financiers chez eux.

— Ils ont aussi une bonne protectrice; sainte Anne.

— Pas de doute que ça compte. On n'a pas enregistré de miracles éclatants, mais un bon nombre de faits particuliers qui

le prouvent, à part ce fait de protection générale moins facile à observer.

— La célébration de la fête solennelle de Sainte Anne chaque année est un beau geste, qui fait honneur à la population comme à sa patronne.

— Cet exemple devrait être imité dans toutes les paroisses, qui devraient célébrer avec éclat la fête de leur patron. A Sainte-Anne on a aussi le pèlerinage . . . . .

— C'est vrai. Depuis quand existe-t-il ?

— Il s'agit évidemment de pèlerinage de groupe. Le premier a eu lieu exactement le 16 de mai 1878, il y a 85 ans. Il a été inauguré par les élèves du Séminaire de Chicoutimi avec leurs directeurs et professeurs. Le premier pèlerinage régional a été organisé en 1895 par le curé de Chambord, l'abbé Delâge, qui avait été curé de Sainte-Anne précédemment.

— On entendait parler de Sainte-Anne plus souvent qu'aujourd'hui.

— C'est que le nom était employé dans tous les domaines: religieux, civil, scolaire, et le reste. Il se restreint maintenant au domaine religieux. La municipalité du Village de Sainte-Anne, qui avait été détachée de celle du Canton Tremblay en janvier 1894, s'est convertie en la **Ville** de Chicoutimi-Nord en 1954 et a été canonisée **Cité** en janvier 1961. La paroisse de Sainte-Anne s'en est généreusement partagé la population avec Saint-Luc en 1950 et Sainte-Claire en 1961. Mais tout ça ne fait qu'un dans le domaine social et patriotique.

— Nous finissons sur une bonne note . . . . .



A Chicoutimi-Nord : la croix du Cap.

8.- LES BERGERONNES

— La paroisse des Bergeronnes, sur la Côte Nord, est donc à peine plus jeune que Chicoutimi ?

— Plus jeune de deux ans seulement quant à son existence actuelle, mais quant à son lointain passé son histoire remonte notablement plus loin que celle de Chicoutimi.

— Sans doute ! Etant à la côte du Saint-Laurent, le lieu a dû être visité avant Chicoutimi, qui est à 60 milles dans l'intérieur.

— Le site de Chicoutimi a sûrement été fréquenté plus tôt par les indigènes, mais le fait est préhistorique. L'histoire, elle, parle des Bergeronnes 35 ans avant de mentionner Chicoutimi.

— A quelle date précisément est-il question pour la première fois des Bergeronnes ?

—Exactement en 1626, dans une description de la côte faite par Samuel de Champlain. Il écrit : "De Lesquemin l'on passe aux Bergeronnettes, qui en est à quatre lieues . . . " Il avait passé là 23 ans auparavant, en 1603, mais sans nommer la place; il s'y arrêta le 26 de juin 1626 : "De cette marée nous fûmes mouiller l'ancre à la pointe des Bergeronnes . . . "

— Champlain parle de "bergeronnettes" et de "bergeronnes" . . . ?

— C'est ce dernier nom qui est resté. On suppose que c'était la présence de bergeronnettes à l'embouchure des rivières de cet endroit qui avait suggéré le premier nom (comme "pointe aux Alouettes", "cap à l'Aigle"). Si Champlain n'avait pas écrit "Bergeronnettes", on pourrait supposer que les deux rivières — car il y en a deux, la grande et la petite, qui se rejoignent à leur embouchure — on aurait pu supposer qu'elles auraient peut-être été appelées "les Bergeronnes" en l'honneur

du géographe Pierre Bergeron, qui a fait mention de Tadoussac et des alentours dans son **Traité de la navigation et des voyages,** édité en 1601.

— Ce lieu était-il fréquenté comme Tadoussac ?

— L'embouchure des rivières Bergeronnes ne devait pas être fréquentée, car le port de mer est mauvais. Mais un autre endroit de la paroisse des Bergeronnes a été très fréquenté, et bien avant Champlain, par les Basques et les autres qui venaient au Saint-Laurent faire la chasse au loup marin, au marsouin et à la baleine; c'est l'anse de Bon-Désir. On trouve encore là des vestiges de fourneaux qui servaient à faire l'huile et des monticules de déchets que les gens appellent des "cortons".

— Elle mériterait d'être connue cette histoire de Bon-Désir.....

— Je l'ai écrite moi-même et publiée en brochure en 1945. Il reste à faire les études archéologiques; Mgr René Bélanger, de la Société Historique de la Côte Nord, a commencé ce travail en faisant des fouilles, mais ce n'est encore qu'une amorce. On trouverait de la documentation additionnelle pour l'histoire aussi à Paris, à Bordeaux et en Espagne. — Mais cela sort du cadre de notre entrevue-causerie.

— Il n'y a pas eu de poste de traite ni de mission aux Bergeronnes ?

— Pas aux Bergeronnes, mais il y en a eu à Bon-Désir. Le Père Pierre Laure, jésuite, avait choisi cet endroit à cause de la présence du groupe de familles qui y vivaient de la chasse au loup marin, hiver et été. Il a construit là une chapelle en 1723, mais il n'y a hiverné que trois fois; il s'est installé ensuite à Chicoutimi et a même cessé de s'arrêter à Bon-Désir dans ses missions sur la Côte. Son départ fut désastreux pour le poste de chasse, qui tomba presque à rien. Les Basques y revinrent quelques années plus tard, mais ne tardèrent pas à abandonner les lieux, où il leur était défendu de commercer les pelleteries.

— Aux rivières Bergeronnes, c'était toujours le silence; je veux dire le silence de l'histoire . . . . .

— Le silence complet de l'histoire, pendant cent ans. Il est rompu pour la première fois en 1827. Cette année-là, Marc-Paschal de Sales Laterrière, député du comté de Northumberland, qui englobait toute la région du Saguenay, est allé lui-même explorer les terres pour voir s'il n'y avait pas moyen d'y faire de la colonisation; il a remonté 5 à 6 milles dans la rivière Petites Bergeronnes et constaté que les terres cultivables n'étaient pas grandes mais de bonne qualité. Les gens du poste de Tadoussac venaient y couper du foin naturel pour les quelques animaux qu'ils gardaient.

—Est-ce cela qui a provoqué la venue des premiers colons ?

— C'est cela pour une part, mais pas tout de suite. Vous savez qu'avant le 2 octobre 1842 tout établissement de colon dans le Saguenay était défendu, et la Société des Vingt-et-Un, qui a tourné la difficulté de la façon qu'on connaît, n'a pas opéré sur la Côte mais seulement dans l'intérieur.

— En effet, ça n'a commencé qu'en 1844. De quelle façon ?

—Comme Chicoutimi, les Bergeronnes ont pour origine des centres d'établissement séparés, à la différence qu'il y en a eu trois au lieu de deux.

Le premier a commencé à la rivière Petites Bergeronnes. Le fondateur est un des trois frères Simard qu'on connaît déjà : **Thomas Simard,** frère d'Alexis, qui fut le premier défricheur de Saint-Alexis, frère de Michel, qui a fondé Saint-Fulgence, et frère d'un autre pionnier, Damase, qui fut le premier colon du Moulin Beaude, près de Tadoussac.

— On dirait qu'ils ambitionnaient de se partager le Saguenay ! . . . . .

— Plus réalisateurs qu'ambitieux, ils ne songeaient qu'à s'établir et non pas à accaparer. Le seul qui a montré un peu d'appétit en ce sens est précisément Thomas. Il s'adonnait à

l'exploitation du bois, possédait un moulin à scie à La Malbaie, avait une goélette à lui, et il connaissait tous les recoins du Saguenay pour les avoir parcourus pendant vingt ans au service de la compagnie de la Baie d'Hudson.

—Et c'est le coin des Petites Bergeronnes qui l'a tenté .....

— Probablement à cause de la facilité d'accès en goélette et de la forêt d'en arrière. En tout cas, aussitôt après la levée de l'embargo sur la région, il acquit un site de moulin et onze lots de terre aux Petites Bergeronnes, et au printemps de 1844 il vint s'y installer avec trois hommes qui avaient probablement fait chantier avec lui l'hiver précédent, car ils étaient engagés depuis le 6 de novembre.

— Vous paraissez les connaître ! .....

— Si je les connais ! Nous avons leurs contrats d'engagement. C'étaient J.-B. Gauthier dit Larouche, Thaddée Brassard et Louis Turcotte l'aîné. Peu après sont arrivés Louis Dassilva dit Portugais, père du premier enfant né sur les lieux, Charles Morin, qui fut parrain de cet enfant, et Hubert Gaudreault, chargé de "soigner les animaux" et de "voir à tout".

— Ce dernier détail indique que Simard cultivait ....

— C'était d'ailleurs son but. Il a tout de suite défriché, amené sa famille, fait construire maison, grange et étable, et dès l'année suivante il a vendu ses deux moulins à scie à William Price pour ne s'occuper que de la culture.

— On peut dire que Thomas Simard a été le fondateur des Bergeronnes.

— Il fut du moins **le premier** des fondateurs, si on veut en reconnaître plusieurs à cause des trois colonies. Il a sûrement agi en fondateur. Quand il est reparti, dix ans plus tard, son domaine a passé à son gendre Réhul Boulianne, qui a été ensuite le gros propriétaire des Petites Bergeronnes.

— Quelle fut la deuxième colonie ?

— Ce fut celle qui s'établit à Bon-Désir, sur des terres. Elle débuta en 1846, deux ans après la première. Elle était constituée par un groupe familial : Jean Savard, son frère Guillaume, ses beaux-frères Abraham Duchesne et Benjamin Simard, et deux anciens employés de Thomas Simard : Hubert Gaudreault et Michel Gilbert. Colonie purement agricole, celle-là.

— Et la troisième ?

— La troisième s'établit entre les deux, à la rivière Grandes Bergeronnes; on y trouve six familles à l'automne de 1848.

— Encore une colonie agricole ?

Moins que les autres, celle-ci. Elle a été fondée par des rescapés du village de l'Anse-à-l'Eau, où la fermeture du moulin a forcé tout le monde à s'en aller ailleurs. Ces familles ont dû être amenées par le gérant de Price, Charle Pentland, qui est venu construire pour son compte personnel un moulin à scie et un moulin à farine à la rivière Grandes Bergeronnes.

— Si je ne me trompe pas, c'est cette colonie qui est devenue le centre de la paroisse des Bergeronnes.

— Vous avez raison. Sa position centrale et aussi, pour leur part, la présence du moulin à farine et les avantages du site y ont contribué.

— Quand ces trois établissements ont-ils été groupés en paroisse ?

La chose ne s'est pas faite vite si facilement. Un fait qui a pu avoir quelque influence, bien qu'étranger au domaine religieux, qui est la raison d'être de la paroisse, c'est, dès 1854, l'acquisition des moulins à scie des Grandes Bergeronnes et de Bon-Désir par Price, qui possédait déjà celui des Petites Bergeronnes. Cela mettait une certaine unité d'activité et une sorte de sort commun dépendant des hausses et des baisses dans l'industrie du bois. Le jeûne a été plus fréquent que la bombance.

— Il y avait aussi la question du lieu où placer l'église. Les distances entre les trois centres devaient la compliquer . . . . .

— Cela rendait la question très épineuse. Les difficultés commencèrent dès la construction de la première chapelle, qu'on commença à construire aux Grandes Bergeronnes, en 1852, sur un terrain donné par le premier occupant, Lévite Gauthier. - Elle était dédiée à Sainte-Zoé, en hommage à Madame Pentland, Zoé Taschereau, soeur de l'archevêque de Québec.

Les gens de Bon-Désir auraient voulu la chapelle chez eux, ou tout proche. Ils s'apaisèrent, mais leur opposition se ranima quand il fut question d'agrandir celle du centre; l'évêque fut obligé de recourir aux menaces. De leur côté, les gens des Petites Bergeronnes réclamèrent aussi une chapelle à eux. La ferveur séparatiste a duré environ cinq ans. Après leur première messe de minuit aux Grandes Bergeronnes, à Noël de 1869, ils étaient tous joyeux de se retrouver ensemble et disaient : "Nous v'là en paroisse !" L'accord fait, il ne s'est pas relâché depuis près de cent ans.

— La paroisse était établie ? . . . . .

— Oh ! non. Pas encore. Ce n'était qu'une mission, desservie par le curé des Escoumins. Le premier curé résidant aux Bergeronnes n'a été donné qu'en 1889, 45 ans après l'installation des premiers colons.

— Dans ces conditions il est surprenant que la colonie des Grandes Bergeronnes se soit développée . . . . .

— Elle s'est peuplée surtout après cette date. Quelques familles entreprenantes s'y étaient établies et contribuèrent à son progrès: celles de Thaddée Gagnon, de Benjamin Simard, des frères Lessard: Epiphane et Joseph (père de 21 enfants), celles des frères Maltais: Ephrem et Octave . . . . .

— Avait-on des écoles ?

— Elles se sont fait attendre. D'après nos calculs, la premiere aurait été ouverte aux Petites Bergeronnes en 1873, pres-

que trente ans après la venue des premières familles. J'ai rencontré à Tadoussac, il y a une vingtaine d'années, une soeur de la première institutrice, qui s'appelait Eliza Simard et qui était petite-fille de Damase Simard, frère de Thomas. Quand elle est arrivée là pas un enfant ne savait lire.

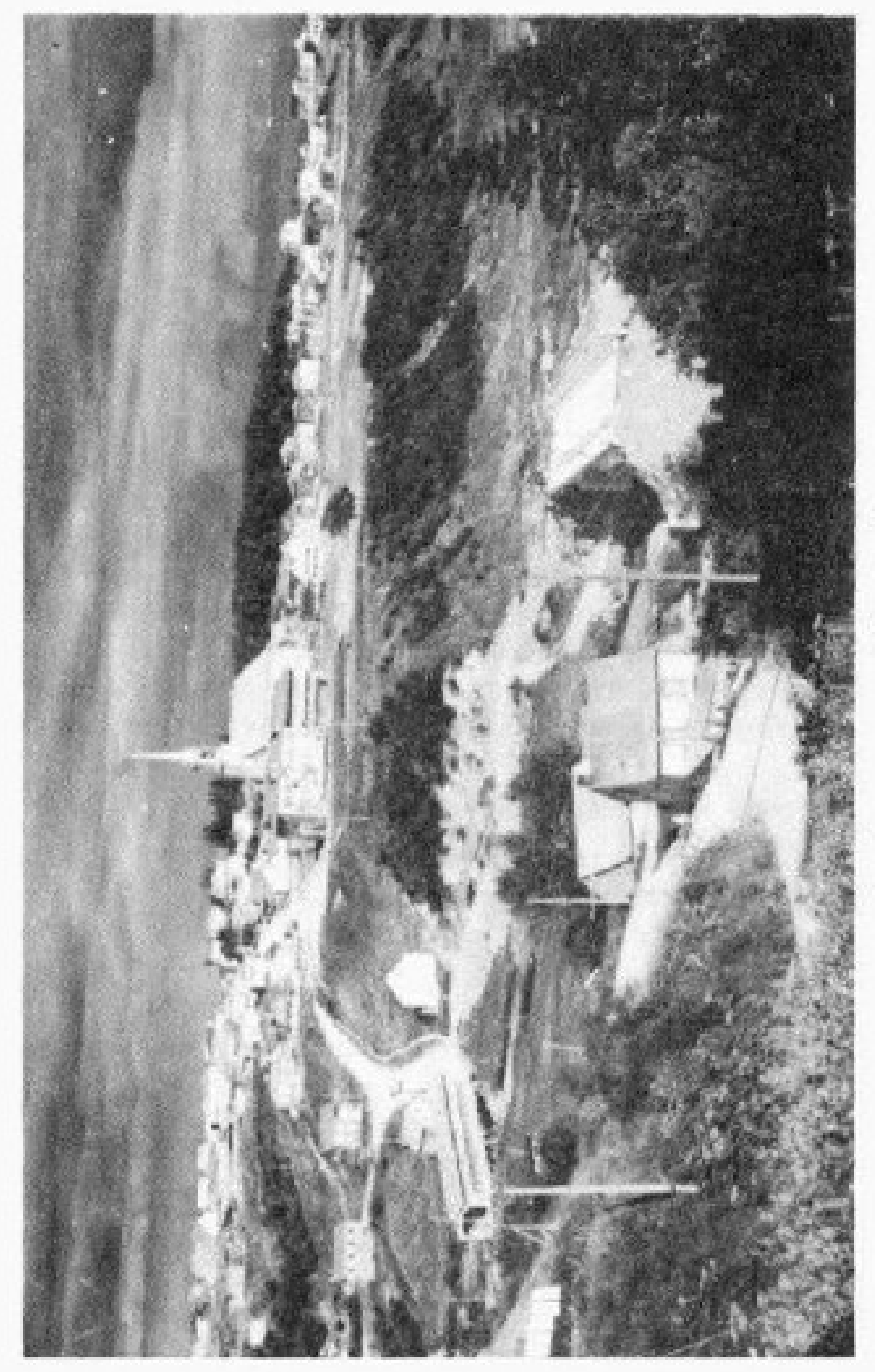
— Il y a donc eu une génération d'illettrés .....

— Oui. Pas totalement toutefois, et on s'est vite relevé. Après les premiers établis, qui ont subi les inconvénients de la pauvreté, des familles sont arrivées avec de l'instruction et on s'est donné des écoles qui ont été de bonne qualité, car une note particulière des gens des Bergeronnes est la bonne tenue de leur langage et leur goût pour la culture intellectuelle. - Savez-vous que c'est une Bergeronnette, Louise Girard, qui a obtenu le premier diplôme décerné dans le comté de Saguenay ? Savez-vous que parmi les quatre premières femmes inscrites comme membres de la Société des Ecrivains canadiens on compte une Bergeronnette, madame Adéla Lessard, la fondatrice des Jeudis littéraires et artistiques de Québec?.....

— Ce sont peut-être des cas d'exception .....

— Loin de là. J'ai personnellement remarqué le fait général que je viens de signaler. Cette population a donné beaucoup de sujets remarquables pour leur activité et leur culture, dans les vocations religieuses, les professions, les affaires, les oeuvres sociales et même la politique. On en a fait un relevé impressionnant lors de la célébration du centenaire des Bergeronnes, en 1944.

— C'est un bel hommage, ça .....



Aux Bergeronnes en 1950 : le village.

9.- PORTNEUF-SUR-MER

— J'ai remarqué que vous avez déjà cité Portneuf-sur-Mer comme "jumeau" des Bergeronnes. C'est dire que cette localité date de 1844 aussi . . . . .

— C'est dire même un peu plus. Les deux localités sont jumelles aussi quant à leur lointain passé.

— Le fait est qu'elles sont toutes deux sur la Côte Nord et assez proches l'une de l'autre — environ 25 milles, si je ne me trompe pas —; elles ont dû être visitées dans le même temps et par les mêmes navigateurs.

— Elles sont aussi entrées dans l'histoire en même temps, presque le même jour. C'est Samuel de Champlain qui signale les deux endroits dans la description qu'il fait de cette partie de la Côte en 1626. Il mentionne le port des Bergeronnes comme mauvais et "le port neuf" comme un des rares qui sont bons. Il indique les deux endroits sur sa carte générale de 1632. Leur histoire commence donc ensemble.

— Mais puisque Portneuf offrait plus d'avantages, l'endroit a dû être plus fréquenté . . . . .

— Comme Bon-Désir, il a eu ses visiteurs, les pêcheurs et trafiquants basques; il était aussi un lieu de refuge, bien qu'il ait connu plusieurs naufrages à cause des bancs de sable; mais on ne voit pas qu'il y ait eu de bonne heure un poste de traite installé. D'ailleurs il n'y en a pas eu de permanent comme à Tadoussac.

— Est-ce qu'on en connaît tout de même ?

— Oui. D'abord Portneuf s'est trouvé inclus dans le seigneurie de Mille-Vaches, concédée à Robert Giffard en 1653. Quelques années plus tard cette seigneurie a passé à la famille Au-

bert de la Chesnaye, dont le chef, Charles, s'occupait de la traite des fourrures. Le premier poste à Portneuf fut établi par lui et le lieu servit pendant plusieurs années de centre de ralliement des Indiens. On voit qu'en 1683 le Père de Crespieul donnait la mission dans la maison du sieur de la Chesnaye à Portneuf. Plus tard il y eut là une belle chapelle dédiée à sainte Anne.

— A sainte Anne ! . . . . . . ?

— La chose avait été recommandée par les missionnaires pour empêcher les Montagnais, qui avaient une grande dévotion à sainte Anne, d'aller la prier à la Côte de Beaupré, où trop souvent ils gâtaient leur pèlerinage par des désordres. Cette chapelle n'a été construite que longtemps après, exactement en 1788.

— Qu'est-ce qui en amena la construction ?

— Ce fut l'établissement d'un poste important. L'année précédente la Compagnie du Nord-Ouest avait loué tous les postes du Domaine du Roi. Elle établit une résidence à Portneuf. Le directeur Peter Stuart y fit construire des maisons confortables et y demeura avec sa famille. Le missionnaire, qui était alors l'abbé Jean-Joseph Roy, du Séminaire de Québec, y fit construire la chapelle et en fit le centre des missions de cette partie de la Côte.

Cette chapelle fut la seule du Saguenay qui ait été visitée par un évêque de Québec avant la colonisation; c'est là qu'eut lieu la visite pastorale de Mgr Hubert, en 1790; il y célébra la fête de sainte Anne, au mois de juillet.

— Le poste ne manquait pas d'importance . . . . .

— Ni au point de vue commercial ni au point de vue religieux. Il ne manquait pas d'agrément non plus. Lors de sa visite, en 1808, James McKenzie fut frappé du nombre et de l'élégance des maisons; il remarqua aussi l'apparence de la chapelle, "dans laquelle, écrit-il, Sa Sainteté le Pape ne dédaignerait pas de célébrer".

— Ce poste a-t-il été fermé avant la venue des colons ?

— Pas très longtemps avant, car Peter McLeod, père, qui s'est établi plus tard aux Terres-Rompues, y était commis en 1825, moins de vingt ans avant le début de la colonisation à Portneuf.

— C'est donc en 1844, comme aux Bergeronnes, que la colonisation a commencé à Portneuf ? . . . . .

— Oui. Pour fixer cette date nous avons un témoignage précis, celui de l'arpenteur Georges Duberger. Dans son rapport de 1844 il dit : "Un chantier a été établi "cette année" sur la rivière Portneuf avec la permission du Département des Terres de la Couronne . . ." Le chantier comportait, comme partout à cette époque, une scierie actionnée par l'eau d'une chute. La chute — une belle chute de 40 pieds de hauteur — se trouve à quatre milles de l'embouchure de la rivière, mais la marée monte jusque là, de sorte qu'à part le bûchage en forêt et la drave tout le travail était concentré à la chute; les billots y descendaient par la rivière et le bois scié était chargé à la sortie du moulin sur les goélettes, qui montaient avec la marée.

— C'est donc encore un établissement qui doit son début à l'industrie du bois . . . . . .

— La chose est normale dans un pays couvert de forêt et sillonné de cours d'eau coupés de chutes. — A Portneuf d'ailleurs, l'exploitation du bois devait être la principale activité; il y a relativement peu de terre de bonne qualité pour l'agriculture, bien que le sol soit généralement plat.

— Par qui ce chantier était-il établi ?

— Par celui qui avait été président de la Société des Vingt-et-Un, Alexis Tremblay "Picoté". Cette société s'était dissoute une fois son rôle rempli; on se rappelle qu'elle avait vendu toutes ses propriétés du Saguenay à William Price dès le mois de juillet 1842. Alexis "Picoté" n'était pas homme à se croiser les bras . . . . . Pour cette entreprise de Portneuf il s'était associé à un magnat de l'industrie du bois, James Gibb, de Québec, sur qui l'entreprise reposait surtout financièrement.

— Le nouveau village — car j'imagine qu'il se forma aussitôt un village autour de ce moulin à scie — était-il dans le voisinage de l'ancien poste ?

— Non. Celui-ci était près de l'embouchure de la rivière. Il y avait donc une distance de quatre milles entre les deux. Les maisons du village industriel était construites sur un plateau au-dessus de la chute. Les statistiques de 1848 mentionnent qu'il y avait là 30 familles et une centaine de jeunes gens dans les chantiers d'hiver.

— Il leur fallait une église sur place .....

— Ils l'ont eue, en effet, cette année-là. La desserte de tous les établissement de la Côte, de Portneuf à Tadoussac, était confiée depuis deux ans à un prêtre séculier, l'abbé Jean-Lazare Marceau. Il fit construire, au village de la chute, une chapelle qui fut bénite par lui-même le 8 de janvier 1849 et mise sous le patronage de Saint-Georges.

— Cet établissement a-t-il été prospère ?

— Il l'a été pendant 7 à 8 ans. Il a subi ensuite un déclin, dû en partie au ralentissement du commerce du bois et surtout au départ d'Alexis Tremblay. Un rapport de 1853 mentionne que cet hiver-là il n'y avait que 8 familles sur les lieux et 54 hommes dans les chantiers. Mais l'activité reprit ensuite pour quelques années encore.

— Vous dites "quelques années" .....

— Oui, tout au plus dix ans. Les opérations ont cessé complètement en 1864 ou 1865. Le feu a détruit le moulin et l'écluse, et peut-être une partie du village; nous savons que la chapelle a brûlé, mais nous ne savons pas à quelle date. L'arpenteur Dumais, qui fit des explorations de ce côté dans l'hiver de 1875, dit qu'il ne restait qu'une maison occupée.

— C'était la disparition de Portneuf ! .....

— Pas tout à fait, ni pour toujours. D'abord il restait au moins

"un" résidant à la chute. Et puis un certain nombre d'autres étaient descendus vers l'embouchure de la rivière et avaient sauvé leur vie en s'établissant sur des terres. Ils étaient encouragés par les Pères Oblats, qui avaient charge des Indiens et des Blancs de ce côté et qui avaient commencé en 1863, avant la fermeture du moulin, à restaurer la chapelle de l'ancien poste près de l'embouchure de la rivière.

— Un Portneuf agricole naissait ! . . . . .

— Et le Portneuf industriel, lui, ressuscitait ! Après 18 ans d'éclipse, en 1882, l'industrie était remise en activité à la chute. Il serait plus exact de dire qu'elle était **créée** de nouveau, car tout était à refaire et elle portait un nom nouveau: "Portneuf Mills".

— Etablie par des Anglais, cette fois . . . . . ?

— Des vrais Anglais d'Angleterre, les Stockwell, qui venaient d'acheter la seigneurie de Mille-Vaches et qui formèrent une compagnie sous le nom impressionnant de "The Dominion of Canada Freehold Estate and Timber Company", avec siège social à Québec.

— En somme c'était du nouveau sur toute la ligne, excepté la rivière et la chute . . . . .

— Et la forêt. Il y eut du nouveau aussi dans l'industrie elle-même. A part les billots de sciage on fit aussi du bois de chauffage pour l'expédition, et plus tard du "bois de fuseau". Mieux que ça, en 1884 on commença à fabriquer de la pulpe à papier, par le procédé mécanique. Ce fut la première industrie du genre dans le Royaume du Saguenay; elle devançait de 14 ans celle de Chicoutimi. Elle eut même le temps de mourir avant la naissance de celle de Chicoutimi; elle cessa d'opérer en 1889. Sa carrière avait été de 5 ans. Le moulin à scie, lui, a continué, à petite allure, pendant 6 ou 8 ans encore.

— Alors ? . . . . . La vie a déménagé encore une fois vers l'embouchure de la rivière ?

— Elle y était toujours restée, peut-être à l'état languissant mais existante quand même; elle a reçu un accroissement d'activité et de vigueur quand elle s'est éteinte à la chute, et cette fois le Portneuf actuel s'est formé.

— Le Portneuf agricole a survécu.. En connaît-on les pionniers ?

— On connaît quelques-uns des premiers. Celui qu'on mentionne comme le premier de tous est Henri Fortin. Sa terre était sur la rive gauche de la rivière, à l'opposé du village actuel. Après lui, l'histoire mentionne Bonaventure Mailloux, Théophile Poitras, Victor Gagnon, gendre d'Henri Fortin, et Philippe Gagnon.

— Ils avaient le service religieux à la chapelle de Saint-Georges, au village de la Chûte . . . . .

— Au contraire. La chapelle de Saint-Georges n'a pas servi longtemps, seulement une quinzaine d'années; le reste du temps les gens de la Chûte venaient, quand ils le pouvaient, à la vénérable chapelle de Sainte-Anne, où les colons d'en-bas avaient la mission.

— Par qui la mission leur était-elle donnée ?

Par les missionnaires de la Côte : les pères Oblats de Grande-Baie au tout début, ensuite l'abbé Marceau, ensuite les Oblats établis aux Escoumins en 1853 et plus tard à Betsiamits; à partir de 1870 ce furent les curés de Saint-Paul de Mille-Vaches.

— Toujours dans la vieille chapelle . . . . .

— Jusqu'à 1905. Cette année-là, la population étant devenue assez nombreuse et la vie assez stable, on obtint un curé résidant et on construisit une église, qui hérita du titre de Sainte-Anne et des trésors de la vieille chapelle : les statues et les tableaux. Ces reliques ont péri avec l'église neuve, qui fut détruite par le feu le premier janvier 1910. Il ne reste de l'ancienne chapelle que la petite cloche qui lui avait été donnée par le père Arnaud.

— Quel fut le premier curé de Portneuf ?

— Ce fut l'abbé Arthur Verreault, qui a été ensuite curé de Péribonka.

Mais on n'en jouit pas longtemps . . . . . L'incendie de l'église, qui coïncida presque avec la fermeture de ce qui restait du moulin de la Chute, fit retomber Portneuf à l'état de mission pendant 15 ans encore. On faisait les offices dans le presbytère. C'est la réouverture des chantiers qui amena, en 1925, la construction d'une nouvelle église et l'installation définitive d'un curé.

— C'est une municipalité, Portneuf ? . . . . .

— Certainement; depuis 1902. Le premier maire fut Léandre Bouchard. C'est chez lui que le prêtre logeait quand, après l'incendie de l'église, il venait donner la mission dans l'ancien presbytère.

— On avait des écoles ? . . . . .

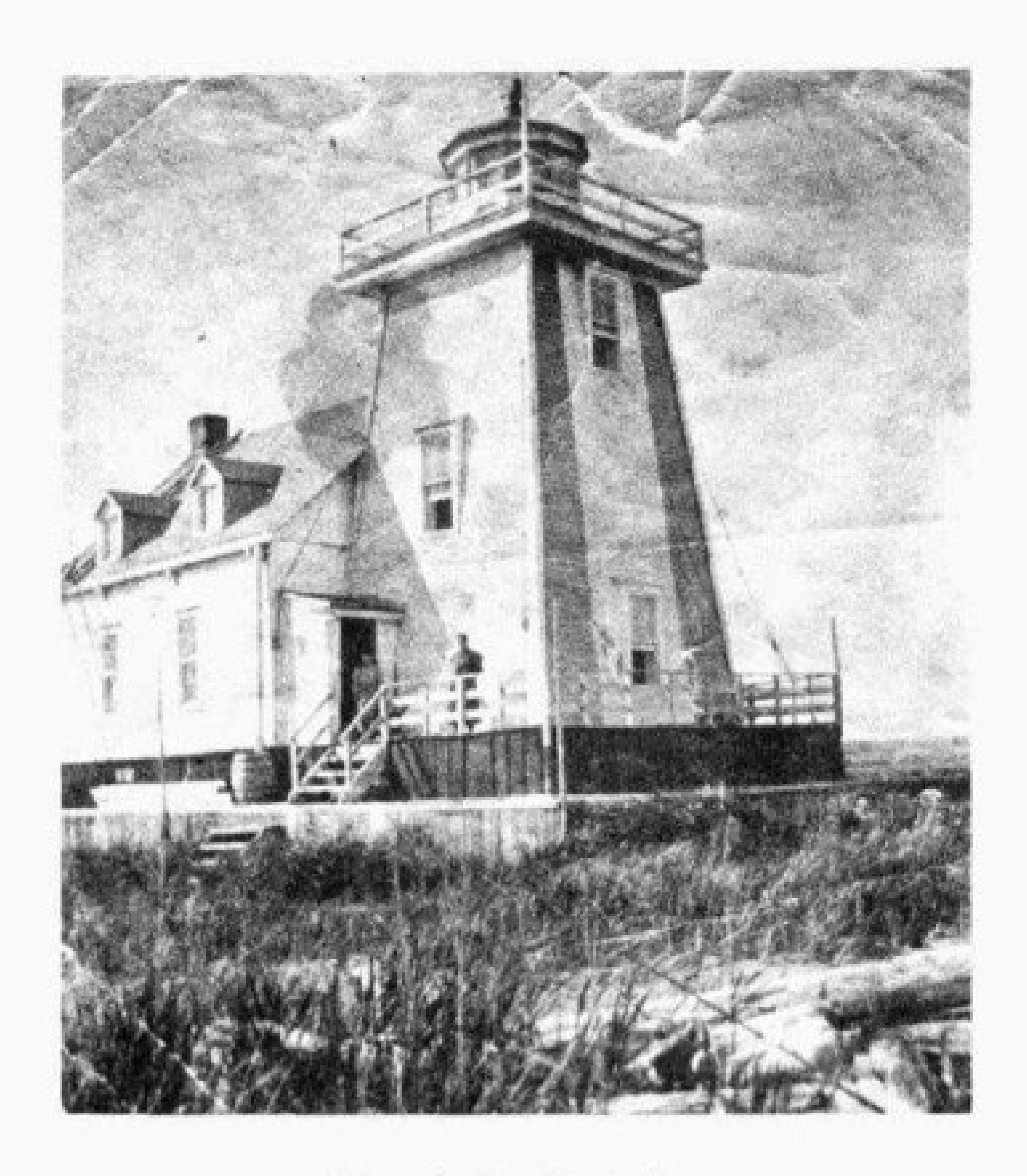
Tardivement. C'est seulement en 1889, lors de la renaissance de Portneuf d'En-bas, qu'on a construit une école. Auparavant on avait une classe dans une partie du magasin de la Compagnie, à la Chute.

— A part celle de la Chute, il n'y a pas eu d'industrie à Portneuf . . . . .

— Il y a eu toute une suite de scieries au Portneuf actuel, mais aucune ne durait longtemps; la plus importante n'a fonctionné que 8 ans.

— Il me semble qu'il a été souvent question de Portneuf dans notre histoire régionale . . . . .

— C'est vrai. Pourquoi ? Je n'oserais le dire à brûle-pourpoint. La beauté un peu majestueuse du lieu en a fourni l'occasion; ses aventures aussi sans doute : on a tant de fois signalé un renouveau; . . . . . les incendies impressionnants, (église, presbytère, usine, barrage . . .); la chute du phare, qui a été une fois renversé par la mer; le changement de nom en celui de Portneuf-sur-Mer. Le fait que ce fut longtemps la limite du diocèse de Chicoutimi . . . . .



A Portneuf-sur-Mer : l'ancien phare.

10.- LATERRIERE

— Vous nous présentez maintenant une paroisse intéressante : Laterrière.

— Toutes nos localités sont intéressantes, chacune à sa manière. Vous avez quand même raison de faire cette remarque pour Laterrière. Si j'étais guide de touristes je la mettrais au programme des visiteurs du présent, comme nous le faisons pour la revue du passé. Elle a du cachet, une physionomie pleine de sérénité et de charme.

— Son nom est bien français et même discriptif : "La terrière", on ne saurait trouver mieux pour une paroisse agricole.

— Le nom convient magnifiquement en ce sens. Cependant il n'a pas été choisi pour cette raison; il a été donné au canton en l'honneur de Marc-Paschal de Sales Laterrière, seigneur des Eboulements, représentant du Saguenay à l'Assemblée législative du Bas-Canada et membre du Conseil Spécial qui l'a remplacée en 1838.

— La localité s'appelait aussi "le Grand Brûlé", n'est-ce pas ? Ce nom-là est évidemment descriptif . . . . .

— Pas de doute possible. — Vous savez ce que nos gens appellent "un brûlé". C'est un coin de forêt ravagé par le feu. Le feu de 1841 avait ruiné des espaces plus ou moins grands en divers endroits. Celui qui était plus particulièrement remarquable par son étendue a été appelé tout naturellement "le grand brûlé". D'ailleurs, avant 1845 il n'y avait pas d'autre nom particulier pour désigner cette partie de territoire; le nom de "Laterrière" n'a été donné qu'à la création du canton. Ensuite, comme le "grand brûlé" offrait de l'espace pour faciliter l'établissement de plusieurs colons, il devint un centre d'intérêt qui rendit son nom populaire.

— Je comprends que les colons ont commencé à s'établir là seulement après l'arpentage des terres.

— C'est ce qui est arrivé. L'arpenteur Ballantyne avait fait un rapport très favorable sur la qualité du sol, et les gens déjà établis à la Baie des Hahas n'avaient pas été lents à la remarquer eux aussi.

— Cela insinue que le mouvement de colonisation du Grand Brûlé est parti de là.

— En effet. Il est venu de deux initiatives : l'une de la Grande-Baie, l'autre de Bagotville, qui se sont produites en même temps.

Un particulier entreprenant, Mars Simard, qui s'était installé le premier à la Rivière-à-Mars, vit que l'arpentage entamait dangereusement les terres où il s'était placé, en réservant au nom du gouvernement des terrains pour les besoins d'un futur chef-lieu : palais de justice et prison, église catholique, église protestante . . . . ., et il était, en pratique, forcé de vendre lui-même des emplacements de plus en plus nombreux. Pour se faire un domaine agricole tel qu'il le voulait, il jeta les yeux sur le Grand-Brûlé.

A la Grande-Baie, le père Honorat, supérieur des Oblats, voyait dans l'agriculture l'avenir de la région du Saguenay, tant au point de vue social et religieux qu'au point de vue économique. Il trouvait que les colons établis dans le voisinage des moulins à scie étaient trop dépendants des industriels et trop portés à rechercher des emplois à salaire plutôt qu'à s'émanciper par le succès de leur établissement agricole. Il vit dans le Grand-Brûlé un moyen magnifique pour établir une colonie libre et prospère.

Ainsi se produisit à l'automne de 1845 une sorte de course entre le père Honorat et Mars Simard, à qui prendrait les meilleures terres au Grand-Brûlé.

— Lequel des deux est arrivé le premier ?

— C'est Mars Simard. — On ne l'a pas su tout de suite et on

l'ignorerait peut-être toujours s'il n'y avait pas eu une difficulté dont les échos nous sont parvenus.

— Comment ça ?

— Le père Honorat avait choisi un endroit dans le voisinage d'un petit lac qu'on appelait "lac des Plaines"; il y avait fait préparer le terrain sur une assez grande étendue, et de bonne heure au printemps de 1846, avant le nouveau feu qui passa le 5 de mai, il avait fait semer 15 minots de blé. Une partie du terrain ensemensé se trouvait sur les lots déjà occupés par Mars Simard, qui y avait même fait des semailles un peu avant celles du père Honorat. Il se produisit un conflit de droit de premier occupant qui fut soumis à un arbitrage et celui-ci donna raison à Simard, qui garda les terres, actuellement possédées par ses descendants, dans le rang des *Menés*.

— Les Pères se sont installés ailleurs . . . . . ?

— Oui, à la chute de la rivière du Moulin, où on voit encore les restes d'un vieux moulin, près de l'intéressante maison des Gauthier. Les premiers moulins à cet endroit, moulin à scie et moulin à farine, ont même été construits par le père Honorat pour les besoins des colons. Le domaine que les Pères Oblats avaient là était de 1150 acres (12 lots); ils l'ont vendu après quelques années à Jules Gauthier, dont les descendants sont encore là.

— Vous avez parlé du "rang des Menés"; je serais curieux de savoir quelle est l'origine de ce nom, qu'on entend dire souvent.

— Le rang des *Menés*, à Laterrière, c'est comme le rang des Maltais à Chicoutimi, à la différence que "Menés" est un surnom. Une famille Poulin dit *Menés*, de la Grande-Baie, a établi dans ce rang plusieurs de ses membres, et il était plus élégant de dire : "le rang des *Menés*" que de dire : "le rang des Poulin", à cause de l'équivoque. D'où vient le surnom "Menés", je ne le sais pas. Un mené est un petit poisson qui sert d'appât; je ne puis pas dire si c'est de là que vient le surnom de cette famille Poulin. — Ça n'empêche pas le rang des *Menés* d'être un des plus importants de Laterrière.

— Tout de même, le village s'est formé du côté de l'établissement des Pères Oblats.

— Le père Honorat avait construit d'abord une chapelle au lac des Plaines, dans le rang des Menés; quand la décision des arbitres alloua le terrain à Mars Simard, il fut obligé de l'enlever; il en construisit une autre près de l'endroit où est l'église actuelle. — Savez-vous que la première chapelle était sous le vocable de Saint-Bruno ? L'archevêque de Québec a obligé les Pères à mettre la mission sous le patronage de la Sainte Vierge; ils ont choisi l'**Immaculée Conception** comme patrone et "Notre-Dame de Laterrière" comme nom.

— L'église actuelle, en pierre, est une des plus anciennes, il me semble . . . . .

— Elle date de 1863, un an après celle de Bagotville. On sait même que les travaux de construction ont commencé le 28 de juillet. — On aurait pu fêter son centenaire cette année (1963).

— D'où venaient les premiers colons de Laterrière ?

— La plupart étaient originaires des paroisses de Charlevoix et avaient vécu quelques années à la Grande-Baie ou à Bagotville. Mars Simard venait de la Baie Saint-Paul; Primi Tremblay, Thomas Harvey venaient de La Malbaie, de même que deux des quatre que le père Honorat s'était associés pour ses entreprises de colonisation : Israël Tremblay et Célestin Boivin, qui fut ensuite un des pionniers fondateurs de Roberval. Un autre, Ferdinand Larouche, venait de la Baie Saint-Paul et la tradition le mentionne comme "premier cultivateur" du Grand-Brûlé; à quel titre ? En fait, il était en même temps bedeau et chantre et on dit "qu'il chantait plus qu'il ne cultivait".

— J'imagine que les colonisateurs de Laterrière ont dû trouver la vie dure; ils étaient joliment éloignés . . . . .

— Malgré la fécondité du sol, les gens ont été très pauvres dans les premières années. Nous avons des curieux documents à ce sujet. Par exemple, au printemps de 1849, en réponse à un protêt de Peter McLeod contre le défaut d'exécution d'un

contrat de billots, on donne comme raison "qu'il est difficile de continuer sans avoir de quoi manger". — Un vieillard qui me racontait sa montée au lac Saint-Jean me disait : "En passant chez Denis Tremblay, au Grand-Brûlé, je demande à souper. Ils n'avaient pas de quoi manger, ils étaient à la soupe aux herbes. Mon compagnon, qui partait de là, me dit : "C'est pas chez nous non plus que tu en trouveras; il n'y a pas de pain du tout au Grand-Brûlé". Et cela c'était treize ans après le début de la colonie. — Trois ans auparavant, l'abbé Casgrain, après son premier hiver comme curé du Grand-Brûlé, écrivait : "Je viens d'avoir la visite de mon père, qui a été bien étonné de me voir ainsi situé : à la gelée en hiver, à la pluie en été, au pain d'orge et au lard. Je vous assure qu'il n'est pas trop de bonne humeur . . . . ."

— Est-ce que cela dépend seulement du manque de communications ?

— Le manque de communications y était pour une grande part, c'est certain; bien que le père Honorat et ses associés aient ouvert un chemin entre Bagotville et le Grand-Brûlé, on demeurait loin et isolé, sans autres ressources que la culture sur des terres, dont une faible partie était en état de production, et l'abattage du bois en hiver pour les Pères ou pour McLeod, ce qui rapportait à peine la nourriture de ceux qui bûchaient. On souffrait de ce mal un peu partout dans la région à cette époque, mais surtout dans les lieux éloignés.

— La situation s'est améliorée ensuite . . . . .

— Apparemment à partir de 1860; et ensuite la prospérité est venue assez vite. La construction de l'église en pierre, en 1863, indique bien qu'on était sorti de l'état de misère. On ne voit pas que Laterrière ait connu des temps difficiles à partir de cette date; selon le rythme normal de la vie agricole, on n'a pas édifié de fortune, mais on a vécu convenablement et plusieurs ont très bien prospéré.

— A quel moment le Grand-Brûlé est-il devenu paroisse ?

— Les Pères Oblats, qui desservaient la population, sont par-

tis de la Grande-Baie en 1853. La mission a ensuite été donnée pendant un an par le curé de Chicoutimi et l'année suivante par celui de Bagotville. A l'automne de 1855, l'abbé Louis-Alphonse Casgrain a été nommé curé résidant à Laterrière. C'est de son temps que la paroisse a été érigée, le 1er juin 1858. Il est parti peu après. Il allait donner la mission à Hébertville et à Roberval.

— Il serait peut-être intéressant de connaître la série des curés qui se sont succédé à Laterrière.

— La liste en est assez longue. Il y en a **quinze.** Après l'abbé Casgrain, qui avait expérimenté la gelée et la pluie dans sa cabane, l'abbé Jean-Baptiste Villeneuve a été 4 ans; ensuite l'abbé Joseph Hudon a été 10 ans, c'est lui qui a construit l'église actuelle; on a eu ensuite, pendant 6 ans, l'abbé Jules Mailley, un Français qui ne manquait pas d'originalité mais qui a laissé quand même un bon souvenir. — (J'ai recueilli les souvenirs et la correspondance de celle qui avait été sa ménagère, mademoiselle Judith Bouchard) — L'abbé Charles Bacon, qui l'a remplacé, n'a été que 2 ans; l'abbé F.-X. Delâge, qui a été apprécié comme curé dans plusieurs de nos paroisses : Sainte-Anne, Roberval, Chicoutimi, Chambord, a été 11 ans à Laterrière; M. Michel-Edouard Roy a été 6 ans; l'abbé Hilaire Marceau, 19 ans; son successeur, l'abbé Elzéar Bergeron, n'a été qu'un an, il est décédé là trois jours avant Noël; l'abbé Arthur Gaudreault a été 5 ans; l'abbé Alfred Labrecque, frère de l'évêque, n'a été que 3 ans, il y est décédé aussi; l'abbé Joseph Allard a été 12 ans; l'abbé Charles-Eugène Girard, 20 ans; tous ceux-là sont morts; les deux derniers curés de Laterrière sont l'abbé Adolphe Tremblay, maintenant à Saint-Jérôme, et l'abbé Jules Riverin, curé actuel (en 1963).

— Cette liste est impressionnante : tous ces hommes qui ont tour à tour dirigé la paroisse et fait leur marque ..... On ne pense pas souvent à ce que ça représente comme suite de réalisateurs d'une oeuvre religieuse, éducationnelle, sociale .....

— Vous pourriez ajouter : **économique,** car dans une paroisse, surtout une paroisse rurale, le curé, même s'il ne paraît pas

se mêler des entreprises matérielles, contribue pour beaucoup à leur réussite et souvent à leur existence.

— Au point de vue municipal . . . . . ?

— Laterrière a participé à la première organisation municipale du Saguenay, la municipalité de comté de 1850. Le canton y avait deux délégués, mais il avait été presque aussitôt éliminé parce qu'il n'avait pas la population requise. La paroisse a été érigée en municipalité en 1859; celle du village a été créée en 1921.

— Laterrière n'a pas eu d'autre industrie que l'agriculture... ?

— Elle en a eu une fort intéressante, dépendante de l'agriculture : la beurrerie-fromagerie de Paul Couture. Une des premières établies dans le Saguenay, en 1882, elle a acquis une réputation dans toute la province pour la belle tenue de son installation et pour la qualité de ses produits, et elle a fait école dans la région.

— A-t-elle duré longtemps ?

— Sur un pied supérieur du temps de Couture, elle a été ensuite égalée par plusieurs autres dans la région; je crois qu'elle dure encore.

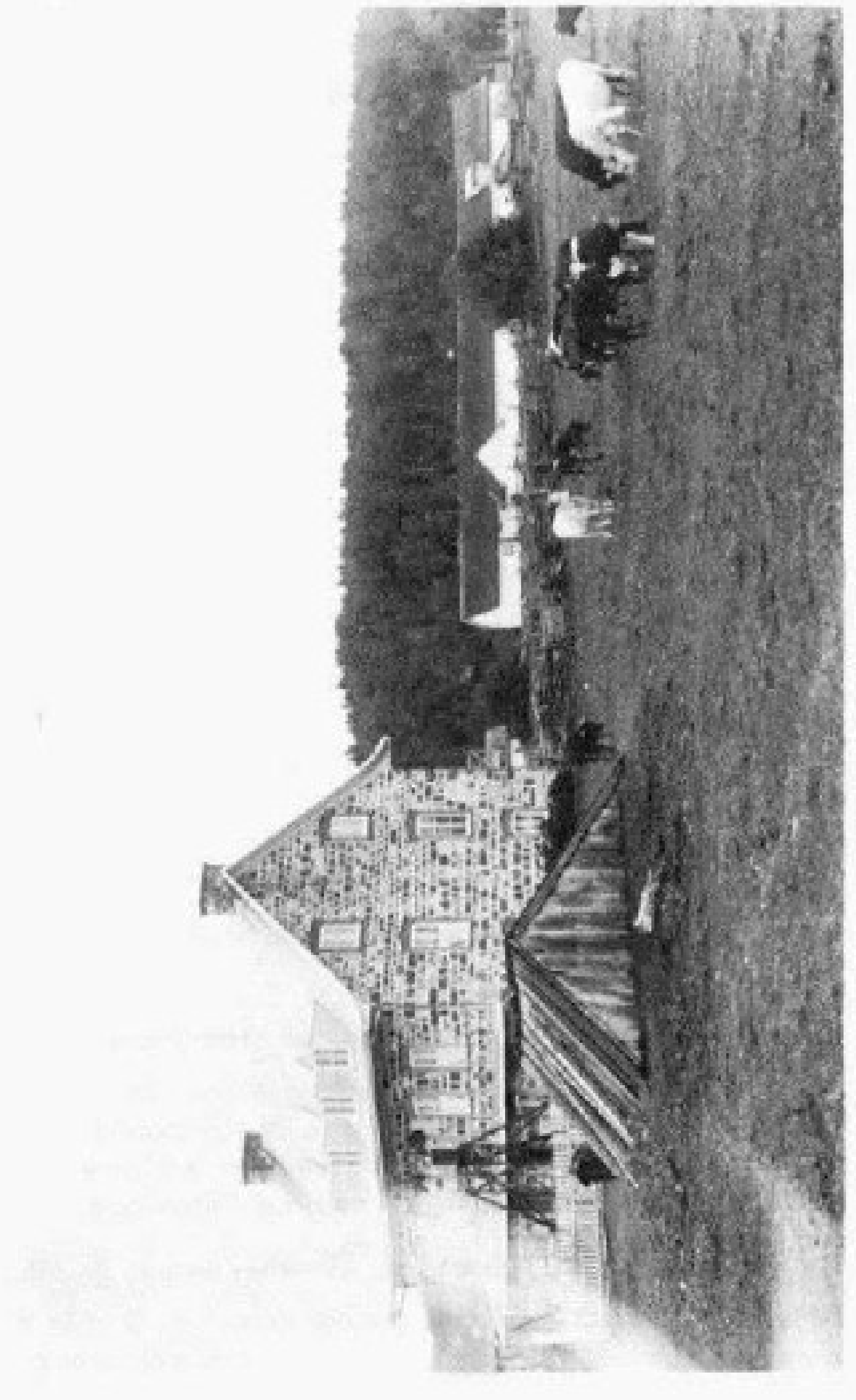
Couture a établi aussi une manufacture de laine. Elle a passé aux mains de Louis Aubin et elle a été transportée à Chicoutimi.

— Couture n'a pas réussi à maintenir ses entreprises . . . . . ?

— Homme d'initiative il s'est donné trop activement à la politique. Il a été député des comtés unis de Chicoutimi et Saguenay à Ottawa de 1887 à 1891. — Laterrière a donné deux députés à la région : Paul Couture et Arthur Gaudreault.

— La note générale de l'histoire de Laterrière serait . . . . . ?

— Une paroisse dont les débuts ont été durs mais dont la vie a été saine et vigoureuse, qui représente un capital solide et productif en valeurs matérielles et humaines : une histoire réconfortante.



A Laterrière : la maison de la famille Gauthier en 1903.
(Photo Notman, Université McGill)

11.- PETIT-SAGUENAY

— En présentant nos paroisses par ordre d'âge il est surprenant que Petit-Saguenay soit si proche de nos plus anciennes, comme Laterrière, Les Escoumins . . . . .

— La chose est tellement surprenante qu'elle m'a surpris moi-même, bien que je sois assez familier avec les origines de chacune d'elles. Je me suis même joué un mauvais tour en plaçant d'abord, comme ça, de mémoire, sans vérifier, Petit-Saguenay après Forestville. Petit-Saguenay a commencé même avant Les Escoumins, qui date de 1845. Il y avait des colons à la rivière Petit-Saguenay dès 1844. Le Père Durocher les a visités le 7 octobre de cette année-là; il mentionne "7 personnes résidantes". — C'était le commencement et si, comme à Forestville, qui commençait la même année, l'industrie n'a pas été stable au Petit-Saguenay, les établissements agricoles se sont maintenus sans interruption.

— Je remarque encore une fois que c'est un rapport de mission qui nous renseigne sur le début d'une colonie.

— Le cas est fréquent en effet. Les archives religieuses sont, dans notre région particulièrement, la source de documentation la plus riche et la plus précise. On ne saurait rien des origines de Petit-Saguenay jusqu'en 1848 sans les rapports des missions, données par les Pères Oblats en 1844, l'année suivante par l'abbé Antoine Racine (futur évêque de Sherbrooke), alors vicaire à La Malbaie, en 1846 et 1847 par l'abbé Lazare Marceau, missionnaire des postes établis sur la Côte jusqu'à Portneuf.

— Où se trouve exactement Petit-Saguenay ? et d'où vient son nom ?

— Si on parle de ce qui forme la paroisse actuelle de Petit-Saguenay, il faut dire que son territoire comprend le canton

Dumas et une partie du canton Saint-Jean, 13 milles de front et 10 milles de profondeur, sur la rive sud du fjord Saguenay. Le village est à environ 6 milles de l'Anse-Saint-Jean à vol d'oiseau, à 8 milles par voie d'eau et à plus de 10 milles par la route de terre. La paroisse est traversée par la rivière Petit-Saguenay, qui lui donne son nom. Cette rivière tient elle-même son nom de sa ressemblance avec le fjord Saguenay par les hautes murailles de montagnes qui enserrent sa vallée. La route qui mène de Grande-Baie à Saint-Siméon en suit le cours sur une distance de plusieurs milles à partir du village de Petit-Saguenay.

— Sait-on comment a commencé cet établissement ?

— Le début a été la construction d'un moulin à scie par François Guay, de La Malbaie — un frère de Johnny Guay, le marchand bien connu de Chicoutimi qui a été le coryphée du carnaval de 1962 —. Le moulin, qui était situé près de l'embouchure de la rivière, était mal installé techniquement et Guay n'a pas pu en tirer du profit; il l'a vendu avant la fin de l'année à William Price, qui l'a refait et organisé sur un bon pied.

— Si je me rappelle bien, c'est à ce moulin du Petit-Saguenay que bon nombre des employés du moulin de l'Anse-à-l'Eau, à Tadoussac, se sont transportés quand celui-ci a fermé, vers 1848 . . . . . ?

— Vous vous rappelez bien. Le fait et la date sont tels que vous dites. Seulement je rappellerai à mon tour que le surintendant de l'Anse-à-l'Eau, Charle Pentland, n'est pas venu de ce côté; il s'est installé aux Grandes Bergeronnes. C'est David Price, le fils aîné de William, qui a été chargé de l'exploitation du Petit-Saguenay.

— Ce moulin était-il considérable ?

— Comme capacité il était moins considérable que celui de Chicoutimi, mais Price en était propriétaire à titre personnel, tandis qu'il possédait celui de Chicoutimi en société avec Peter McLeod, et, probablement pour cette raison, il en fit le centre

de ses opérations dans le Saguenay. C'est de Petit-Saguenay qu'étaient datés les "pitons" qui servirent de monnaie courante à cette époque.

— Ah! je saisis la chance qui se présente pour faire expliquer cette histoire de "pitons", dont il est souvent question quand on parle des premiers temps du Saguenay.

— Les "pitons" étaient une monnaie de papier à peu près semblable à nos billets de banque. Ils étaient payables au porteur et signés par David Price. Comme sur nos billets de banque, un montant était indiqué en toutes lettres et souvent aussi en chiffres. Il y en avait de Vingt chelins, Dix chelins, Sept chelins et demi, Cinq chelins, de Trente sous, Quinze sous, Douze sous, Six sous. Chacun portait un numéro et était signé à la main.

— Est-ce qu'il y en eut beaucoup en circulation ?

— Leur circulation était restreinte à la région du Saguenay et au bureau de Price à Québec; en conséquence, leur nombre ne pouvait pas s'élever à des millions; cependant il était considérable par rapport à la population, car il y avait très peu de monnaie à part cela. Seulement pour ceux qui portent la date de 1853, nous avons un numéro 6,619 dans la série C, un 8,419 de la série F, un 8,029 dans la série G: cela fait près de 25,000 pour seulement trois des sept premières lettres indiquant des séries, et rien ne permet de dire que nous avons les derniers numéros de chaque série.

— L'emploi des "pitons" a-t-il duré longtemps ?

— Il a commencé en 1839, mais les plus anciens que nous avons et qui sont datés de Petit-Saguenay sont de 1848. Nous savons qu'ils circulaient encore en 1881. Cela fait une période de 42 ans — 33 ans au Saguenay. — Les journaux rapportent qu'en septembre 1881 "les ouvriers employés au chargement des navires pour M. Price à Saint-Alexis de Grande-Baie se mirent en grève" parce qu'ils étaient payés par des bons pour acheter aux magasins de Price. Mais ces bons échangeables seu-

lement contre des marchandises au magasin de la Compagnie n'étaient pas des vrais "pitons", qui eux étaient payables au porteur; on appelait ces bons-là des "grimaces". La tradition les confond souvent avec les autres, qu'ils contribuent à discréditer.

— Encore une question, si vous le permettez, au sujet des "pitons". Sait-on d'où vient ce nom-là ?

— Des gens ont dit, dans le temps, qu'il venait du mot anglais **Peter,** et de là Damase Potvin a cru voir une altération du nom de Peter McLeod. Cette dernière explication est inadmissible; l'emploi du mot "piton" date d'avant l'intervention de Peter McLeod dans le Saguenay, et lui-même ne se servait pas de cette monnaie, qui était émise par Price et toute signée par David. Je crois qu'il n'y a pas lieu de voir de mystère dans l'origine de ce nom; le mot "piton" était depuis longtemps en usage dans le langage populaire pour désigner un jeton, un bon d'échange.

— Je vous ai éloigné du Petit-Saguenay . . . . .

— Pas tellement. Le fait des "pitons" fait partie intégrante de l'histoire de Petit-Saguenay.

— Au début de notre entretien vous avez fait allusion à l'instabilité de l'industrie au Petit-Saguenay . . . . .

— Oui. L'importance de l'établissement de Price a été même très éphémère. D'après le rapport du curé de Saint-Alphonse, qui allait y donner la mission, cet établissement était presque abandonné dans l'hiver de 1857; 4 familles seulement y demeuraient, toutes occupées au soin de l'étable. Price avait là une grande ferme, dont le gérant, à ce moment, était Michel Caron, celui qui a donné son nom à la Chute à Caron; mais ça marchait "en petit", comme on disait. Quatre ans plus tard, en 1861, la population résidante était de 28 personnes.

— Les gens s'adonnaient sans doute à la culture.

— C'était le seul moyen d'y vivre. Price vendit sa ferme à un colon venu de La Malbaie, Tiburce Bergeron, qui la reven-

dit peu d'années après, en 1870, à Hippolyte Tremblay, qui était aussi de la Malbaie. Le moulin de Price avait été détruit par le feu cette année-là et il ne restait plus qu'une famille, celle de Paul Gagné, à l'embouchure de la rivière. Le noyau se reconstitua lentement plus haut, là où se trouve le village actuel, où deux familles étaient déjà établies, celles de Job Tremblay et de Charles Bernier, quand celle d'Hippolyte Tremblay vint les rejoindre. Peu après, deux autres arrivèrent : d'abord celle de Zoël Gagnon, ensuite celle de Charles Girard. Plus tard des petits moulins à scie furent construits dans les parages. C'est ainsi qu'une ère nouvelle commença avec un caractère mi-agricole mi-forestier qui est resté celui de la paroisse de Petit-Saguenay.

— Cette petite colonie était desservie par le curé de l'Anse-Saint-Jean ?

— Oui, quand il y eut un curé à cet endroit, c'est-à-dire à partir de 1861. La mission se donnait d'abord dans le petit hameau du moulin à scie à l'embouchure de la rivière; après l'incendie de ce moulin, il fallut suivre le groupe. Le prêtre célébrait la messe dans la maison d'Hippolyte Tremblay. Il avait ordre de donner une mission régulière quatre fois par année; entre temps les gens se rendaient à l'église de l'Anse-Saint-Jean. De 1890 à 1900 ils furent attachés à la paroisse industrielle de Saint-Etienne, dans l'anse du même nom, en bas de l'anse Saint-Jean et un peu moins loin pour eux.

— Ont-ils été bien longtemps avant de se construire une chapelle chez eux ?

— Près de 40 ans, pour ceux d'en-haut, à 65 ans du tout début. La chose est surprenante, mais il nous paraît sûr qu'on n'a pas eu de chapelle au Petit-Saguenay avant 1909. Nous savons de façon précise que la première a été construite cette année-là, que le terrain a été donné par Benjamin Fortin, que la bâtisse a été faite par Wilfrid Houde, et que le bois a été fourni par les habitants de l'endroit. Elle était sur la rive droite de la rivière, à l'opposé de l'église actuelle et un peu plus haut. Elle fut mise sous le patronage de Saint-François-d'Assise.

— Cela signifiait que la population était devenue assez considérable à cette époque-là. J'imagine qu'elle n'a pas attendu 40 ans avant d'avoir un curé résidant.

— C'est arrivé neuf ans plus tard, en 1918. Le premier curé fut l'abbé Eugène Grenon, un natif de Chicoutimi. Il est arrivé à Petit-Saguenay le 17 mai 1918. Il vit encore; il a 83 ans, C'est lui qui a construit le presbytère et l'église.

— L'église actuelle ?

— Non. Celle de 1919 a été détruite par le feu le lendemain de Noël 1955. On n'a rien sauvé, pas même le saint Sacrement. Elle avait été restaurée complètement dix ans auparavant. L'église actuelle date de 1956; elle a été bénite exactement le 4 juin 1957.

— Petit-Saguenay est une municipalité . . . . . ?

— Ah! oui. Elle a été érigée presque en même temps que la paroisse, exactement le 12 d'août 1919; c'est la municipalité du Canton Dumas.

— Et d'où vient le nom de ce canton ?

— Il a été donné au canton en l'honneur de Norbert Dumas, un des membres de la commission qui avait été chargée de liquider les propriétés seigneuriales lors de l'abolition du système.

— Pour cette localité, située dans les montagnes et en arrière de l'Anse-Saint-Jean, la question de circulation devait être un problème . . . . .

— Elle n'est plus un problème depuis l'existence de la route entre Grande-Baie et Saint-Siméon, ouverte en 1925; mais auparavant on ne pouvait circuler que du côté du fjord et par des chemins qui ont été lents à répondre aux besoins. Un vieillard de 85 ans en 1939 nous disait : "Quand je suis arrivé ici au Petit-Saguenay les chemins n'étaient pas faits; ils ont été construits il y aura 22 ans cet hiver". Cela reporte à 1917 la date de confection de chemins dignes de ce nom. On fut longtemps

sans chemin de terre pour monter de l'Anse-Saint-Jean même. "Il y a des gens qui ont été baptisés à l'âge de deux ans", disait le bon vieux dont je viens de parler; il s'y connaissait en cette matière, car il avait été postillon pendant 18 ans.

— Comment les gens circulaient-ils, sans chemins ?

— Ils avaient des sentiers et des ébauches de chemins, des "chemins de bacagnoles", comme disait notre vieux postillon, ce qui est relativement praticable en hiver. L'été ils utilisaient plus ou moins la voie maritime du fjord à partir de l'embouchure de la rivière Petit-Saguenay. Ils y étaient habitués par le trafic du bois. De chez eux au quai, trajet d'environ un mille, on montait et descendait à pied, traînant le bagage comme on pouvait.

— Le trafic du bois n'a pas duré longtemps, puisque le moulin de Price a brûlé vers 1870 . . . . .

— Il a cessé à ce moment-là, mais il a repris ensuite quand la petite colonie agricole a commencé à prendre de l'importance. En 1880, Méron Tremblay, fils de celui qui avait acheté la ferme de Price, a construit un moulin à scie sur les lieux pour le besoin de la population; quinze ans plus tard un autre moulin a été construit dans le voisinage et on a vendu du bois de commerce à l'extérieur. Ensuite, vers 1920, les gens ont obtenu des sections de forêt et on s'est mis à couper et expédier du bois de pulpe. Aujourd'hui cette exploitation a assez d'importance pour nécessiter un quai à eau profonde, qui a été construit récemment, en 1960.

— Il me semble que Petit-Saguenay fait bonne figure parmi nos localités; jamais on n'entend de propos désobligeants à son sujet.

— C'est un fait. Sans prétention ni timidité, les gens de Petit-Saguenay sont d'un type bien racé, débrouillard, bien balancé. Malgré l'isolement dont les premières générations ont souffert, ils ne sont aucunement retardataires; ils ont produit des prêtres, des religieuses et des sujets remarquables dans bien des carrières. Leur histoire est un témoignage.



Au Petit-Saguenay : vers 1920. (Photo Chabot)

12.- LES ESCOUMINS

— Les Escoumins posent un problème .....

— Qu'est-ce qui n'en pose pas de problèmes ?

— En effet ! il y a des problèmes partout. Mais ici, avant d'aborder l'histoire des Escoumins, on a besoin d'une explication sur ce nom qui frappe l'attention, qui intrigue même.

— C'est déjà quelque chose de l'histoire des Escoumins l'origine et le sens de son nom.

D'abord le pluriel de ce nom : **les** Escoumins, est une pure fantaisie euphonique; il n'y a pas plusieurs "escoumins" mais un seul. Champlain était plus logique en le mettant au singulier : **Lesquemin.**

Le mot est d'origine indienne. Sa composition ressemble à celle du mot Chicoutimi. La première partie est la même : **Eshkou**, "jusqu'où"; la seconde est différente : **min**, mot qui, dans la langue montagnaise, désigne un petit fruit que les gens de la Côte appelle "graine". **Eshkou-min** : "jusqu'où il y a des graines". C'est peut-être l'abondance de ces "graines" qui a inspiré l'emploi du pluriel pour Les Escoumins .....

— Alors, c'est un nom qui appartenait au lieu géographique avant la venue des blancs .....

— Oui. Comme Saguenay, Tadoussac, Chicoutimi, Mistassini ..... Celle belle collection de noms indiens donne un cachet particulier à notre région.

— Jusqu'à quelle distance de Tadoussac y a-t-il des graines ?

Eshkou-min ? — A 24 milles en bas de Tadoussac, à 11 milles des Bergeronnes et à 29 milles en haut de Portneuf.

— L'histoire de ce lieu doit être en relation étroite avec celle des localités de cette partie de la Côte ?

— Plus ou moins. Vous savez quelle différence totale il y a, par exemple, entre l'histoire de Tadoussac et celle des Bergeronnes : deux localités voisines; celle de Portneuf est aussi différente; en somme, les ressemblances sont plutôt minimes, excepté par le fait que toutes ont une période antérieure à la colonisation.

— Quel est le commencement de cette période pour Les Escoumins ?

— Nous n'en connaissons pas la date précise; nous savons que depuis longtemps le lieu était visité par les Basques, qui venaient à Bon-Désir, tout à côté, et dans les petits hâvres de cette partie de la Côte. Ils avaient, près de la baie des Escoumins, à l'endroit qu'on appelle la Pointe-à-Piquet, un "degrat", c'est-à-dire une installation pour dégraisser la baleine, le loup marin, le marsouin.

L'histoire précise des Escoumins commence 23 ans avant celle des Bergeronnes et de Portneuf. Champlain en parle en 1603. Il mentionne expressément "Lesquemin", il fait la description des lieux et dit que c'est là que "les Basques font la pêche des baleines". Au bas de sa carte de la Côte et dans son rapport de 1626 il mentionne de plus que la rivière est "abondante en saumon et truite" et que "les Sauvages y font bonne pêcherie".

— Après la venue des Français l'endroit a-t-il été fréquenté ?

— **Fréquenté** ne serait peut-être pas le mot juste si on prend la période dans son ensemble; mais à **certains moments** de l'histoire il le fut, fréquenté. Les Relations des Jésuites rapportent en détail l'événement de la première mission faite là au printemps de 1664 par le père Henri Nouvel. C'était dans le pays des Papinachois. Le Père eut la surprise de voir en arrivant une grande croix, que les Indiens avaient plantée (comme les Piékouagamiens avaient fait auparavant au lac Saint-Jean). Il eut une autre surprise aussi émouvante : souffrant de la fièvre pen-

dant quelques jours, il apprit que le Papinachois chez qui il logeait avait demandé à Dieu de souffrir et même de mourir s'il le fallait à la place du missionnaire.

— C'est admirable, çà !

— Et je puis vous dire que ce n'est pas le seul fait admirable qui se produisit chez les Papinachois des Escoumins. La mission s'y donnait occasionnellement; il n'y avait pas de chapelle.

— A quelle date a commencé l'établissement des Escoumins ?

—L'établissement du village actuel a commencé en 1845. Mais il avait été précédé de 20 ans par un établissement de particulier. Cette sorte de précurseur, un nommé Joseph Moreau, était originaire de Bécancour. Il avait été à l'emploi de la compagnie de la Baie d'Hudson sur la Côte et il avait trouvé l'endroit tellement de son goût qu'il était venu s'installer sur la pointe en face du village actuel. Il vivait en grande partie de culture, mais ce n'est pas son installation qui a amené l'établissement actuel. Il n'est donc pas le fondateur.

— Y a-t-il un fondateur ?

— Aux Escoumins, le fondateur est une société. Cette société était formée de gens de la Côte Sud, quatre associés : deux cousins, Nazaire et Félix Têtu, de Trois-Pistoles, un frère de Nazaire, Charles Têtu, de Rivière-Ouelle, et Frédéric Boucher, de Rimouski. Intéressés dans l'industrie du bois, ils vinrent commencer la construction d'une écluse et d'une scierie et ouvrir un chantier de bûchage aux Escoumins à l'automne de 1845. C'était le début d'un établissement permanent, donc la fondation.

— Ça commençait assez en grand, semble-t-il.

— En réalité aussi. Le recensement des résidants à la fin de la première année mentionne 287 personnes.

— Tous des gens de la Côte Sud ?

— Il y en avait aussi de Charlevoix et des familles établies

à Bon-Désir. On connaît, par exemple, parmi les tout premiers travailleurs, quatre fils de Basile Savard de la Malbaie .....

— Etant donné le caractère de l'établissement, on devine que la plupart venaient pour s'installer là.

— Plusieurs détails d'histoire permettent de le penser. Ainsi, à la première visite du missionnaire, qui était le père Garin, un des Oblats de Grande-Baie, au mois de mars 1846, le père bénit un mariage. A la deuxième visite, le premier dimanche de mai suivant, la messe était dite dans une maison neuve, qui servit de chapelle pendant un an, et une vingtaine de familles indiennes du voisinage y assistèrent.

— Là devait être le principal centre de la Côte .....

— Il le devint presque tout de suite. Le moulin de l'Anse-à-l'Eau était en déclin et celui de Portneuf était "le bout du monde": ailleurs les petits centres débutaient timidement. Quand l'évêque de Québec nomma un missionnaire résidant sur la Côte, l'abbé Marceau, il lui assigna Tadoussac comme lieu de résidence, mais dès sa première visite aux Escoumins l'abbé Marceau reconnut que cet endroit était de beaucoup plus convenable à tous les points de vue et l'évêque ne tarda pas à l'autoriser à s'y fixer. Les propriétaires de l'entreprise industrielle construisirent à leurs frais une chapelle, qui fut bénite le 8 décembre 1847.

— Il me semble que c'étaient les pères Oblats qui étaient en charge des Escoumins. Vous en avez mentionné deux .....

— Les Oblats sont venus faire les premières missions. C'est un prêtre séculier qui a été le premier résidant; mais les Oblats sont revenus quelques années plus tard; en 1853 ils ont quitté Saint-Alexis et ont transporté leur résidence aux Escoumins. Ils ont été là 9 ans; ensuite ils se sont établis à la réserve indienne de Betsiamits.

— Ils continuaient à s'occuper des Indiens ..... ?

— Toujours. L'un d'entre eux avait la responsabilité de la paroisse des Escoumins comme curé.

— Il se sacrifiait . . . . . ?

— Pas nécessairement. Ça dépend des tempéraments. Le célèbre père Arnaud faisait un excellent curé, mais il avait une préférence marquée pour les Indiens. Je ne sais pas si c'est le cas du père Babel, qui fut son compagnon de vie. Il ne faut pas en juger par l'affaire des crinolines. Je vois que vous pensez à cela . . . . .

— Je sais que la chose s'est passée aux Escoumins, mais je serais embarrassé de la raconter.

— Je vais le faire; c'est mon rôle. — Le surintendant des Escoumins, je veux dire de l'industrie, était un bon Irlandais, John Barry, Ecuyer, donc le premier personnage de la place. Il méritait considération et on lui accordait considération. Madame Barry portait des toilettes selon son état, sans excès ni prétention. Elle avait dans sa garde-robe une crinoline pour les grandes circonstances, par exemple, les réceptions à Québec. — Vous savez que les crinolines de l'époque étaient de dimensions imposantes : une immense ruche d'abeilles servant de piédestal à un élégant buste féminin. — Un été, il se trouva que la famille Barry avait en visite des dames de Montréal. Le dimanche, les Montréalaises et madame Barry se présentèrent à la grand'messe en crinolines. Ça fit sensation. Le père Babel y vit un acte de provocation, une sorte de scandale; soucieux de montrer à tous que la modestie dans la toilette n'est pas une vertu seulement pour les pauvres gens, il se montra courageux comme saint Jean-Baptiste, et dans son prône, il reprocha sévèrement aux porteuses de crinolines leur scabreuse audace. Vous devinez que la dignité de monsieur le surintendant en fut blessée au vif : sa propre épouse et des dames très respectables, en visite chez lui, ainsi blâmées directement, en pleine chaire ! . . . . . Son humeur chevaleresque . . . . . et irlandaise ne pouvait pas laisser passer ça. Il écrivit à l'archevêque de Québec et exigea réparation . . . . . La chose finit par s'arranger. Je crois que le père Babel et John Barry s'entendent bien au ciel . . . . . s'ils y sont tous les deux. Le père Babel y est sûrement, autrement le père Arnaud n'y serait pas resté.

— John Barry est le père de Robertine Barry, l'écrivain ?

— Exactement. Une de nos plus remarquables femmes de lettres. Elle écrivait sous le pseudonyme de "Françoise". Elle a publié plusieurs ouvrages et surtout des chroniques. Elle est même notre première femme journaliste. Elle a publié un journal pendant 7 ans. Nous en avons la collection.

— Elle fait honneur aux Escoumins. Cela rachète bien le "scandale" des crinolines.

— Elle n'est pas la seule femme écrivain native des Escoumins. Blanche Lamontagne est la fille d'un autre surintendant de l'établissement, Emile Lamontagne.

— L'industrie du bois a donc été stable aux Escoumins . . . . . ?

— Stable ! . . . . . à peu près, mais pas prospère. Elle a ruiné l'un après l'autre tous ceux qui l'ont exploitée, et il y en a toute une suite; chaque nouveau propriétaire la mettait sur pied. Charles et Félix Têtu avaient abandonné les affaires pour cette raison au bout de douze ans; Cirice Têtu, de Québec, qui avait acheté l'entreprise, finit par la banqueroute au bout de douze ans lui aussi; ceux qui tinrent le plus longtemps furent les Lamontagne, de 1878 à 1896 : 18 ans, et la Saguenay Lumber Company, de 1901 à 1921 : 20 ans. Depuis 1926 les limites forestières appartiennent à la Consolidated.

— Il n'y a pas eu d'autres industries aux Escoumins à part celle du bois ?

— Il est bon de dire que les industriels des Escoumins avaient, depuis 1858, un autre établissement à 18 milles plus bas sur la Côte, au Sault-au-Mouton, exploitation qui dure encore après plus de cent ans d'existence. La scierie de Sault-au-Mouton a été longtemps regardée comme modèle du genre. L'entreprise a nécessairement subi pour une grande part le sort de celle des Escoumins. Le village est devenu municipalité et paroisse seulement en 1952.

Aux Escoumins même, en fait d'autres industries, on a cons-

truit parfois des vaisseaux; la belle goélette **Marie-Estelle** est née là.

En 1891 on a découvert à la rivière Côte-à-Cannette un gisement de mica blanc qui a été exploité pendant deux ou trois ans.

Vers 1895 on a commencé à exploiter un petit secteur agricole qu'on appelle "la Concession". Il a connu un certain succès.

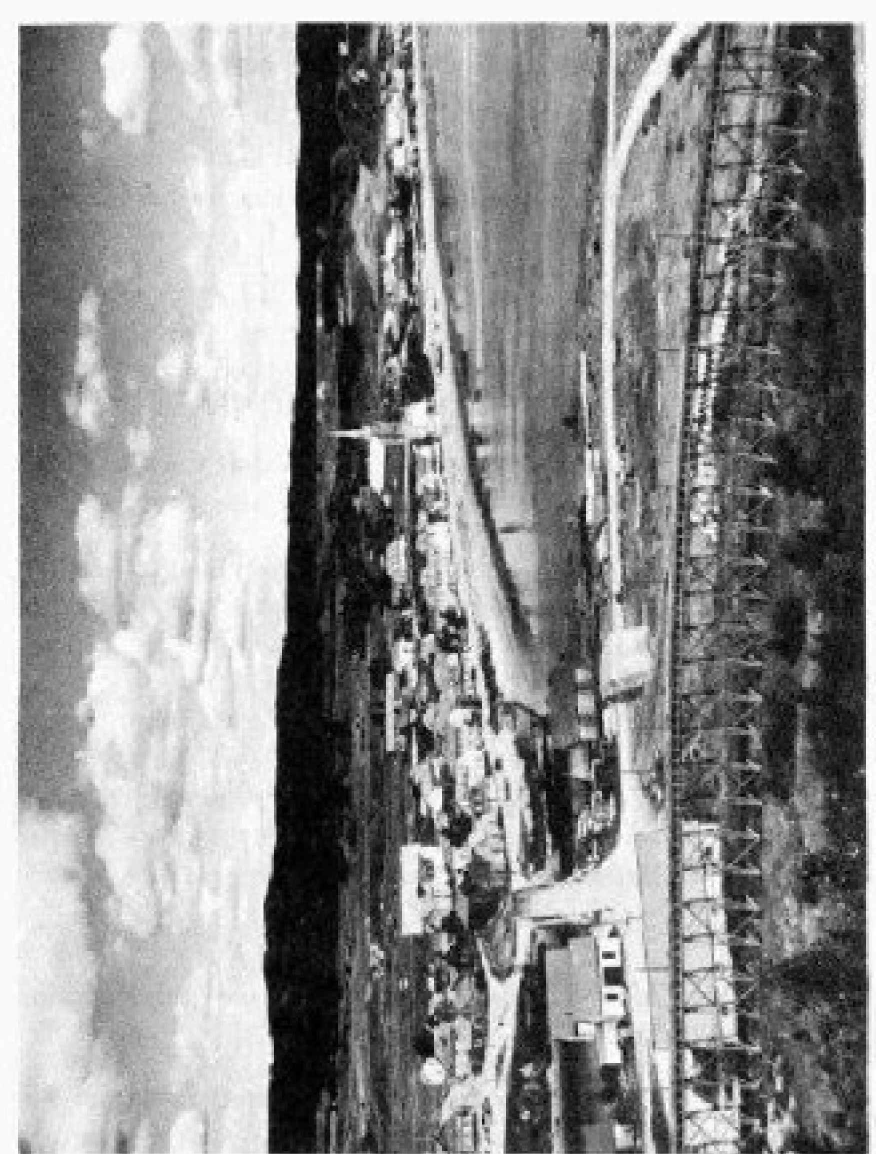
Il y a aussi les bleuets. Des gens du Nouveau-Brunswick ont établi en 1907 une fabrique de mise en conserve et une autre trois ans plus tard. Cette industrie n'a pas duré.

— Parlez-nous donc de l'aventure des "raiders" de Saint-Alban; c'est un épisode intéressant de l'histoire des Escoumins.

— Un épisode seulement, et de plus une vieille affaire ! On pourrait en fêter le centenaire dans quelques mois. — Le fait se rattache à la guerre de Sécession, aux Etats-Unis (1861-1865). Par représailles, une trentaine de jeunes des Etats du Sud avaient vidé trois banques à Saint-Alban, dans le Vermont, et s'étaient enfuis au Canada. La sympathie de David Têtu valut à quatre d'entre eux l'avantage de trouver refuge aux Escoumins, où ils passèrent une couple de mois hébergés et protégés par John Barry. Pas besoin de dire qu'ils ne sortaient pas en crinolines.

— Après cette longue suite de revers, la vie paraît bonne quand même aux Escoumins.

— Elle est sûrement bonne. Les gens se sont fait une philosophie de la vie et de ses problèmes; ils s'y sont merveilleusement adaptés. Ils se sont habitués à compter sur la Providence et sur eux-mêmes; ils ont su n'ambitionner que le réalisable, se donner le nécessaire avant le superflu et ils ont souvent eu les deux; avec ça ils ont tenu le coup et se sont procuré tout ce qui rend la vie bonne.



Aux Escoumins : le village et la "dalle".

13.- FORESTVILLE

— Nous présentons aujourd'hui "Forestville". J'ai bien remarqué, la semaine dernière, que vous avez dit Forest'ville; la plupart des gens prononcent ce nom ainsi, à la manière anglaise; est-ce bien la vraie prononciation de ce nom-là ?

— Je n'ai pas à trancher la question de savoir s'il est opportun ou non de franciser le nom de cette localité; mais en attendant que la chose soit faite, si elle doit l'être, le nom est de composition anglaise et il faut le prononcer tel qu'il est, comme on dit Riverbend, Washington . . . . .

— Tout de même on pourrait bien prendre la liberté de traduire "Forest" en français, surtout en l'associant au mot "ville", qui est bien français.

— Dans la composition d'un nom de lieu le mot "ville" est admis en anglais; on le trouve dans nombre de noms d'origine anglaise: Cowansville, Brockville, Danville, Bromptonville, Drummondville . . . . . Vous avez quand même raison de dire que la composition du nom en deux mots français : **Forêt-ville**, serait plus normale à nos oreilles. Mais c'est porter la question sur le terrain où je n'ai pas à entrer ici. Actuellement le nom est de composition anglaise et il faut le prononcer tel qu'il est.

Il y a d'ailleurs une autre raison de dire **Forestville** : c'est que le mot **Forest**, dans la composition de ce nom-là, ne veut pas dire **forêt** . . . . .

— Ah! Ce n'est pas parce que l'établissement de l'endroit dépend de la forêt qu'on l'a baptisé ainsi ? . . . . .

— Je ne dis pas qu'on n'a pas pensé à la forêt, mais en réalité le nom n'a pas pour origine cette idée-là; il a été primitivement adopté en l'honneur d'un homme qui avait été l'âme de l'ancien établissement, **Grant-William Forrest**; et le mot devrait

s'écrire avec deux "r" : **For-rest**, comme s'écrit le nom de cette famille Forrest. Il y aurait donc une faute dans l'orthographe actuelle du nom de Forestville, et cette faute est cause de confusion. On ne serait pas porté à discuter la prononciation de ce nom s'il était écrit avec deux "r", conformément au nom de de celui dont on rappelle le souvenir.

— Il y a donc un nommé Forrest dans l'histoire de Forestville.

— Oui, mais pas dans celle de l'établissement actuel. Il était mort quand celui-ci a commencé; son activité appartient à la période ancienne de Forestville, qui dans ce temps-là s'appelait **Sault-au-Cochon**.

—Sault-au-Cochon est le nom de la rivière . . . . . Il s'apparente avec celui de la rivière du Sault-au-Mouton, qui est dans le voisinage.

— Il y a 20 milles de distance entre les deux rivières à leur embouchure : celle du Sault-au-Mouton est à 11 milles en haut de Portneuf-sur-Mer et celle du Sault-au-Cochon à 9 milles en bas. Chacune a reçu son nom d'une chute — un sault comme on disait autrefois — qui est visible de la mer. Pourquoi "Mouton" et "Cochon" ? nous n'avons pas trouvé de réponse satisfaisante à cette question jusqu'à présent. Mais je sais que l'origine des deux noms remonte loin. Celui de Sault-au-Cochon daterait du temps de Champlain; la plus ancienne carte géographique où je l'ai vu est de 1696 — il y a 268 ans. — Le nom indien de la chute du Sault-au-Cochon était **Kouakoueou**.

— Connaît-on des faits de son histoire avant la période de colonisation ?

— Aucun fait positif. C'était un lieu de passage remarqué par sa chute visible du large; apparemment rien de plus.

— Alors son histoire commence avec la colonisation, au même temps que les débuts des localités voisines : Les Escoumins, Portneuf . . . . .

— En forçant un peu la note on pourrait même dire qu'elle

commence quelques mois avant, au printemps de 1844, par l'installation d'un pionnier d'avant-garde, Jean Tremblay "Raymond", à la baie de Laval, tout près de là; car l'aventure de Jean "Raymond" a été comme un fait précurseur, une sorte d'appel par l'exemple, qui a fait naître et décider le projet d'un établissement à la rivière du Sault-au-Cochon.

— Ce projet était sans doute l'installation d'un moulin à scie. C'est ainsi que commençaient tous les établissements sur la Côte.

— L'auteur de l'entreprise était un jeune marchand des Eboulements, Edward Slevin, constructeur de navires. Dans l'été de 1845 il est venu avec quelques hommes construire un moulin à scie et ouvrir un chantier sur la rivière du Sault-au-Cochon.

— C'était un petit moulin . . . . .

— Nous n'en connaissons pas la capacité. Mais pour une entreprise de particulier elle paraît avoir assez bien commencé. Un plan de l'établissement, dressé par l'arpenteur Ballantyne la deuxième année, montre 6 bâtisses à part le moulin à scie, une écluse, un quai, et en plus une estacade sur la rivière Laval. Il y avait là des familles; un mariage eut lieu dans l'été de 1847 : celui de Prudent Fournier qu'on trouve plus tard au Lac Saint-Jean. -- Ce mariage fut apparemment le seul événement heureux de l'année, car le rapport du missionnaire mentionne qu'on avait perdu 3,000 billots au printemps et qu'on n'avait chargé qu'un seul bâtiment de bois de commerce dans le cours de l'été. De plus, deux hommes s'étaient noyés et un troisième avait été tué par un arbre.

— Ça n'a pas été ainsi tous les ans, j'imagine . . . . . ?

— Oh! non, si on en croit le témoignage d'une bonne vieille qui disait que sa mère, élevée à cet endroit, citait ses jeunes années comme les plus heureuses de sa vie. Cependant Slevin n'a pas gardé l'établissement longtemps: moins de quatre ans; au mois de janvier 1849 il le vendit à William Price.

— Est-ce que le nouveau propriétaire a amené la prospérité ?

— Pour quelque temps, oui. Le Père Arnaud, venu donner

la mission au printemps de 1850, y comptait de 80 à 100 personnes, qui s'étaient toutes confessées et inscrites dans la société de tempérance, et il déclarait que c'était un des chantiers qui l'avaient le plus satisfait; cela indique que les choses allaient bien et que les gens étaient de bonne humeur. — C'est à cette époque qu'on construisit une chapelle. Dans l'hiver de 1853 il y avait là 12 familles et une cinquantaine d'hommes dans les chantiers. Mais l'établissement n'a pas tardé à décliner; à peine quatre ans plus tard, dans l'hiver de 1857, il n'y avait plus que les gardiens : le commis Peter McDonald avec un aide, Germain Litalien, qui avait sa femme et trois enfants.

— Le premier établissement du Sault-au-Cochon n'a pas duré longtemps ! . . . . .

— A peine une douzaine d'années. Mais il a repris activité quinze ans plus tard, en 1872. Le moulin fut agrandi, les chantiers augmentés, on vit se former un vrai petit village au pied de la chute, une belle chute de 40 pieds. Le gérant réalisateur de ce renouveau était Grant-William Forrest, fils du grand comptable de Price à Chicoutimi. C'est à ce moment que la localité reçut officiellement le nom de **Forrestville** (avec deux "r"), tout en gardant son nom populaire et pittoresque de Sault-au-Cochon.

Forrest était alors un jeune homme nouvellement marié. Il a été à ce poste pendant 25 ans et il s'y est fait une réputation par sa compétence et particulièrement par sa courtoisie et son hospitalité. Sa maison, où logèrent maints voyageurs de marque, les missionnaires et les évêques en visite pastorale, existe encore.

— Vous parlez des missionnaires et évêques en visite pastorale; il n'y avait pas de prêtre résidant à cet endroit ?

— Il n'y en a pas eu pendant les 12 ou 13 premières années. A partir de l'automne de 1872 la mission était donnée de temps en temps par le curé de la Baie de Mille-Vaches, distance de 18 milles. La population était pourtant assez nombreuse : à l'automne de 1873 on comptait 24 familles et 160 hommes em-

ployés. C'est dans cette période, en 1881, que Mgr Racine, évêque de Chicoutimi, y fit la première visite épiscopale. Un autre évêque, qui y vint plus d'une fois, c'est Mgr Bossé, premier préfet apostolique du Golfe Saint-Laurent. Il est venu une fois à titre d'inspecteur d'écoles. Il rapporte qu'à l'examen l'unique institutrice avait 52 élèves et que ce n'était là que les deux-tiers des enfants d'âge scolaire; c'est dire que l'institutrice avait besoin d'être "énergique et zélée", comme le constate l'évêque. Mgr Bégin, qui était alors évêque de Chicoutimi, a aussi fait visite au Sault-au-Cochon, mais dans le temps où il y avait un prêtre résidant.

— On a fini par avoir un curé . . . . .

— Pas tout à fait un "curé", mais un missionnaire résidant. C'est venu en 1886, à la suite d'un secours financier que le préfet apostolique reçut d'un avocat de Québec, Louis-de-Gonzague Baillargé. Le bienfaiteur avait posé comme condition que la chapelle serait dédiée à son patron, saint Louis. La quasi-paroisse s'appela désormais "Saint-Louis du Sault-au-Cochon". Trois prêtres s'y sont succédé dans une période de huit ans.

— Huit ans seulement ! On devine que c'est un nouveau déclin de l'industrie qui en fut la cause . . . . .

— C'est bien ça. En 1894, quand le dernier prêtre résidant, l'abbé Samuel Bouchard, fut transféré aux missions de la Côte qu'on appelait alors "Labrador", les opérations étaient de nouveau suspendues et sans perspective de reprise. Il n'y restait que deux familles. Le bon M. Forrest demeura quelques mois encore sur place "pour fermer les livres", et le bon abbé Perron, curé de Mille-Vaches, vint de temps en temps consoler ceux qui, pendant une couple d'années, s'attardaient à demeurer sur les lieux. Selon les registres, l'activité religieuse et sociale de cette période de l'histoire de Forestville finit comme elle avait commencé, par un mariage, le 17 de janvier 1898.

— Ce fut ensuite une nouvelle période de léthargie . . . . . ?

— Plus longue que la première : elle a duré 42 ans.

— Quarante-deux ans ! Toute la population a dû s'en aller et le village a dû être envahi par la forêt . . . . .

— Il n'est d'abord resté que les gardiens qui se sont succédé dans la solitude nostalgique, où, heureusement, des visiteurs de passage apportaient de temps en temps une diversion qui était pour eux un événement. Mais une certaine activité a repris ensuite. J'ai lu la description d'une drave sensationnelle qui eut lieu au printemps de 1928 aux lacs Jumeaux, dans la vallée de la rivière Sault-au-Cochon; mais je ne suis pas renseigné sur le reste; il y a là un vide dans notre documentation à ce sujet. Il en manque aussi une partie importante sur la période d'activité qui a précédé; les registres du temps des prêtres résidants ont brûlé dans le presbytère de Portneuf en 1900.

— Qu'est-ce qui a amené la résurrection de Forestville ?

— C'est d'abord l'acquisition du territoire forestier par la compagnie Anglo-Canadian Pulp and Paper, en 1937. Cela a amené l'aménagement de la rivière et du petit port de mer pour la descente et l'expédition du bois destiné aux usines de la Compagnie, à Québec.

— On dit que l'installation pour cela est magnifique . . . . .

— Ça en valait la peine, et les lieux s'y prêtent. On coupe et on expédie environ 300,000 cordes de bois par année. Ce bois est amené par la rivière jusqu'à la chute et de là il est convoyé jusqu'au quai par une longue dalle et il tombe automatiquement dans les navires par des ouvertures latérales à cette fin. Une dizaine d'hommes suffisent pour approcher les billes à la tête de la dalle.

— Est-ce que cela a amené une population considérable ?

— Graduellement. Le chiffre de la population dépassait 1,000 quand, huit ans après la réorganisation, la localité fut incorporée en ville et en paroisse. C'était en 1945, exactement cent ans après la première installation d'Edward Slevin. Les grands travaux d'aménagement de la rivière Betsiamites entrepris par

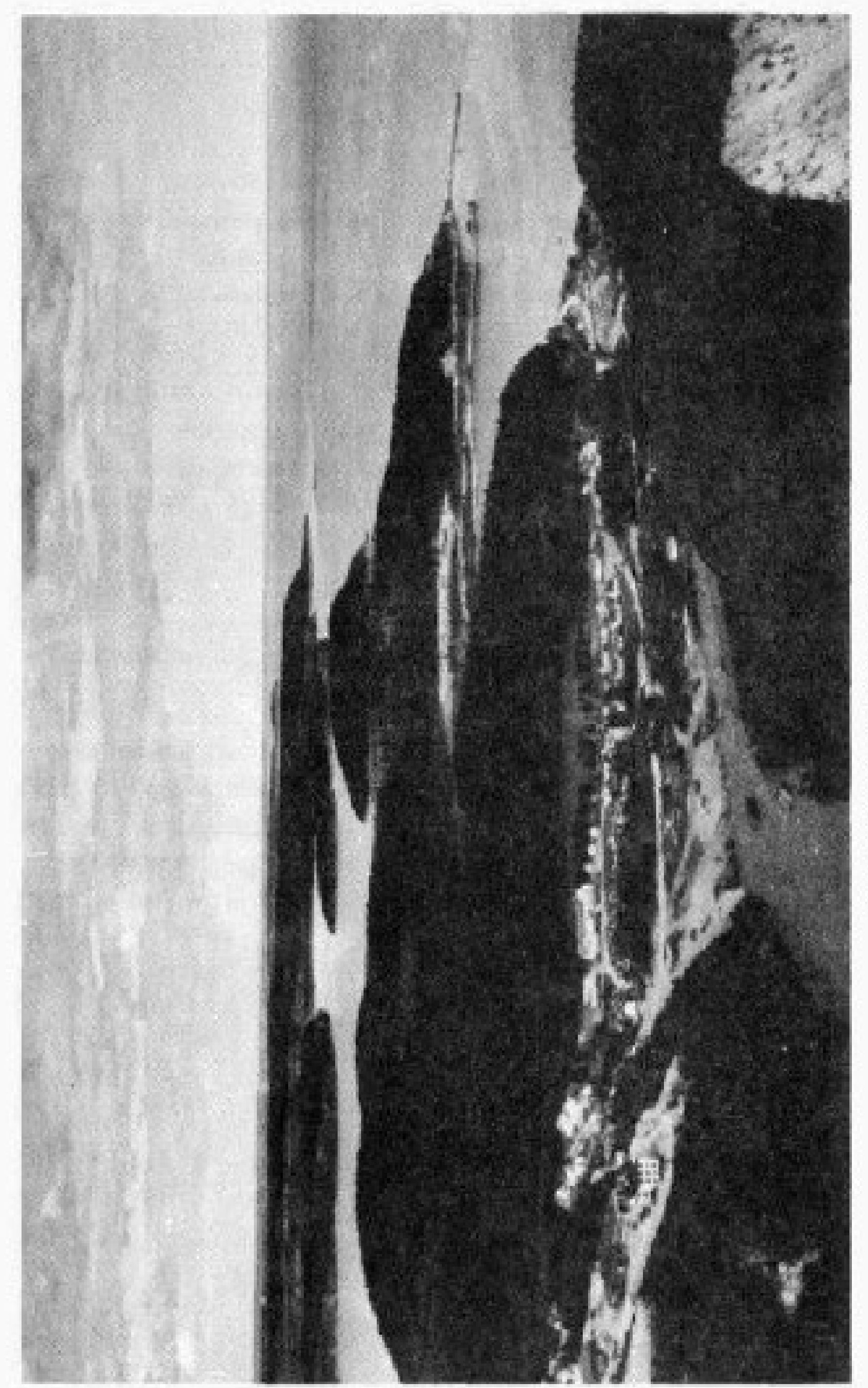
l'Hydro-Québec en 1956 ont apporté à Forestville un appoint considérable qui a pratiquement doublé son importance. C'est de là que part la route qui mène aux barrages Bersimis 1 et Bersimis 2.

— Son évolution est intéressante. Elle fait penser à certaines villes de la grande histoire qui ont eu des phases de grandeur et d'anéantissement, comme Carthage, Jérusalem .....

— En effet, dans à peine un siècle Forestville a passé par une naissance et deux renaissances. — Le mot "renaissance" est très juste, car chaque fois c'était sous une forme nouvelle et un nom nouveau : d'abord un petit chantier portant simplement le nom de la rivière, Sault-au-Cochon; ensuite un village appelé Forrestville; finalement une ville qui s'appelle Forestville, écrit différemment.

Tout indique que celle-ci va durer ..... Sa population actuelle ?

Le recensement de l'année 1963 donne 3,500 personnes. — Je puis vous dire — je l'ai visitée l'année dernière — que la ville est très propre et jolie. Dans un beau paysage un peu accidenté et marqué par un cachet de mystère, elle s'étage sur des terrasses successives, et la variété de ses maisons cadre bien avec les lieux.



A Forestville : le paysage vers 1940.

14.- JONQUIERE

— Vous nous présentez la jumelle de Chicoutimi, la ville de Jonquière .....

— Jumelle ! un peu comme les jumeaux Larouche, qui n'étaient pas nés le même jour; un peu aussi comme Esaü et Jacob, pas toujours d'accord; un peu encore comme l'épée de Charlemagne et celle de Roland, émules dans le combat et "jumelles de gloire" ..... Voilà qui s'appelle poésie de l'histoire. Mais revenons à la prose.

— En prose, quel est l'âge de Jonquière ?

— 117 ans (en 1964). Jonquière est née en 1847.

— Et comment ?

— Ça c'est du nouveau par rapport aux autres localités dont nous avons raconté les débuts. Jonquière doit son origine à une société organisée : La Société des Défricheurs de la Rivière-au-Sable.

Cette société a été formée à La Malbaie. Son but était de coloniser le beau plan de terre que traverse la rivière au Sable, en y établissant des jeunes qui n'avaient plus de place sur les terres familiales de leur paroisse, trop petites pour être subdivisées. L'âme de l'entreprise était un vicaire, l'abbé Antoine Racine, futur évêque de Sherbrooke. Les principaux organisateurs étaient un médecin, le docteur Denis Harvey, et deux notaires, Beaulieu et Gagné, et avec eux Alexis Tremblay "Picoté" qui avait été le chef de la Société des Vingt-un-Un.

La Société des Défricheurs comptait 200 actionnaires, qui avaient souscrit chacun une action de 12 louis et 10 chelins (50 piastres ou dollars de notre monnaie actuelle), ce qui formait un capital de 2,500 louis ($10,000), qui devait servir à acheter

du gouvernement le canton Jonquière, à payer les frais d'arpentage et à aider les colons dans la mesure du possible. En retour de la somme versée l'actionnaire avait droit à un lot de 100 acres, qui devait être attribué par tirage au sort; mais il restait à peu près laissé à lui-même pour s'y rendre, le défricher et s'y installer.

— Dans ces conditions il fallait être hardi et vigoureux pour venir s'établir à la Rivière-au-Sable ! En 1847 c'était la forêt vierge; il n'y avait aucun chemin pour s'y rendre . . . . .

— Il n'y avait "ni chemin ni chemine", comme disaient nos pères. On pouvait faire le trajet en bateau de La Malbaie à la Grande-Baie; mais à partir de la Grande-Baie, si on pouvait se rendre jusqu'à Saint-Alphonse en voiture, ensuite, sur une distance de plus de 20 milles, c'était la forêt, où courait un mauvais sentier jusqu'à Laterrière et rien du tout pour le reste du trajet. Vous devinez qu'on ne pouvait pas apporter grand-chose avec soi.

— Connait-on les premiers défricheurs du canton Jonquière ?

— On connaît quelques-uns de ceux qui faisaient partie de la première équipe arrivée sur les lieux à l'automne de 1847 et campés près de la chute où s'élève la manufacture. Il y avait Jean Tremblay, Louis Pedneault, Isaïe Girard, Joseph Audet dit Lapointe, Alexis Bergeron, Ignace Couturier et Roger Fortin surnommé "Radan", dont le surnom a été appliqué à une partie du canton. C'est Jean Tremblay qui aurait fait le premier abattis et construit le premier campe. On cite comme les premiers qui ont semé : les Maltais, Tom et ses frères, Lévis Bergeron, les deux Gaudreault, Mars et Octave, et Thomas Tremblay.

— Vous avez mentionné les Maltais; il me semble que leur nom est marquant dans l'histoire des débuts de Jonquière. A quel titre ?

— Plusieurs familles pionnières de Jonquière sont marquantes : par exemple les Bergeron, les Girard, les Pedneault, les Tremblay, les Brassard . . . . . Les Maltais ont fait leur marque

comme cultivateurs progressifs, mais ce qui met surtout leur nom en vedette c'est le rôle de leur mère.

— Oui, précisément.. Madame Maltais.. Une veuve, n'est-ce pas ? . . . . .

— Son nom est Marguerite Belley, veuve de Jean Maltais, de La Malbaie. Son fils aîné demeurait sur le bien paternel, mais elle en avait plusieurs à établir et elle craignait de les voir partir pour les Etats-Unis, comme bien d'autres à cette époque où, au Canada, les seules industries étaient l'agriculture et l'exploitation du bois de construction. Son mari avait pris des actions dans la Société des Défricheurs, ce qui lui donnait droit à deux lots de terre dans le canton Jonquière. La vaillante femme décida deux de ses garçons à la suivre et elle partit avec eux, franchissant à cheval et à pied, à travers les bois, la distance de La Malbaie à la rivière au Sable, environ 90 milles. C'était en 1851 et aucune famille n'était encore installée dans le canton Jonquière. Madame Maltais et ses jeunes, dont l'un n'avait que 17 ans, localisèrent leur terrain, construisaient une cabane d'écorce et se mirent à faire de l'abattis. Jusqu'à l'automne elle travailla avec ses hommes, eut soin d'eux, entretint leur bonne humeur et leur courage, puis retourna avec eux à La Malbaie, pour revenir l'année suivante faire la même chose avec un fils de plus. — Le geste héroïque de cette femme, qui alors dépassait 50 ans, valut l'établissement de quatre familles Maltais au Saguenay : une à Jonquière, une à Laterrière, une à Chicoutimi, la quatrième à Alma.

— C'est admirable, ça !

— Oui, c'est grand et beau, à la fois intelligent et héroïque. Et le cas n'est pas unique dans notre histoire régionale; sous des formes diverses on retrouve la même compréhension de rôle et la même grandeur d'âme chez nombre de nos pionnières; la **mère Chapdelaine** est bien plus un portrait qu'une imagination. A Jonquière même on en trouve plus d'une dans les débuts et encore plus tard; car la conquête du sol a été longue et dure.

— Les chefs de la Société sont-ils venus sur les lieux . . . . . ?

— Le notaire Beaulieu avait pris des lots à son nom et il est venu y faire exécuter les premiers travaux. C'est lui qui a présidé à la construction du premier moulin à scie. Cependant la Société n'avait pas ce qu'il fallait pour aider suffisamment ses membres, qui en pratique ont été obligés de se débrouiller eux-mêmes, plus isolés que tous les autres à cause de la distance. Elle s'est désorganisée au bout de cinq ans sans avoir pu réaliser les ambitions de ses fondateurs. Mais l'oeuvre a continué. Quelques-uns d'entre eux, le notaire Beaulieu en tête, ont formé un groupe qu'on a appelé "la Petite Société" et qui a fait un succès de la colonie qu'il a établi dans le rang Dix, qu'on appelle encore "Rang de la Petite Société".

— Le nom du canton Jonquière, lui . . . . . ?

— Il a été donné en l'honneur du marquis de La Jonquière, ancien gouverneur du Canada sous la domination française.

— Vous avez dit que les commencements de Jonquière ont été lents et pénibles; c'est le cas de plusieurs des établissements du Saguenay; y a-t-il des causes qui expliquent que ce fut là pire qu'ailleurs ?

— Il y en a deux toutes particulières. Je viens d'en mentionner une : l'absence de chemins praticables, tant du côté de Chicoutimi que du côté de Laterrière. L'autre cause était la difficulté du défrichement, la terre étant en forêt vierge et chargée de bois franc très gros. Ajoutez le manque absolu de secours de l'extérieur.

— Pendant combien d'années a-t-on été comme ça au ralenti ?

— Pendant une dizaine d'années. Ce qui n'est pas bien long tout de même. Le pire a été dans les toutes premières années. Au bout de quatre ans il n'y avait pas 200 acres en culture dans tout le canton, on ne comptait que 82 personnes sur les lieux, et là-dessus seulement 7 ou 8 familles résidantes; les autres ne venaient que pour travailler pendant les bonnes saisons. Les colons commencèrent à prendre le dessus vers 1856; en

1862, quinze ans après le début, ils formaient une colonie de 400 personnes et avaient plus de 2,000 acres en culture.

— Ils étaient en état de former une paroisse et une municipalité.

— Pour une municipalité, oui; la loi exigeait un minimum de 300 habitants. En fait le canton Jonquière fut érigé en municipalité moins de quatre ans plus tard; le 15 janvier 1866 avait lieu la première séance de son conseil, dans le "presbytère attenant à la chapelle"

Presbytère ne signifie pas qu'on avait un curé résidant, mais une maison qui attendait un curé. On était encore inclus dans la paroisse de Chicoutimi. Les premières missions avaient été données dans la maison d'André Bergeron. La première chapelle fut construite en 1861 mais elle ne fut achevée que l'année suivante et mise sous le patronage de saint Dominique en hommage au nouveau curé de Chicoutimi, l'abbé Dominique Racine. Celui-ci demanda tout de suite un prêtre résidant pour Jonquière, mais il ne l'obtint qu'en 1866. Le premier fut l'abbé François Gagné.

— On dit que Jonquière a eu des curés remarquables; est-ce exact ?

— Oui. Remarquables à divers titres, mais remarquables vraiment. Ils forment une galerie intéressante. Prenons le temps d'en citer quelques-uns. — Le curé Gagné, qu'on ne peut pas qualifier de fondateur parce que la fondation avait été pratiquement faite par le curé Racine de Chicoutimi, n'a été que trois ans; "malin" de caractère et très peu éloquent en chaire, il était zélé et attentif à tout; il était en même temps maître de poste. — L'abbé Napoléon Laliberté, qui n'a été qu'un an et demi, était un lettré, fin causeur, solennel de manières, très éloquent. Il était là au moment tragique du Grand Feu de 1870, qui a balayé le tiers des maisons de Jonquière. — L'abbé Pantaléon Bégin a organisé la paroisse : érection canonique, conseil des marguilliers, bedeau, avec comme salaire, un demi-minot de blé par famille. — L'abbé Hubert Kéroack a été 27 ans curé; il est le

plus pittoresque de la série; c'est regrettable que nous n'ayons pas le temps de raconter des anecdotes à son sujet. Il a fait construire l'église et le presbytère en 1876 et 1878, a installé un carillon de cloches en 1894. — L'abbé Sévérin Pelletier a fait construire l'église actuelle en 1912 et il a vu la première division de la paroisse par la fondation de celle de Kénogami, le 1er janvier 1913. — Le chanoine Richard Tremblay, qui a été 20 ans, a été le dernier curé unique de Jonquière. Son successeur, le chanoine Joseph Lapointe, a vu la formation des paroisses de Saint-Laurent en 1937 et de Saint-Georges en 1941.... Aujourd'hui Jonquière compte 7 paroisses dans ses limites.

— Jonquière a été d'abord un pays agricole .....

— Oui, un pays uniquement agricole pendant 50 ans; mais à partir de 1900 une industrie s'est greffée sur le fond agricole. Ce fut une pulperie. L'initiative, l'organisation, la construction et la direction sont dues à un homme entreprenant et adroit, ingénieur de naissance, Joseph Perron, qui avait pris de l'expérience dans l'installation de la pulperie de Chicoutimi. Avec un capital fourni en majeure partie par des cultivateurs de Jonquière, Chicoutimi, Laterrière, Saint-Cyriac, il forma la Compagnie de Pulpe de Saint-Dominique de Jonquière, qui fut incorporée le 23 de mars 1900, alors que les travaux de construction étaient commencés depuis le mois de juillet précédent. Le 17 novembre 1900 l'usine était mise en opération. Dès le départ tout y fonctionnait parfaitement et le produit prenait la note de première qualité. C'était un splendide succès.

— On y fabriquait de la pulpe mécanique ?

— Exactement : de la pulpe produite par l'usure du bois au moyen de meules en pierre rude.

— Cette pulperie a passé bientôt aux mains de William Price, il me semble.

— Dès le mois de décembre 1901, Price prenait 600 actions dans la compagnie et ainsi le contrôle. Cette intervention assurait le progrès de l'entreprise en mettant à sa disposition des réserves forestières, qui auparavant lui faisaient défaut, et du

capital, que les premiers actionnaires n'étaient pas en mesure d'ajouter; car les cultivateurs avaient fait un gros effort pour donner une industrie à leur paroisse; une fois celle-ci réalisée ils ne demandaient pas mieux que de s'en décharger; ils vendirent leurs parts à Price, qui devint seul propriétaire en 1909 et commença aussitôt à fabriquer du papier à journal et peu après du carton en plus de la pulpe.

— Ah! on a fait du papier à Jonquière ! A-t-on continué après la construction de Kénogami ?

— Jonquière a fabriqué du papier pendant 27 ans : jusqu'à 1936; à partir de cette date l'usine a produit seulement du carton, cela jusqu'à sa fermeture, l'an passé (1962).

— Jonquière s'est donné aussi d'autres industries moins importantes . . . . .

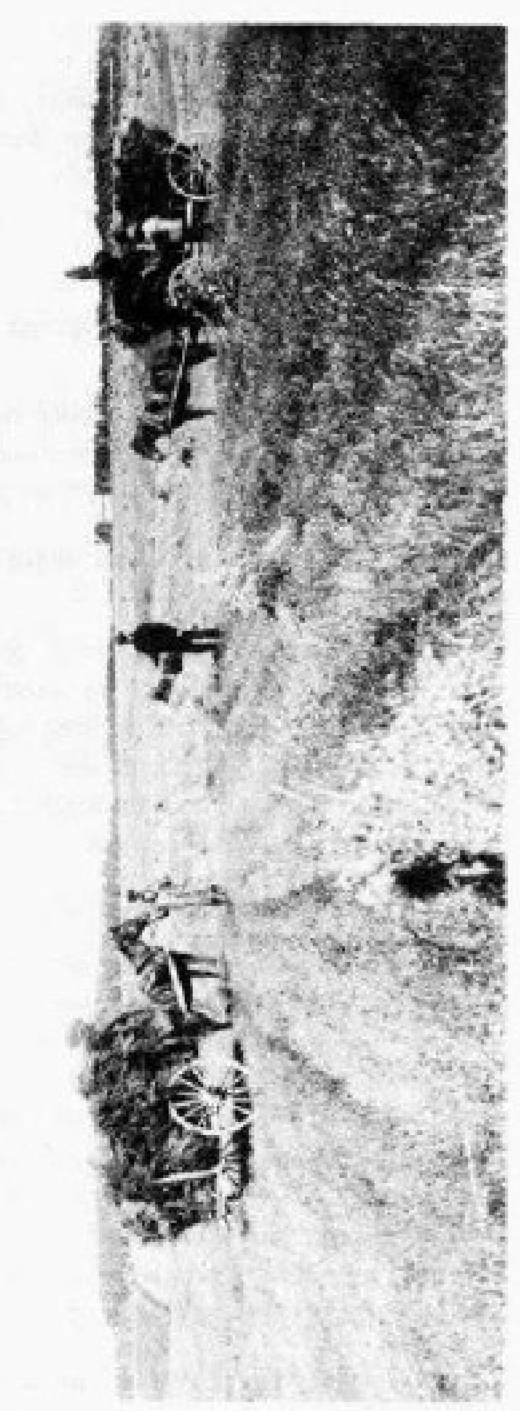
— Moins importantes mais toutes opportunes et parfois nécessaires pour son progrès et sa prospérité. On pourrait en citer plusieurs qui sont établies depuis 30 ans, 40 ans et davantage, dans le bois, la plomberie, les produits laitiers et autres; il est impossible de les énumérer toutes ni les commerces qui sont encore en pleine activité.

— Dans le domaine éducationnel . . . . . ?

— Il y aurait beaucoup à dire, à partir de la première instittutrice, l'épouse de François Harvey, Philomène Soucy, qui enseignait dans sa maison avant qu'il n'y eut une école et encore dans la première école, ouverte en 1868. L'arrivée des Frères du Sacré-Coeur en 1914, et celle des Soeurs du Bon-Pasteur en 1916 sont des étapes marquantes dans le progrès de l'éducation scolaire. Une nouvelle ère de progrès s'est ouverte en 1955 par l'établissement du Collège de Jonquière dirigé par les Pères Oblats et par l'addition de la télévision au poste CKRS, premier service du genre au Saguenay.

— Je remarque que l'histoire de Jonquière témoigne d'une progression constante qui fait augurer un bel avenir.

— Je suis bien de votre avis.



A Jonquière : ferme Angers, site de la paroisse de Saint-Laurent, en 1895.

15.- HEBERTVILLE

—Je ne crois pas me tromper en pensant que vous aviez hâte de parler d'Hébertville.

— En vérité j'avais hâte. La naissance d'Hébertville c'est la naissance du Lac Saint-Jean, et le Lac Saint-Jean c'est mon pays. J'ai de l'attachement pour toute la région du Saguenay et je me dévoue équitablement pour elle entière, mais le Lac Saint-Jean reste la partie du Saguenay qui m'est la plus chère; elle en est d'ailleurs le coeur et quoi qu'on fasse elle le restera puisque la nature l'a placée là.

— C'est donc à Hébertville que la colonisation du Lac Saint-Jean à commencé .....

— Oui. Elle a commencé en 1849, deux ans après son début à Jonquière, et à peu près de la même façon.

— Il y a ressemblance entre les deux ?

— La fondation d'Hébertville et celle de Jonquière se ressemblent par deux traits principaux : elles sont dues à des sociétés organisées selon le même système et leur réalisation a rencontré le même problème de distances et de manque de communications; mais il y a des différences notables dans la manière de procéder et dans la solution de ce problème.

— Peut-être l'expérience de Jonquière a-t-elle profité à Hébertville .....

— Peut-être, dans une certaine mesure; mais il semble que c'est moins une question d'expérience, peu visible encore à Jonquière quand Hébertville a commencé, que le fait de l'étude mieux approfondie des problèmes et le fait du sens pratique exceptionnel des chefs de l'entreprise.

— Dans le cas d'Hébertville, comment les choses se sont-elles passées ?

— Deux sociétés ont contribué à l'établissement de colons à Hébertville avant la fondation proprement dite : une formée à la Baie Saint-Paul, l'autre à la Jeune-Lorette, près de Québec. C'étaient des organisations de paroisse et sans cadre solide. La première a poussé quelques familles de colons dans le canton Signay, sur la rive droite de la Belle-Rivière; la seconde, dont l'âme était le curé François Boucher, a placé des colons dans le canton Caron, sur l'autre rive de la Belle-Rivière. La plupart de ces colons se sont découragés; il en est resté quelques-uns. Ces débuts sont de 1848, un an avant ceux de la véritable fondation.

— Cette fondation, c'est l'entreprise du Curé Hébert ?

— Oui. On dit "l'entreprise du Curé Hébert" parce qu'il en a été l'âme et l'agent réalisateur; mais il n'était pas seul ni même le chef. Cette entreprise est l'oeuvre d'une société qui s'appelait **Association des comtés de l'Islet et de Kamouraska pour coloniser le Saguenay**. Comme celle des Défricheurs de la Rivière-au-Sable, elle était formée d'actionnaires dont le nombre n'était pas limité mais dont aucun ne pouvait détenir plus de trois actions. Une action était de 12 louis et 10 chelins ($50) payables en dix versements d'argent ou en travail équivalent; elle donnait droit à un lot avec environ 20 arpents défrichés et une bâtisse, soit grange soit maison. La société faisait exécuter elle-même ces travaux sur chacun des lots; elle avait cinq ans pour faire cela, pour ouvrir des chemins, construire des moulins et une chapelle; ensuite les lots devaient être alloués aux actionnaires par tirage au sort.

— On voit tout de suite comment se trouvait résolu le problème des difficultés qui avaient entravé le progrès des pionniers de Jonquière.

— C'est ça. La Société de l'Islet et de Kamouraska, qui dans ses livres de comptes s'appelait la "Société du Saguenay", a acheté le canton Labarre et acquis ensuite le canton Mésy, sé-

parés par la petite rivière des Aulnaies, entre le canton Kénogami et les cantons Signay et Caron. L'abbé Nicolas Hébert, curé de Saint-Pascal, fut chargé de conduire une première équipe de 44 hommes sur les lieux au mois d'août 1849. Du premier arbre abattu on fit une croix, qui fut plantée là où commençait le défrichement et au pied de laquelle la messe fut célébrée. On construisit un grand campe, on ouvrit un chemin d'hiver du côté de Laterrière et on fit environ 200 arpents d'abattis d'une certaine largeur sur une suite de lots. Vers la fin d'octobre les hommes retournèrent chez eux, pour revenir au mois de mai suivant avec un outillage plus complet, des chevaux et des vaches. Le chantier ainsi organisé, les hommes étaient nourris et munis du nécesaire, et les travaux se poursuivaient à un rythme accéléré. L'hiver suivant on laissa une équipe de 14 hommes pour faire des billots, qui étaient vendus et conduits à la scierie de Chicoutimi par le lac Kénogami et la rivière Chicoutimi. On a fait de même ensuite tous les hivers, avec un plus grand nombre d'hommes. La caisse de la Société en bénéficiait et cela permettait de faire face aux dépenses, qui étaient considérables.

— Ça devait en effet coûter terriblement cher pour nourrir et fournir de tout le nécessaire un contingent de travailleurs à cet endroit-là, qui était vraiment, dans le temps, le "bout du monde".

— Vos observations sont justes. On n'aurait pas pu tenir, ou bien on aurait langui misérablement si on n'avait pas eu d'autres ressources que le paiement des actions. En plus des billots faits pendant l'hiver, on avait commencé tout de suite à cultiver. Dès le premier printemps, en 1850, les hommes étaient venus de bonne heure brûler les abattis et semer. A la fin de l'hiver suivant on tirait parti des érablières naturelles du voisinage en faisant 400 livres de sucre et un baril de sirop. Les terrains ensemencés augmentaient d'étendue d'année en année. En 1851, un membre de la Société, Félix Langlais, construisit à la chute de la rivière des Aulnaies (dans le village actuel) un moulin à farine, qui permit d'utiliser les récoltes,

et un moulin à scie, qui permit de préparer plus rapidement et à moins de frais le bois pour les constructions.

— Quand a-t-on commencé à amener des familles ?

— Normalement les familles n'auraient dû arriver qu'après l'attribution des lots, qui devait se faire au bout de cinq ans, donc en 1854; mais elles n'attendirent pas cette échéance pour venir s'installer. On en trouve au moins douze sur les lieux dans l'été de 1852.

— Est-ce qu'on les connaît nommément ?

— Oui; on en a même une liste intéressante. Une chapelle construite près des moulins fut ouverte cette année-là et il y eut, comme dans une paroisse organisée, une élection de marguilliers et la vente des bancs. Cette vente des bancs, faite le 1er août, attribuait une rangée aux familles et l'autre aux hommes qui n'avaient pas de famille; c'est ainsi qu'on a la mention des familles résidantes à ce moment.

— Il serait intéressant de les faire connaître . . . . .

— Il y avait celles de Calixte Hébert, frère du curé fondateur, de Bénoni Voisine, Louis Déchêne, conducteur des travaux, Louis Lévêque, Moïse Hudon dit Beaulieu, Michel Paradis, Frédéric Bolduc, Jean Paradis, Antoine Tremblay et Antoine Laprise. Par ailleurs on en connaît deux autres, arrivées au mois de mai : celles de Pierre Guimond et de Joseph Fredette. Il y en a une treizième qui était installée au lac Kénogamishish avant l'arrivée des gens de Kamouraska, la famille de Joseph Morel, qui cultivait un peu et faisait toutes sortes de choses. Le premier acte d'état civil inscrit à Hébertville, le 13 juin 1852, est le baptême d'un enfant de ce Joseph Morel.

— C'est donc en 1852, moins de trois ans après le commencement des travaux de colonisation, qu'Hébertville a eu un curé . . . . .

— Malgré les apparences, il n'y avait pas de curé; c'est l'abbé Nicolas Hébert qui voyait aux besoins religieux; il passait

une grande partie du temps, l'été au complet, avec ses colons. Dans l'été de 1852, l'abbé Octave Hébert, son frère, qui le remplaçait à Kamouraska, passa quelque temps dans la colonie d'Hébertville; c'est lui qui présida à l'organisation que je viens de rapporter. On n'a eu un curé en charge qu'en 1857; le premier fut l'abbé Joseph Hudon. Il avait ouvert les registres un an auparavant, le 24 octobre 1856.

— J'ai remarqué que vous avez dit que la distribution des lots a été faite en 1854. Si elle a été faite par tirage au sort il a dû surgir des difficultés du fait que des familles s'étaient installées auparavant.

— Il n'y a pas eu de difficultés. Le cas avait été prévu. La Société s'était obligée à faire défricher une superficie de 20 arpents sur chacun des lots et à y mettre une bâtisse : une maison habitable sur l'un, une grange convenable sur l'autre. Toute amélioration additionnelle ou manquante sur un lot au moment de la distribution était estimée à sa valeur et celui à qui le lot était attribué par le sort versait à la Société ou recevait d'elle, selon le cas, le paiement du montant fixé. Une fois propriétaire de son lot chacun pouvait à son gré le garder ou le vendre ou l'échanger avec un autre. Comme la Société, pour l'avancement de sa colonie, avait intérêt à y amener des familles aussitôt que possible, elle leur donna des facilités pour s'installer à l'avance sur des lots qui pouvaient leur convenir et personne n'y mit obstacle. En pratique les lots les plus développés, ceux du rang depuis le pont flottant jusqu'au village actuel, furent vendus à l'enchère.

— Comme ça, les colons devaient être assez nombreux quand la distribution régulière des lots a été faite . . . . .

— Nous n'en avons pas le nombre précis en chiffres, mais nous savons qu'il y avait une double série d'établissements le long du lac Kénogamishish et des deux côtés de la rivière des Aulnaies et de la Belle-Rivière jusqu'à bonne distance dans les cantons Caron et Signay. La liste de distribution mentionne 101 lots occupés.

— **Un vrai succès !**

— Un vrai succès à tous les points de vue. Le travail, fait en quipe sous la conduite de contremaîtres compétents et dans es bonnes conditions d'outillage, de logement, d'alimentation et de camaraderie, avait donné un excellent rendement sans accabler personne. A la date prévue chacun recevait une propriété en état de le faire vivre avec sa famille; la Société avait rempli son programme et elle pouvait se dissoudre sans déficit financier. Une colonie était établie et organisée au temporel et au spirituel, avec les moyens de communication strictement nécessaires. Et de plus, la belle plaine agricole du Lac Saint-Jean était ouverte à la colonisation. Le curé Hébert pouvait être content de son oeuvre et on a été bien inspiré de donner son nom à la parosise-mère du Lac Saint-Jean, Hébertville. — On lui a élevé un monument en 1926 et nous avons suggéré de donner le nom de "boulevard Hébert" à la branche de la route 54-A qui conduit au Lac Saint-Jean en y entrant par Hébertville.

— **Peut-on dire qu'à peine cinq ans après ses débuts la colonie d'Hébertville connaissait la prospérité ?**

— **Prospérité !** le mot serait trop fort pour être employé au sens absolu. On peut l'accepter sous l'aspect croissance, santé, solidité de constitution, autant qu'on peut le dire d'un vigoureux bébé qui va bien et qui promet, mais qui reste quand même un être frêle et à qui il manque beaucoup de choses pour être "prospère" tout court.

— **Qu'est-ce qui manquait à la jeune colonie ?**

— D'abord de l'âge et de quoi se développer rapidement : d'une part le défrichement des terres n'était encore que peu avancé; d'autre part, l'isolement dû à la distance et à l'insuffisance des routes privait de tout accès à des marchés et rendait très onéreux tout ce qu'il fallait acheter. Dans ces conditions le progrès matériel était nécessairement lent et il a fallu plusieurs années pour "prendre le dessus". C'est venu tout de même; l'augmentation de la population l'indique bien. De 477 résidants au recensement de 1861, elle passe à 880 en 1863

et trois ans plus tard elle est de 1395; en trois ans elle a triplé. L'année suivante, en 1867, le grand vicaire Racine écrivait dans son rapport à l'évêque : "Cette paroisse, la meilleure du Saguenay par son esprit de foi et de religion, augmente rapidement."

— Le fameux grand feu de 1870 n'a pas épargné Hébertville . . . . .

— Il l'a terriblement ravagé. Le rapport officiel donne le chiffre de 50 familles qui ont tout perdu.

— Quand il s'agit de paroisse on s'intéresse toujours au côté religieux. Parlez-nous donc un peu des églises, des curés.....

— On peut le faire brièvement. D'abord il n'y a eu que trois églises à Hébertville : la première petite chapelle de 1851, au bord de la rivière, n'a servi que peu de temps. Dès 1854 l'abbé Hébert lui-même a fait commencer la construction d'une autre sur la côte; bâtie en bois, elle a duré 25 ans. En 1881 Hébertville s'est donné une église en pierre, la première du Lac Saint-Jean; elle a été construite autour de l'autre, qui n'a été démolie que lorsque la nouvelle a été couverte et en état de servir au culte; celle-ci n'a été terminée à l'intérieur que 33 ans plus tard, en 1914. Sa dernière restauration date de 1948, je crois; elle est l'oeuvre du curé actuel.

— Ces familles de la Côte Sud qui sont venues s'établir à Hébertville n'ont pas dû demeurer longtemps sans écoles . . . . .

— Il y en avait une en 1856. En 1868, un professeur, Elzéar Ouellet, mon grand-père maternel, diplômé de l'école normale Laval, ouvrait la première école modèle. En 1894 arrivèrent les religieuses du Saint-Rosaire; elles y sont encore. J'ai moi-même été professeur là.

— Quel dommage que nous n'ayons pas encore quelques minutes ! . . . . .



A Notre-Dame d'Hébertville : le monument Hébert.

16.- SEPT-ILES

— J'avoue que j'ai été surpris quand vous avez annoncé que, par ordre d'âge, le tour de Sept-Iles venait si tôt. Ça vient de naître, la ville de Sept-Iles !

— La **ville** vient de naître; on aurait pu s'en tenir à ce fait et n'en pas faire mention dans cette série d'aperçus historiques de nos localités présentées par ordre d'âge; mais on a des raisons de penser à l'ancien village de Sept-Iles qui, lui, n'est pas jeune.

— Vous faites donc dater Sept-Iles d'il y a plus de cent ans ?

— Oui, en considérant les développements récents plutôt comme une étape nouvelle dans son histoire que comme un commencement. — Cette manière de voir peut être discutée, mais elle n'est pas hérétique et elle nous permet de placer Sept-Iles parmi les aînées dans la famille de nos localités actuelles.

— J'admets volontiers ce point de vue. Je crois d'ailleurs qu'il est question de Sept-Iles depuis beaucoup plus que cent ans. Vous mentionnez dans un article de votre revue SAGUENAYENSIA, que son nom est aussi ancien que celui du Saguenay.

— En effet, Jacques Cartier a visité ce lieu en prenant connaissance de la côte du Royaume du Saguenay dans l'été de 1535; il en a fait la description et il lui a donné le nom qu'il porte depuis ce moment-là, c'est-à-dire depuis 428 ans. On voit le nom de Sept-Iles sur la première carte de notre pays, qui date de 1536.

— C'est respectable ! . . . . . Y a-t-il eu là, comme dans le reste du Saguenay, des postes de traite des fourrures et de mission?

— Les Indiens de Sept-Iles, d'une tribu montagnaise qu'on

appelait les **Oumamißek,** ont commencé par venir à Tadoussac pour la traite des fourrures et c'est là qu'on a commencé à les évangéliser. Vers 1650, le danger de rencontrer les Iroquois en maraude les retenait chez eux; ils réclamèrent la visite des missionnaires et des trafiquants. Le premier missionnaire qui les visita est le Père Jean Dequen, le découvreur du lac Saint-Jean. Il s'y rendit en 1650 et y fonda l'année suivante la mission de l'Ange-Gardien.

Le poste de traite a été établi vers le même temps. En 1658 il était concédé au Sieur de Maure; cinq ans plus tard à Charles Aubert de la Chesnaye; à partir de 1674 il a été compris dans les Postes du Roi et exploité de différentes façons.

— Ce poste a-t-il été maintenu tout le temps ?

— A peu près tout le temps. Il a subi, comme les autres, et peut-être un peu plus que les autres à cause de sa position, les contre-coups des événements politiques, militaires, commerciaux. Louis Jolliet et ses associés y organisèrent une entreprise de pêche et de traite en 1679; son installation fut brûlée par les Anglais en 1692. Le poste a été pendant certaines périodes délaissé comme résidence au bénéfice de celui de la rivière Moisie; mais on finissait par y revenir. Au printemps de 1744, on y commença la construction d'une chapelle, qui ne fut pas achevée; l'établissement fut de nouveau pillé et ravagé par un vaisseau de guerre anglais en 1746 et les employés furent faits prisonniers. Dans son rapport sur les Postes du Roi en 1750 le Père Coquart mentionne comme principale opération à Sept-Iles la chasse au loup marin, qui donnait de 30 à 35 barils d'huile; il dit que les pelleteries y étaient moins abondantes qu'au poste de Chicoutimi mais qu'elles étaient plus belles. Après la conquête du Canada la position du poste devint plus stable, bien qu'il ait changé de main plusieurs fois. Les derniers propriétaires ont été la Compagnie du Nord-Ouest à partir de 1802, celle de Goudie & Lambson de 1822 à 1831, et ensuite celle de la Baie d'Hudson, qui l'a fermé en 1859. Les Pères Oblats, en charge des missions de la Côte, ont commencé la construction d'une chapelle indienne permanente en 1847.

— Franchement, vous connaissez l'histoire de Sept-Iles comme celle de Chicoutimi . . . . .

— "Comme" dans le sens de **en plus** de celle de Chicoutimi, mais pas dans le sens de **aussi bien**. J'en ai fait une étude spéciale pour rafraîchir les connaissances que j'avais et acquérir celles qui me manquaient . . . . . — Vous avez parlé de Chicoutimi : savez-vous qu'il y a des chicoutimiens bien connus qui ont part active dans l'histoire de Sept-Iles ?

— Je serais bien aise d'en connaître.

— Le premier fondateur de Chicoutimi, Peter McLeod, en est un. Il était né à Chicoutimi mais il a été élevé en partie à Sept-Iles, où son père a été commis; c'est là que trois de ses frères: Norman, Edmund et Johnny, se sont noyés en allant au secours d'un vaisseau en perdition; le père lui-même est revenu s'installer ici sur des belles propriétés à Shipshaw, où il a fini ses jours.

Il y a aussi Tom Ross; né à Chicoutimi sur le domaine de son père maintenant compris dans les limites d'Arvida, marié à Maggie McLeod, qui demeurait en face, sur l'autre rive de la rivière Saguenay, il a été commis au poste de Métabetchouan et ensuite à celui de Sept-Iles. Et de même plus tard son fils George-Monroe Ross, natif de Chicoutimi. — Ajourd'hui les gens de Chicoutimi ne sont pas rares à Sept-Iles.

— Quand le village de Sept-Iles a-t-il commencé ?

— Il a commencé vers 1851, peu après la construction de la chapelle des Oblats : petite église de 35 pieds sur 25, mise sous le patronage de **Saint Joseph**, qui est encore celui de la première église de la ville actuelle. Quelques familles canadiennes-françaises vinrent s'installer dans le voisinage de cette église, pratiquant la pêche pendant l'été et la chasse pendant l'hiver. La chapelle était réservée aux Indiens, qui venaient séjourner quelques semaines durant l'été; après leur départ les blancs avaient la permission de s'en servir en retour des réparations qu'ils y avaient faites et de la construction d'une sacristie.

— Quelle pêche faisait-on à Sept-Iles ?

— D'abord, au printemps, pendant le mois de mai et la première moitié de juin, on pêchait le hareng dans la baie même. — Vous savez que la baie de Sept-Iles est magnifique : grande, assez pour loger à l'aise toute la flotte britannique, à eau profonde et bien abritée par la chaîne des îles qui en ferment presque l'entrée, elle offre des avantages exceptionnels. — On faisait ensuite la pêche de la morue autour et au large des îles.

— On n'y faisait pas de culture ?

— Absolument pas. Une belle plaine tout unie entoure la baie et présentait à l'oeil des champs magnifiques, mais le sol est de sable très pauvre, quasi improductif; il n'y pousse que du petit bois.

— Dans ces conditions-là, les gens devaient être pauvres .....

— Ils l'étaient en effet. Ils se procuraient le nécessaire par la pêche et la chasse, qui leur fournissaient la nourriture et assez de poisson et de pelleterie à vendre pour acheter leurs vêtements et leur outillage. La vie était dure et frugale, mais on la supportait sans se plaindre en temps ordinaire.

— Les communications se faisaient évidemment toutes par mer .....

— Uniquement par mer. Il n'y avait qu'un seul chemin passable pour des voitures entre la petite localité de Sept-Iles et celle de Moisie, distantes de 15 milles; cela permettait d'avoir quelques chevaux et des voitures roulantes pour faire ce trajet par terre l'été; l'hiver on ne pouvait voyager qu'en raquette ou en cométic. — Le cométic est un traîneau long et léger, à lisses de bois, tiré par un attelage de chiens. — Les voyages d'hiver étaient très durs; ils étaient aggravés par les longues distances et les espaces inhabités.

— L'histoire de la circulation par mer doit être riche d'aventures.

— Elle en est remplie. Je pense que la proportion des hom-

mes victimes de la mer est considérable; car la navigation dans ces parages est particulièrement dangereuse à cause des brouillards fréquents, des vents de tempête, des rochers et des bancs de sable qui caractérisent la Côte. La baie de Sept-Iles est un bon refuge, mais son entrée est difficile, parce que dangereuse dans la brume.

— Il a dû se produire des naufrages.

— L'histoire en a enregistré quelques-uns. Par exemple celui du vaisseau du Roi le **Corossel**, en 1693, sur la côte de l'île qui a gardé son nom : l'île Corossel. Le plus sensationnel a été, je crois, celui de **Saint-Olaf,** en novembre 1900. Le **Saint-Olaf** était un navire côtier qui, depuis quelques années, faisait le service entre Québec et les localités de la Côte Nord jusqu'au détroit de Belle-Isle. Construit 18 ans auparavant, il était en acier et mesurait 150 pieds de longueur. Il était commandé par le capitaine Philippe-Thomas Lemaître, jersiais d'origine, alors âgé de 55 ans, capitaine depuis l'âge de 20 ans, marin habile et expérimenté, connaissant très bien la Côte. D'un poste à l'autre, le **Saint-Olaf** avait quitté Moisie à la fin de l'après-midi, se dirigeant apparemment tout droit vers la rivière Sainte-Marguerite sans arrêter à Sept-Iles, car un épais brouillard enveloppait les côtes et la mer et un vent très violent mettait la mer en furie. Il a péri sans donner d'alarme, en pleine nuit. On n'en a trouvé que des débris près d'une des îles de l'entrée. Des 14 hommes de l'équipage et des 7 passagers on ne trouva que le cadavre d'une personne; on a pu l'identifier. Parmi les naufragés se trouvait un Chicoutimien d'origine, Louis Gagnon, de 43 ans. Un hasard providentiel empêcha qu'il y en eût un autre de chez nous : le jeune abbé Abraham Villeneuve, alors missionnaire sur la Côte avec principale résidence à Sept-Iles. Il était descendu du bateau à un poste pour saluer un confrère isolé et il n'était pas retourné à bord. — Vous savez que cet abbé Villeneuve a été le premier curé de Péribonka et ensuite de Sainte-Croix.

— Est-ce que Sept-Iles serait un des pires endroits de la Côte sous le rapport des naufrages ?

— Oh! non. La Pointe des Monts a connu beaucoup plus de naufrages, Portneuf et Mille-Vaches aussi. Quand on sait qu'un endroit est dangereux on l'évite ou bien on prend les précautions en conséquence. Je me plais à citer cette observation d'un Salomon de chez nous, qui me disait en parlant d'un escalier au vieux couvent du Bon-Pasteur; "Il était tellement dangereux qu'on n'a jamais eu d'accident". Dans le cas du **Saint-Olaf**, ceux qui s'y connaissaient ont pensé que, se voyant incapable de tenir contre la mer démontée, le capitaine a essayé d'entrer dans la baie de Sept-Iles et il a touché terre en cherchant la passe, qui est assez étroite.

— Aujourd'hui cette baie est fréquentée . . . . .

— Très fréquentée. On a des raisons d'y aller que ne présentait pas le village d'autrefois.

— Petit village qui ne comptait que quelques maisons..... ?

— . . . . . Qui était devenu un village important ! Erigé en municipalité en 1895, il avait un curé résidant, une belle église paroissiale construite en 1898, il avait possédé la résidence du Vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, possédait une exploitation de bois de pulpe depuis 1908 et comptait une population stable de plus de 1500 habitants au moment où s'amorcèrent les développements actuels.

— C'est l'exploitation des mines de fer d'en arrière, au lac Knob et au lac Brûlé, qui a amené ces développements.

— Exactement. L'existence de ces mines était connue depuis longtemps. On s'en rendait compte, il y a plus de cent ans, par la quantité extraordinaire de poussière de fer mêlée au sable qui formait des bancs immenses à l'embouchure des rivières de cette partie de la Côte, spécialement les rivières Moisie et Natashquan. Ce minerai en poudre, qu'on appelait "sable magnétique", a même été exploité pendant plusieurs années par une compagnie. C'est un missionnaire oblat de la résidence de Betsiamits, le Père Louis Babel, qui, au cours de ses missions chez les Naskapis de l'intérieur, en 1866 et les années sui-

vantes, a découvert la localisation des gisements de fer et qui en a le premier signalé l'importance.

— C'est du nouveau ça . . . . .

— Oui et non. Les gouvernants ont été mis au courant par les missionnaires eux-mêmes et par d'autres, mais la chose a tombé dans le silence et l'oubli. L'attention a été réveillée une quarantaine d'années plus tard et un projet de chemin de fer de Québec à Sept-Iles a été lancé, le tracé en a été fait en 1910 et les frais de construction ont été minutieusement étudiés; mais le soleil s'est couché de nouveau sur les possibilités de développements de ce côté. Il a fallu attendre les Américains pour redécouvrir les mines et faire entrer leur exploitation dans le domaine des réalisations.

— Le début de ces réalisations date bien maintenant d'une vingtaine d'années . . . . ?

— De près de 25 ans. C'est, je crois, en 1949 que la compagnie Iron Ore a obtenu les concessions des domaines miniers. Sept-Iles a été choisi comme port d'expédition du minerai, et pour l'y amener on a commencé la construction d'un chemin de fer de 350 milles, qui a été terminé le 13 février 1954. Sept-Iles a vu s'établir toute une population nouvelle qui a débordé ses cadres et qui s'est incorporée en ville le 14 mars 1951, ville qui a été proclamée cité en 1959. Elle compte maintenant une population qui atteint 17,000 habitants et forme trois paroisses dont une de langue anglaise. Je l'ai visitée en 1960 et j'en ai rapporté une très bonne impression, qui devrait être meilleure encore aujourd'hui, car le plan d'urbanisme et les organisations de toutes sortes, y apportent des améliorations rapidement conduites. — La suite, c'est l'**avenir.**



A Sept-Iles : la ville en 1966.



Partie du quai.

17.- MILLE-VACHES

— Je pense qu'en abordant l'histoire de Saint-Paul du Nord, qui s'est toujours appelé "Mille-Vaches", la première question que tout le monde sent le besoin de poser c'est : d'où vient ce curieux nom ?

— Ce nom frappe en effet par son pittoresque et par son étrangeté. Il vient de France — comme les vaches d'ailleurs, mais par un autre bateau; je veux dire : pas de la même manière. — Il a été donné par on ne sait qui à une longue batture qui découvre à mer basse et qui est semée de gros cailloux noirâtres qui, vus du large, ressemblent à un immense troupeau de vaches couchées. On le trouve sur les cartes à partir de 1681, il y a près de 300 ans. Le nom de **Mille-Vaches** est entré officiellement dans l'histoire le 15 de novembre 1653 par un acte royal qui concédait à Robert Giffard à titre de seigneurie un domaine de trois lieues de front sur le fleuve Saint-Laurent et quatre lieues de profondeur à l'endroit appelé Mille-Vaches, en bas des Bergeronnes.

— Il y a eu là une seigneurie ! . . . . .

— Oui, la première concédée dans le territoire du Saguenay. Elle a changé de maître plusieurs fois, mais elle a duré jusqu'à nos jours. Elle n'a jamais été mise en valeur. Cependant un poste de traite y a été établi vers 1670 par le Canadien François Aubert de la Chesnaye et a été plus ou moins maintenu pour la chasse au loup marin. On en tuait de 500 à 1200 par année. James McKenzie, qui visita le poste en 1808, rapporte qu'une fois, dans le mois de novembre 1775, la marée en baissant avait laissé la batture de la baie couverte de loups marins, à ce point que les employés du poste en avaient tué au bâton plus de 2000. McKenzie accuse la baie et la pointe de Mille-Vaches d'être aussi fatale aux navires qu'aux loups marins, ce

qui est sans doute un peu exagéré. Il ajoute que cette baie produit assez de foin naturel pour nourrir mille vaches. Ce fait est vraisemblablement pour quelque chose dans la venue des colons . . . . .

— Est-ce que le poste existait encore quand les premiers colons sont arrivés ?

— Ah! non. Il n'était plus qu'un souvenir; il n'en restait aucun vestige.

— De quelle année datent les premiers établissements qui ont fait naître la localité actuelle ?

— Exactement de 1853. On en a fêté le centenaire en 1953. C'est un Tremblay qui a été le premier pionnier établi là : William Tremblay. Il a dû arriver au printemps; au mois de janvier il n'y avait personne sur les lieux, et au mois de septembre on faisait baptiser un enfant, indice que la famille était arrivée depuis assez longtemps. Marié à Henriette Turcotte, à La Malbaie, en 1831, William arrivait avec une famille d'au moins 9 enfants, tous élevés; l'aîné des garçons était marié et c'est le baptême de son premier enfant, en septembre 1853, qui donne la preuve de la présence de cette famille à la baie de Mille-Vaches. Le premier mariage de l'endroit a été celui de l'aînée des filles de William Tremblay, en 1855.

— Qu'est-ce qui amena cette famille à se fixer là ?

— La terre. William Tremblay s'est installé comme cultivateur à la Pointe de Mille-Vaches et son garçon David au Cran Rouge, là où est l'église actuelle; un de ses lointains cousins, Pierre Tremblay, vint l'y rejoindre l'année suivante.

— Vous paraissez les connaître, ces premiers colons . . . . .

— Je pourrais les mentionner tous, avec leurs lieux d'origine, les noms de leurs femmes et de leurs enfants, et même, pour les cinq premiers, les dates de baptême et de mariage . . . . .

— Je vous prends au mot.. Parlez-nous de ces premières familles.

— J'ai mentionné celle de William Tremblay, la première de toutes, installée à la Pointe au printemps de 1853. — La deuxième, arrivée en 1854, est celle de Pierre Tremblay; parent de William, il venait de Sainte-Agnès. Sa femme s'appelait Adélina Pilote. Il s'est établi au Cran Rouge. — La même année est arrivé et s'est placé au Cran Rouge François Desbiens, de La Malbaie. Marié à Mathilde Tremblay, il faisait baptiser un enfant le 16 janvier 1855. — A l'automne de 1855 on trouve, installé à la rivière Eperlan, Jean-Baptiste Girard, originaire de l'Ile aux Coudres, marié à Suzanne Harvey. — Ces quatre premiers colons étaient des cultivateurs. Le cinquième, Dosithé Gagnon, marié à Sophie Fortin, était navigateur; il venait des Eboulements et avait demeuré quelque temps à Portneuf. Au mois de novembre 1855 le Père Arnaud bénissait le mariage de Marie Tremblay, fille de William, avec Johnny Girard, fils du pionnier Jean-Baptiste, et il administrait deux baptêmes dans la maison de Dosithé Gagnon.

— Vous nous faites assister à l'établissement d'une colonie.....

— On pourrait continuer ainsi. Les années suivantes ce fut toute une invasion. Quatre ans après l'arrivée du premier colon on comptait autour de la baie de Mille-Vaches 21 familles établies, formant une population de 101 personnes dont 56 enfants. Une note particulière c'est que 8 des familles fondatrices étaient des Tremblay. Une autre note est que cette colonie était typiquement agricole, la seule de la Côte qui prenait ce caractère.

— J'ajouterais une autre note qu'on remarque : le progrès rapide de la population à ses débuts.

— Ce mouvement a subi un ralenti, car le recensement de la dixième année n'indique qu'une famille de plus, pour une augmentation de 34 personnes. Le petit cimetière du lieu n'avait que deux "résidants" : un enfant de dix mois et une femme de cent ! Il n'y avait pas d'école et la chapelle était peu avan-

cée. La culture ne l'était guère plus, car la dîme de cette année-là était de 3 minots !

— Il y avait une petite chapelle; elle était sans doute dédiée à Saint Paul .....

— Elle ne l'était pas encore. Après sa première visite, le curé Roger Boily, des Escoumins, qui était chargé de cette mission, signala à l'évêque qu'elle contenait trois tableaux : l'Assomption, Saint Antoine et Conversion de Saint Paul, et il suggérait d'adopter un de ces trois sujets comme patron; l'évêque choisit Saint-Paul.

— Une chapelle, ça veut dire une mission et ça attire ordinairement du monde .....

— C'est ce qui est arrivé à Saint-Paul de Mille-Vaches. En quatre ans le nombre des familles augmenta de 13 et la population de 81 personnes. Deux ans plus tard, en 1869, la construction d'un important moulin à scie au Sault-au-Mouton, dans le proche voisinage de la baie (à 2 milles de la chapelle), fit doubler la population et amena l'évêque à lui donner un prêtre résidant. Le premier curé fut l'abbé Pierre Boily, frère du curé des Escoumins. Il y arriva le 28 de juin 1870. Son premier soin fut d'agrandir la chapelle et de l'aménager plus convenablement.

— Assez débrouillard le jeune curé .....

— Si j'entrais dans les détails vous verriez qu'il l'était en effet, et c'était nécessaire. Avec cette population mixte de cultivateurs et d'ouvriers, de familles vivant de la terre et de la mer et d'hommes seuls travaillant à deux milles de l'église et dépendant d'un patron qui demeurait aux Escoumins, il a "frappé des noeuds", comme disent nos gens. J'en citerai un cas. Le patron du moulin à scie était ce John Barry dont il a été question dans l'affaire des crinolines. — vous vous souvenez . . . — Il s'avisa de décider lui-même que ses hommes ne paieraient qu'un demi-chelin (12 cents) par mois pour le soutien du curé, alors que partout ailleurs la redevance était de un chelin. Ce fut

une belle joute ..... Le curé avait aussi des bons moments. Par exemple il avait l'âme en fête quand il annonçait, au mois d'août de sa première année, la bénédiction d'une belle cloche qui avait coûté $46.00 et dont le prix avait été plus que couvert par les dons de la journée. Son presbytère, qu'il fit construire ensuite, ne coûtait que $700 et fut payé par ses compatriotes du comté de Charlevoix.

— Avec un élément agricole et un élément industriel, la colonie de Mille-Vaches avait ce qu'il faut pour former une paroisse stable et prospère .....

— Le progrès était à peu près constant mais il était lent et avec des alternatives d'élan et de ralenti selon le rythme des chantiers. Ceux-ci attiraient beaucoup de monde au détriment de la culture du sol, qui donne peu d'argent sonnant. Le moulin à scie était réputé comme le modèle du genre; habituellement il marchait jour et nuit, mais les périodes de ralenti étaient ruineuses pour ces gens installés sur place. A part la population ouvrière du Sault-au-Mouton, les gens étaient presque tous sur des terres : 51 familles sur 57, et les terrains cultivés formaient une moyenne de 30 acres par propriétaire, ce qui n'est pas mal pour le lieu et l'époque. Ils avaient aussi la pêche, qui donnait surtout du hareng; on mentionne un rendement annuel de 140 quarts de hareng, 14 quarts de sardine, à part le saumon, qui était plus capricieux mais qui comptait aussi pour quelque chose.

— Peut-on dire que dans l'ensemble la vie était bonne ?

— Oui ... Oui. Il faut cependant faire des réserves. Il faut toujours tenir compte des deux groupes. Chez les cultivateurs, que le climat ne favorisait pas et qui n'avaient pas d'autre marché que celui du petit village de Sault-au-Mouton, il fallait compter sur l'appoint des chantiers et celui de la mer pour connaître l'aisance; la vie était nécessairement laborieuse sans être trop pénible; en réalité elle était heureuse et elle avait un cachet de personnalité très marqué. Au point de vue moral les témoignages sont tous élogieux.

Ils le sont moins au sujet de la population du village industriel, moins stable, plus disparate, portée à faire des abus dans les temps d'abondance et à se laisser déprimer dans les périodes de pénurie. A 2 milles de l'église et pour la plupart privés de voitures, ces gens étaient forcément moins bien servis au point de vue religieux. Malgré tout, sur un total de moins de 600 habitants on en comptait 250 inscrits dans la société de Tempérance et fidèles à leurs engagements. Et si on en juge par un rapport comme celui-ci, la santé y régnait : dans un an, 60 baptêmes, 22 mariages, 3 décès d'adultes et 2 d'enfants.

— C'est vraiment pas mal. On a fini par avoir des écoles, je suppose . . . . .

— On fut longtemps sans en avoir. Pourtant ce n'étaient pas les enfants qui manquaient . . . . . La première fut établie en 1871, 18 ans après l'arrivée de la première famille. Elle a été pendant plusieurs années la seule de la paroisse. On avait tout de même une petite bibliothèque paroissiale qui alimentait plusieurs lecteurs, et on eut un sursaut qui doubla le nombre d'écoles et d'écoliers.

— La localité de Mille-Vaches n'a pas connu de malheurs ni de désastres qui ont fait époque . . . . . ?

— Non. Sa plus remarquable épreuve, à part les ralentis dans le travail auxquels j'ai déjà fait allusion, ce fut la décrépitude et l'insuffisance de la vieille chapelle, qui en est venue à faire eau de toutes parts et à menacer de s'écrouler à chaque bourrasque de vent, ce qui n'est pas rare sur la côte. Ce fut tout un problème, qui a été crucial pendant plusieurs années. On a commencé par le résoudre au moyen d'une réparation générale qui a fait durer la vieille bâtisse 15 ans encore; mais en 1899 elle se mourait d'une seconde vieillesse et le curé obtint de construire une église; l'année suivante il fut autorisé à la construire en pierre. On prit la pierre sur l'emplacement même, le Cran Rouge, de sorte que la pierre ne fit que changer de forme. On n'a fait d'abord que le gros oeuvre; l'église n'a été parachevée que 22 ans plus tard, en 1923.

— Si ce fut un problème, ce ne fut pas un désastre ni un malheur, et ceux qui ont vu l'église de Saint-Paul de Mille-Vaches alias Saint-Paul du Nord ne diront sûrement pas que la réalisation n'est pas heureuse.

— Le plus beau est qu'à partir de ce moment, c'est-à-dire pendant les derniers soixante ans, la paroisse n'a eu qu'à payer à petites doses son église et son presbytère, construit peu après, et à se donner de quoi répondre à ses besoins à mesure qu'ils se présentaient. — Les peuples heureux n'ont pas d'histoire : les historiens n'ont qu'à se taire.

— Tout de même, je ne suis pas prêt à admettre qu'on a été heureux à ce point-là.

— Moi non plus. Au fond je suis de votre avis. La correspondance des curés avec leur évêque révèle bien des choses qui alimenteraient substantiellement l'histoire; elle en fait deviner aussi qui mériteraient mention. Témoin ce petit mot de l'abbé Georges Gagnon, cinquième curé de Mille-Vaches, un saint homme que j'ai bien connu personnellement. Il écrivait à Mgr Bégin : "Malgré mes petits revers de fortune, je suis extra-confiant en la Providence, tellement confiant que je me propose de lui envoyer mes factures au printemps; bien heureux si je ne vous demande pas de les endosser."

— Dites-nous donc, avant de finir, quand et pourquoi on a changé le nom de Mille-Vaches en celui de Saint-Paul du Nord ?

— C'est en 1935. Le pourquoi est facile à devenir. C'était un peu agaçant de s'entendre appeler "curé de Mille-Vaches", "maire de Mille-Vaches", ou de dire : "je suis de Mille-Vaches". Le curé Joseph Audet a pris l'initiative des démarches pour faire changer le nom. Maintenant **Mille-Vaches** reste le nom d'une baie et d'un coin de terre et **Saint-Paul du Nord** est celui d'une paroisse.



Le village et la baie de Mille-Vaches en 1915.
(A marée haute les roches "vaches" sont couvertes)



La chapelle de Sault-au-Mouton en 1915.

18.- ROBERVAL

— Roberval est un nom sonore, claironnant même, ne trouvez-vous pas ?

— Vous avez raison. Et je le regarde comme un des plus beaux noms de la toponymie canadienne.

— Tout le monde sait qu'il a été donné en l'honneur du Sieur de Roberval, mais en quelles circonstances ?

— Il a été suggéré par un arpenteur, apparemment Joseph Bouchette. Sachant que le Sieur de Roberval, premier lieutenant général ou vice-roi des pays de Canada, Hochelaga et Saguenay, avait essayé de se rendre au Royaume du Saguenay, il croyait que ce personnage y était venu par la rivière Saguenay et qu'il s'était peut-être rendu au lac Saint-Jean. Il se trompait sur ce point; c'est par la rivière Outaouais que le Sieur de Roberval a tenté de se rendre au pays du Saguenay. Cependant les titres du personnage lui donnent bien droit à ce que son nom figure dans la géographie comme dans l'histoire du Saguenay.

— Vers quel temps le nom a-t-il été donné ?

— C'est apparemment en 1856, lorsqu'on a divisé le canton Ouiatchouan pour former la réserve des Indiens; mais il se peut que le nom ait été donné avant cette date, car sur un plan de Joseph Bouchette, malheureusement pas daté, on voit un canton Roberval sans indication de la réserve indienne. C'est quand même après l'arrivée des premiers colons, qui eux désignaient cet endroit sous le nom de "Lac Saint-Jean" ou celui de "Pointe Bleue", et leur paroisse, plus tard, sous le nom de "Notre-Dame du Lac".

— Et à quelle date sont-ils arrivés, les colons ?

— Exactement le 8 avril 1855. Je veux dire le groupe de

colons dont l'établissement a donné naissance à la paroisse et à la ville de Roberval; car avant la venue de ce groupe il y avait là une demi douzaine de familles installées sur des terres au bord du lac. Il y avait un Ecossais, James Robertson, qui avait du terrain en culture et plusieurs bâtisses, un Alsacien, Joseph Eschenback, marié à une indienne qui lui avait sauvé la vie, et un Canadien, Jacob Duchesne, ancien employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui possédait une terre au bord de la rivière Ouiatchouanish. Il y avait aussi la famille de Prisque Verreault, beau-père de Robertson, installé avec lui . . . . . .

— Ces pionniers seraient les fondateurs de Roberval . . . . . ?

— On ne peut pas dire cela. Ce n'est pas de leur présence ni de leurs installations que la colonie de Roberval tient son origine; ils n'ont pas même été des précurseurs, car ils n'ont pas préparé les voies aux colons fondateurs; tout au plus ont-ils été pour ceux-ci des devanciers, un peu comme le Robinson Joseph Morel que les pionniers fondateurs d'Hébertville ont trouvé au lac Kénogamishish.

— Alors, c'est l'arrivée d'un autre groupe de colons qui a été le point de départ de la fondation de Roberval ?

— Exactement. Un groupe de quatre chefs de familles : Célestin Boivin, son frère Chrysostôme, Prime Thibault et Thomas Jamme. Ils sont arrivés ensemble, avec femmes et enfants, le 8 avril 1855. Peu après, Ambroise Jamme, frère de Thomas, vint les rejoindre.

— C'est une aventure audacieuse, folle même, d'amener comme ça des familles entières en plein bois, sans terrain défriché ni abri.

— Vous avez raison. Le colon ne fait pas cela ordinairement. Il vient préparer au moins un petit coin cultivable et un campe convenable, et il n'y amène sa famille que lorsqu'il a le minimum nécesaire pour se réchapper avec son monde. Agir autrement est plus qu'imprudent, c'est fou; vous dites juste. Fous,

tous les grands réalisateurs le sont un peu..... Dans le cas des pionniers de Roberval le risque était un peu atténué par le fait qu'il y avait des petits défrichements déjà faits; mais ceux-ci étaient très minimes et à peine suffisants pour le besoin des familles qui y étaient avant eux. Thomas Jamme fut seul à profiter de cette ressource; il acheta le terrain du devancier Jacob Duchesne et put ainsi se loger en arrivant et cultiver un peu.

— Mais les autres ?..... et Jamme lui-même en attendant la récolte ? Ils ne pouvaient pas vivre de l'air du temps; ils ont dû avoir de la misère.....

— Ils ont mangé plus de misère que de pain. S'ils n'avaient pas eu le poisson du lac et les petits fruits sauvages ils auraient sûrement péri. Ils recouraient aux herbages et même aux bourgeons des arbres pour faire de la soupe. Ce que les pionniers de Roberval ont souffert est quelque chose d'inouï. N'oubliez pas qu'ils étaient terriblement isolés, surtout en hiver; le premier voisin était à Hébertville.

— Ont-ils été longtemps seuls, ceux du premier groupe ?

— La première année seulement. Dès l'année suivante il en arrivait d'autres; à l'automne de 1857, quand l'arpenteur Wallace vint faire la division du canton en lots, il trouva la rive du lac toute occupée par des colons depuis la rivière Ouiatchouan jusqu'à la Ouiatchouanish, près du quai actuel. On avait même commencé l'été précédent à leur donner la mission. Le premier prêtre qui les visita fut le curé de Laterrière, l'abbé Casgrain; ensuite ce fut l'abbé Hudon, curé d'Hébertville. Il célébrait la messe dans la maison du colon Célestin Boivin, dans l'Anse.

— L'Anse, c'est la partie est de Roberval, du côté de Chambord.....

— Oui. C'est là que se forma le groupe le plus nombreux. C'est là aussi que la première chapelle fut construite, au printemps de 1859. On y fit les offices pendant une douzaine d'années, jusqu'à la construction de l'église actuelle.

— Nombreux comme ils étaient et sans communications, ces colons n'ont pas dû être laissés longtemps sans prêtre chez eux . . . . . ?

— On leur en a donné un dès la sixième année. L'abbé Auguste Bernier leur arrivait, avec sa soeur comme ménagère, au milieu d'octobre 1860, après un voyage de misère sur les lacs et les rivières et dans les portages, où il avait perdu une partie de son petit bagage et endommagé le reste. C'était la préparation qu'il fallait. Il trouva la chapelle encore inachevée, sans fenêtres ni plancher; mais il trouva de la bonne volonté chez les gens et bientôt il put célébrer la messe dans la petite église. L'été suivant il organisait une école . . . . .

— Les choses ont marché assez vite . . . . .

— Ces premiers colons n'étaient pas simplement audacieux; ils étaient délurés, et leur isolement les mettait dans la nécessité de s'organiser de toutes manières. Le voisinage des Indiens, qui étaient organisés sur leur réserve à la Pointe Bleue mais qui partageaient avec eux le service religieux, invitait aussi à établir une autorité régulière pour assurer le bon fonctionnement des choses. Ils songèrent tout de suite à se constituer en municipalité. Dès le printemps de 1859 c'était fait. Le territoire de leur municipalité comprenait les cantons Roberval, Charlevoix et Métabetchouan, la réserve indienne et tous les cantons futurs du côté ouest. C'est à partir de 1872 qu'il fut limité au canton Roberval.

— Si je ne me trompe pas, le Grand Feu de 1870 a fait beaucoup de ravage à Roberval. . . . .

— Il a balayé complètement tout le haut de la paroisse; depuis l'église actuelle jusqu'à Saint-Prime, il n'est pas resté une seule bâtisse. L'Anse a été à peu près épargnée.

— Est-ce que l'église à brûlé ?

— Non. La chapelle était alors dans l'Anse. L'église actuelle a été construite après le Grand Feu, en 1872.

— Vous dites l'église "actuelle" . . . . .

— Il s'agit de l'église de la paroisse de Notre-Dame, la belle vieille église qui est près de l'hôpital actuel (1964); elle a tout près de 100 ans !

— La construction de cette église, dans le temps, à peine deux ans après le Grand Feu, ça indique qu'on n'a pas été lent à se relever.

— En effet. Et le progrès a été ensuite très rapide, merveilleux. Roberval a pris un élan magnifique et est devenu en quelques années un centre d'activité extraordinaire, la vraie métropole et le coeur du Lac Saint-Jean. Cela coïncide avec la présence du curé Lizotte, un vrai bâtisseur de pays, modeste et audacieux, homme de toutes les initiatives, qui, pendant 22 ans, a été à l'affût de toutes les possibilités de développement et l'animateur de toutes les réalisations. Il a eu en même temps autour de lui une pléiade d'hommes entreprenants qui n'avaient pas besoin d'être poussés.

— A quelle date cette période ?

—Le curé Lizotte a été là de 1878 à 1900, et la période de grande activité de Roberval a été de 1878 à 1910.

— Qu'est-ce qu'on a réalisé plus spécialement ?

— Nous n'avons pas le temps de décrire tout ce qui a été fait; je vais mentionner quelques réalisations particulièrement intéressantes et qui caractérisent l'activité de Roberval.

D'abord l'établissement des Ursulines, en 1882. Elles ont du coup relevé le niveau de l'enseignement et de l'éducation; elles ont créé l'école ménagère, la première dans la province et celle qui a servi d'inspiration aux autres; leur ferme est devenue en peu d'années la ferme modèle de la région; malgré l'incendie de leur maison, en 1897, qui a coûté la vie à 7 religieuses, elles n'ont pas cessé d'aller de progrès en progrès.

L'année suivante, en 1883, le village s'incorporait en municipalité.

En 1888 le chemin de fer de Québec au lac Saint-Jean attei-

gnait Roberval, qui en devenait le terminus et du même coup devenait le centre névralgique du mouvement de colonisation qui allait couvrir les terres du Lac Saint-Jean, le centre principal des affaires aussi.

En même temps s'établissait le grand Hôtel Roberval, qui allait rivaliser avantageusement avec le Château Frontenac, et une organisation touristique qui faisait du Lac Saint-Jean un des grands centres d'attraction de l'univers. Les deux étaient l'oeuvre d'un Américain dynamique, Jansen Beemer. Il avait des bateaux-palais sur le lac, un grand hôtel-chalet à la tête de l'île d'Alma, des équipes de guides et de canotiers pour la pêche sous toutes ses formes et pour le sport sensationnel de la descente de la rivière Saguenay, un établissement de pisciculture pour repeupler à mesure la truite et la ouananiche .....

Toute une flotte de navires sillonnaient le lac, avec leur point d'attache à Roberval. Près du quai, la grande scierie de Oyamel et de Scott devenait la plus importante du genre au Saguenay. Roberval était le point où arrivaient et d'où partaient toutes les marchandises et tous les voyageurs, touristes et colons .....

En 1892 Roberval devenait chef-lieu de la Division Ouest du Lac Saint-Jean.

En 1895 on installait le téléphone, et peu après, l'éclairage électrique et l'aqueduc. En 1897 on obtenait les Frères Maristes pour ouvrir une académie de garçons. L'année suivante commençait la publication d'un journal et on inaugurait avec éclat la célébration régionale de la fête nationale. En 1901, des gens de Roberval construisaient une pulperie à Péribonka et, à Roberval même, un navire en fer pour le transport de la pulpe, et ce n'était pas le premier ni le dernier construit là. En 1903, le village s'incorporait en ville.

— Cette énumération est vraiment impressionnante. Pourquoi avez-vous mentionné 1910 comme date de la fin de cette période de progrès ?

— C'est que, deux ans après l'incendie de l'Hôtel Roberval qui avait donné le coup de mort à l'élan touristique, la fermeture de la scierie de Scott paralysa l'activité économique. Le mou-

vement de colonisation tomba au ralenti. La navigation commença à diminuer et finit par disparaître complètement. En 1917 le prolongement du chemin de fer jusqu'à Saint-Félicien déplaça le terminus et le point d'expédition des bleuets ..... Tout cela restreignait au rôle de centre administratif et éducationnel la fonction régionale de Roberval.

— C'était la décadence ..... ?

— Pas autant que cela ! Décadence sur certains points; c'est-à-dire que certaines formes d'activité ont cessé; mais ce ne fut pas ainsi sur toute la ligne. La vie a pris un autre rythme et un autre caractère, mais le progrès a continué; elle a connu des développements nouveaux. Par exemple, l'aviation. En 1919 un premier avion, un hydroplane, **la Vigilance**, venait amerrir dans le port; ce fut le point de départ d'un service d'aviation qui est devenu important : centre de surveillance et de photographie aérienne des forêts, de communication avec Chibougamau et le Grand Nord, de lignes régulières avec les aéroports de la province .....

C'est aussi en 1919 que l'exposition agricole annuelle de Roberval est devenue exposition régionale. En même temps la ville se dotait d'un hôpital et d'un sanatorium, les premiers au Lac Saint-Jean. Plus tard on a aménagé un foyer pour les vieillards et les malades chroniques, l'hôpital Sainte-Elisabeth.

En 1930, la ville s'est divisée pour former deux paroisse. En 1949 elle s'est donné un poste émetteur de radio .....

Il serait injuste de dire que Roberval boude le progrès; il suffit d'y passer pour constater que l'aspect de la ville reflète une sorte de coquetterie sobre et digne, faite de propreté, d'ordre et de bon goût, qui indique le souci d'être à l'avant dans l'amélioration des conditions de la vie.

— Une question de détail : vous avez parlé d'un journal fondé en 1898; a-t-il continué jusqu'à maintenant ?

— C'était le premier **Lac-Saint-Jean**; il a duré un an. Ensuite le **Rapatriement**, un an; puis le **Défricheur**, un an; ensuite **le** second **Lac-Saint-Jean**, qui a duré quinze ans; il a été remplacé par le **Colon**, qui a pris le nom d'**Etoile du Lac** en 1947.



A Roberval : le célèbre Hôtel Roberval (de Beemer) en 1900.
(Photo Notman, Université McGill).

19.- POINTE-BLEUE

— Pointe-Bleue, c'est aussi ancien que Roberval ?

— Si vous parlez du village actuel, c'est-à-dire de la Réserve, Pointe-Bleue date d'un an après Roberval; mais si vous parlez du lieu même, son histoire est de beaucoup plus ancienne que celle de Roberval.

— Comment ça ?

— Avant l'établissement des blancs le site de Roberval n'a pas d'histoire; l'endroit n'était pas occupé ni fréquenté; tandis que la Pointe Bleue a été un lieu de pied-à-terre pour les Indiens et pendant plusieurs années un poste de traite avec des résidants. C'était depuis toujours un point de repère pour les Indiens qui circulaient sur le lac; du large la pointe a une teinte bleue très marquée. Soit le matin soit le soir (car le soleil en fait le tour) elle se détache en couleur bleue. De là son nom. Les Indiens l'appelaient **Ka MestaBiats.***

Du temps de la Compagnie du Nord-Ouest le poste de traite des fourrures au lac Saint-Jean a été à la Pointe Bleue. Charles Taché et son frère Pascal y ont été commis et ce dernier y a passé six hivers entre 1773 et 1786. Il y a donc 200 ans que le lieu était habité. Mais le poste a été temporaire; on est revenu à la rivière Métabetchouan.

— Le village actuel date, lui, de l'établissement de la réserve indienne ?

— Il est devenu un vrai village plusieurs années plus tard, mais c'est l'établissement de la réserve qui en est l'origine, et les premiers résidants y sont arrivés au moment de la création de la réserve, en 1856.

---

* La lettre "8" se prononce wou.

— La réserve indienne de la Pointe-Bleue a été établie en 1856 ?

— Un territoire de 16,000 acres sur la rivière Péribonka et un autre de 4,000 acres sur la rivière Métabetchouan avaient été réservés aux Indiens Montagnais du Lac Saint-Jean en 1853; mais la localisation de ces terrains ne leur convenaient pas : celui de la Métabetchouan était menacé par l'exploitation forestière, qui y était commencée, et celui de la Péribonka était trop loin et en dehors de la route de circulation des Indiens, qui traversaient le lac par le côté sud. Ils demandèrent de les échanger pour la Pointe Bleue; la chose leur fut accordée le 6 septembre 1856. C'était la partie nord-ouest du canton Ouiatchouan; l'autre partie devint le canton Roberval. Elle comprenait environ 3 milles et tiers de front sur le lac et 10 milles de profondeur, soit environ 36 milles carrés (exactement 22,000 acres), un peu plus que les deux autres territoires ensemble. Mais plus tard, en 1869, les Indiens ont cédé au gouvernement la partie arrière de leur terrain, qui n'avait aucune utilité pour eux et qui convenait pour la colonisation; ils n'ont gardé que le bord du lac sur environ un mille de profondeur. C'est la réserve actuelle.

— En quoi consiste exactement la réserve ?

— Il faut dire tout de suite que ce n'est pas un camp de concentration; les Indiens ne sont pas confinés là et obligés de demander la permission pour en sortir. Ils ont comme toujours leurs territoires de chasse et, comme tout le monde, la liberté de circuler dans le pays partout où il leur plaît d'aller. La clôture est du côté des blancs. La réserve est un terrain qui est propriété des Indiens comme groupe et où les blancs ne peuvent pas venir, encore moins s'installer, sans leur permission. C'est pour protéger les Indiens contre l'envahissement de tout par les blancs, pour qu'ils aient au moins un petit coin où ils puissent être bien chez eux, dans le voisinage des blancs, sans être ennuyés par le sans-gêne des intrus, des distributeurs de boissons et des propagateurs de désordres. Sous ce rapport ils ont avantage sur les blancs.

— C'est tant mieux, car ils sont les premiers habitants du pays et en réalité nous leur devons beaucoup, je le sais; et nous avons besoin de nous faire pardonner de les avoir reculés sans cesse. — Se sont-ils tout de suite installés à la Pointe Bleue ?

— Pas comme groupe, mais individuellement. Il y a de curieux que le premier résidant sur les lieux n'est pas un Indien mais un Canadien-français : Damase Hudon. Hudon, originaire de Québec, était marchand à Bagotville et faisait du commerce avec les Indiens. Il avait trouvé ce refuge pour refaire la santé de sa femme et aussi pour y attirer des colons par son exemple, car il était un fervent de l'agriculture. Il a dû s'installer là avant la création de la réserve.

Lorsque l'arpenteur Wallace vint délimiter et explorer le territoire de la réserve, dans l'été de 1857, il trouva que le squatter Hudon avait un défriché de 18 arpents et deux bâtisses, ce qui indique qu'il était là depuis plus d'un an. De plus il y avait trois Indiens avec leurs familles : deux Abénakis de Bécancour, Pierre-Antoine Gill et Ambroise Gill, qui avaient du défriché et des bâtisses, et Basile, le chef des Montagnais, qui avait aussi sa maison et un terrain en culture.

Quatre ans plus tard, en 1861, le curé Bernier, de Roberval, mentionne qu'il y a sur la Réserve "quatre familles montagnaises adonnées à la culture".

— Il me semble qu'à la Pointe-Bleue le terrain n'est pas bien avantageux pour la culture; d'autre part, les Indiens n'ont pas le goût de l'agriculture; cela explique peut-être leur peu d'enthousiasme à s'établir sur la Réserve.

— Vous avez raison. De plus, le but de la réserve n'était pas surtout d'amener les Indiens à devenir cultivateurs, mais de leur faire un chez-eux sûr et tranquille.

— Il leur fallait tout de même une raison pour s'installer là plutôt qu'ailleurs, car ils étaient libres . . . .

— La raison que je viens de mentionner était suffisante. Tout de même il est certain que l'installation du magasin de la Com-

pagnie de la Baie d'Hudson a eu une influence décisive sur l'établissement des Indiens à la Réserve. Au poste de Métabetchouan les affaires avaient notablement diminué depuis l'exploitation du bois et la venue des colons. Le commis Robert Crawford fut chargé de trouver un meilleur endroit; il choisit la Pointe-Bleue. En 1864 il loua la maison d'un Indien et y installa un magasin qu'il confia à Tommie Ross. L'expérience fut satisfaisante. En 1866, les Indiens insistèrent auprès de la Compagnie pour obtenir le transport du poste de traite chez eux et l'année suivante on y construisait le magasin. Celui de Métabetchouan fut maintenu quand même pendant une douzaine d'années encore; il fut fermé en 1880.

— N'est-ce pas vers ce temps-là que la chapelle du Poste fut transportée sur la Réserve ?

— C'est pendant l'hiver de 1874-1875. Elle fut démolie. — il serait peut-être plus exact de dire qu'elle fut démontée —; les pièces de charpente, les portes et fenêtres, l'autel, etc., furent transportés sur la glace du lac et servirent à la rebâtir à la Pointe-Bleue. Evidemment les ornements et tout ce qui est nécessaire pour le service du culte ont pris le même chemin.

— Voilà qui ne manque pas d'originalité . . . . . Quand on déménage une église, comme ça, est-ce qu'elle garde le même titulaire ?

--Le fait ne se présente pas souvent dans l'histoire. Pour le cas du patron titulaire, je ne suis pas en mesure de dire qu'elle est la règle canonique. Il semble qu'on tient compte à la fois du lieu et de l'édifice, car on a demandé à l'évêque de donner à la nouvelle église de Pointe-Bleue le titulaire que l'ancienne avait au Poste de Métabetchouan : Saint-Charles. Le patron n'avait pas suivi les matériaux . . . . .

— L'organisation de la Réserve se trouvait alors complète.....

— Non. Pas tout à fait. Il manquait un agent du gouvernement et un prêtre résidant. L'agent des Indiens, comme on l'appelle, a pour attributions de "protéger les Indiens contre

les fraudes, les violations de propriétés et les actes illégaux des blancs; d'entretenir les relations amicales entre eux et avec les blancs, de les encourager, de voir à l'instruction de leurs enfants, de les secourir dans la maladie, la pauvreté et les autres besoins". Damase Hudon avait d'abord été chargé de s'occuper d'eux; il demeurait à Bagotville, mais il était en relations suivies avec eux et il venait les visiter de temps en temps. L'agence régulière a été établie en 1875. Le premier agent fut Eucher Otis, de Roberval; il vint demeurer à la Pointe-Bleue et remplit la fonction pendant 21 ans.

— Et pour le service religieux . . . . . ?

— La mission de la Réserve fut confiée aux Pères Oblats, qui avaient charge de tous les Indiens du Saguenay. Ils commencèrent à venir dès que la chapelle fut construite, dans l'été de 1875. Le Père Durocher y administra le premier baptême le 9 juillet et il présida à la première inhumation dans le cimetière quatre jours plus tard. Le premier mariage, qui eut lieu le 23 juillet, fut bénit par le curé de Roberval, l'abbé Delâge. Les Pères avaient leur résidence à Betsiamits; ils ne venaient à la Pointe-Bleue que pour une mission de quelques jours; les Indiens continuaient d'être desservis par Roberval. C'est en 1889, le 9 de septembre, que les Oblats s'installèrent à demeure à la Pointe-Bleue. Le premier "supérieur" fut le célèbre Père Charles Arnaud.

— Cette fois l'organisation était complète . . . . .

— Pas tout à fait encore. Elle fut achevée en 1900, lorsqu'on eut remplacé la première chapelle, beaucoup trop petite, par une église plus vaste, celle qui a été détruite par le feu il y a 3 ans.

— Dans le fameux Grand Feu de 1870, la Réserve avait-elle été épargnée ?

— Non. Tout a brûlé excepté deux maisons et la croix du chemin. L'une des maisons était le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il a été sauvé grâce au concours des In-

diens. Quant à la croix, nous avons un détail intéressant que nous avons recueilli de deux témoins oculaires. La croix était entourée d'un petit enclos, tout près de la maison de l'Indien Ismaël. Pendant le feu l'enclos s'est rempli de lièvres, de perdrix et d'écureuils, entassés autour de la croix, et ils ont échappé au feu, tandis que tout près la maison brûlait. Ce détail est rapporté aussi par un draveur qui, avec une vingtaine de compagnons, s'était refugié sur un convoi de billots sur le lac pendant la vague de feu. Ismaël racontait souvent le fait en montrant la croix, qui a été longtemps là.

— Je vous remercie d'avoir cité ce fait singulier; il est dans l'ordre des choses extraordinaires que contient l'histoire du Grand Feu. — Un point que je ne voudrais pas oublier : la Réserve de la Pointe-Bleue est-elle occupée seulement par des Montagnais ?

— Elle a été créée officiellement pour eux, mais dès le début ils ont accueilli des frères d'autres nations. Ainsi, les tout premiers établis, les Gill, étaient des Abénakis; il y en a encore. Il y a des Cris du lac Mistassini, des Tête-de-Boule du Saint-Maurice, quelques Algonquins et quelques Iroquois; les Montagnais sont la grande majorité. Presque tous sont catholiques; une cinquantaine sont protestants. Ceux-ci étaient visités, depuis 1872, par le pasteur protestant de Chicoutimi; ils avaient une petite église.

— Ont-ils des écoles ?

La première école a été construite en 1878. Nous en avons un dessin fait par une institutrice, Angéline Roy. Elle était fréquentée au début, pendant l'été, naturellement, par une trentaine d'enfants. Aujourd'hui l'école de Pointe-Bleue est sur le même pied que les meilleures des localités rurales; elle fonctionne toute l'année. Elle est dirigée par les Soeurs du Bon-Conseil depuis 1910.

On a eu aussi un hôpital pendant 18 ans. Etabli en 1876 et entretenu aux frais des Indiens, il a été fermé par le gouvernement en 1894.

— Comme système d'administration . . . . . ?

—Les Indiens ont toujours eu un chef, élu par eux; il est assisté d'un conseil; la première mention de ce conseil serait de 1882.

— La vie est tranquille sur la Réserve; il ne semble pas y avoir eu d'événements sensationnels . . . . .

— Ce n'est pas dans les moeurs de nos Indiens de faire du tapage; ils n'ont pas adopté certains progrès de notre civilisation qui s'appellent grèves, hold-up, pègre, cagoulards, et qui donnent l'envie de créer des "réserves" pour les blancs. Les événements les plus sensationnels de l'histoire de la Pointe-Bleue sont les visites de personnages. La plupart des visiteurs de marque qui ont passé au Lac Saint-Jean sont allés saluer les Indiens.

— Pourriez-vous en mentionner quelques-uns ?

— Plusieurs même. Par ordre de date : — En 1872, l'écrivain Arthur Buies, qui est revenu encore plus tard; — en 1880, deux Français éminents : Claudio Jannet et le comte de Foucault, avec l'écrivain canadien A.-B. Routhier (l'auteur de **O Canada**), ils ont assisté à un mariage; — quelques jours plus tard, des hommes politiques : l'honorable Gibb Robertson, trésorier de la province, et l'honorable Boucher de la Bruère, conseiller législatif, avec le célèbre journaliste Jules-Paul Tardivel; — en 1886, le juge A.-A. Hudon, fils de Damase Hudon qui avait été le premier résidant; — en 1887, le premier ministre de la province, Honoré Mercier, à qui on offrait une réception et un banquet; quelques jours plus tard, un groupe de 21 journalistes représentant toute la presse de la province; — l'année suivante, le gouverneur général du Canada, Stanley de Preston, avec Lady Stanley, le lieutenant-gouverneur de la province, Sir Réal Angers, et l'honorable Pierre Garneau, ministre des travaux publics; — la même année, le poète William Chapman et l'écrivain-musicien Ernest Gagnon; — en 1900, c'était le délégué apostolique, Mgr Falconio, à qui on fit une belle réception.....— Et ça continue.....— L'événement le plus extraordinaire a été certainement la célébration du centenaire de la Réserve, en 1956; célébration magnifique, qui a émerveillé tout le monde.



A Pointe-Bleue : à l'occasion de la procession du Saint-Sacrement, 1910.

20.- CHAMBORD

— Tout le monde sait que Chambord a plus de cent ans d'existence : on a fêté son centenaire il y a quelques années, en 1957, je crois... Y a-t-il eu des faits historiques sur les lieux avant la fondation ?

— L'histoire n'en a pas enregistré d'importants. Nous connaissons deux faits de détail de l'activité missionnaire. Dans les temps très anciens, à l'automne de 1676 — il y a donc près de 300 ans — un des missionnaires du poste de Métabetchouan, le Père Jean-Baptiste Boucher, en route vers le lac Mistassini, vint cabaner à deux lieues du Poste pour secourir des familles indiennes cabanées là; cela reporte à peu près sur le lieu du village de Chambord.

L'autre fait date d'environ deux semaines après le premier. Le Père François de Crespieul, qui accompagnait huit familles indiennes, s'arrêta dans le territoire de Chambord et célébra la messe le jour de la fête de saint François-Xavier, le 3 décembre.

— Cela ne manque pas d'intérêt tout de même... Nous connaissons ainsi les premiers blancs qui ont passé là et en même temps deux beaux gestes : un acte de charité et un acte de religion. — Ensuite ce furent les colons ?

— Quelques explorateurs les ont précédés. Les premiers en 1828, au cours de la grande exploration du territoire du Saguenay en vue de la colonisation. Ce furent le lieutenant F.-H. Baddeley, qui donne une description détaillée des terrains au point de vue géologique, et l'arpenteur Joseph Bouchette, qui décrit le sol et la forêt au point de vue agricole. Ce dernier visita aussi l'île de la Traverse. Lui et les autres chefs d'équipe, Nixon et Hamel, signalent la belle chute de Ouiatchouan.

— Les premiers colons sont venus en 1857 ? . . . . .

— Ils se sont installés en 1857 et c'est à partir de ce fait-là qu'on a calculé le centenaire de Chambord; mais ils sont venus avant cela faire des abattis et construire les premiers campes. L'arpenteur Pierre-Alexis Tremblay, qui est venu faire la division des premiers rangs du canton en lots dans l'été de 1857, mentionne dans son rapport les "essais faits par les colons depuis trois ans", ce qui reporte à 1855 le début des défrichements.

— En réalité c'est en 1955 que Chambord avait cent ans.....

— Oui, en un sens, mais pour la célébration on a préféré prendre comme date de naissance de la localité l'installation des premières familles, considérant comme travaux préparatoires ce qui avait précédé.

— Connaît-on ces pionniers du début ?

— Les registres de la paroisse de Chambord en mentionnent un, Jovite Boivin, comme "premier colon de l'endroit". Il serait donc le premier établi. Nous en connaissons quelques autres : Sabin Gagnon, Augustin Bouchard et José Tremblay "Grignon". Sur le plan de l'arpenteur Tremblay, daté du 30 octobre 1857, sont indiqués d'autres occupants de lots où il y avait du défriché : Gamelin Bouchard, frère d'Augustin, qui avait 8 acres ensemencées, ce qui indique un début d'au moins deux années avant cette date, Jean-Baptiste Thibault, Charles Lapointe, Michel Gagnon et Philippe Gagnon.

— C'est déjà toute une colonie.....

— Une petite colonie qui a commencé bien péniblement mais qui a quand même augmenté un peu d'année en année. A ce premier groupe, qui s'était établi dans le canton Charlevoix, vers la pointe aux Pins, près de la rivière Ouiatchouan, vint s'ajouter, à partir de 1863, un autre groupe, qui se forma à la pointe aux Trembles, dans le canton Métabetchouan. De ce côté-là Abraham Bilodeau est donné comme le premier colon. Il ne fut pas longtemps seul; bientôt toute une suite de défrichements et de campes firent de ce quartier le centre principal

des établissements et on parla de la future "paroisse de la Pointe-aux-Trembles".

— En attendant, ces colons dépendaient de Roberval, je suppose . . . . .

— Oui. Mais dès la première année des établissements de la Pointe-aux-Trembles, en 1863, le curé de Roberval venait tous les quinze jours donner la mission dans la maison du pionnier Bilodeau. C'est peut-être ce qui valut à ce colon d'avoir un petit-fils prêtre.

— A-t-on été longtemps avant de construire une chapelle ?

— Elle a été construite en 1869 et mise sous le patronage de Saint Joseph, qui a été se réfugier là après avoir été évincé du canton Tremblay.

— A quoi faites-vous allusion ?

— Je rappelle un détail que j'ai mentionné dans notre entrevue au sujet de Sainte-Anne de Chicoutimi-Nord. Vous savez que le cap qui porte la croix lumineuse est le cap **Saint-Joseph**; tout naturellement on a donné ce nom par extension à la colonie du voisinage, ensuite à la municipalité scolaire, et on allait l'appliquer à la mission qu'on organisait, quand Mgr Baillargeon, à l'occasion de sa première visite à Roberval, en 1858, choisit Sainte Anne comme patronne de cette mission et transféra le patronage de Saint Joseph à la colonie de la Pointe-aux-Trembles.

— Mais, le patron de Chambord ce n'est pas Saint Joseph, c'est Saint Louis !

— Vous avez raison. Voici l'autre aventure. Dans l'été de 1869, pendant que les gens de la Pointe-aux-Trembles construisaient leur chapelle, ils ont eu la visite de deux ministres provinciaux, les honorables Louis Archambault et Gédéon Ouimet. Un de ceux qui accompagnait les distingués visiteurs suggéra de faire donner à la nouvelle paroisse le nom de "Saint-Louis" pour honorer le ministre des Travaux publics, l'honorable Louis

Archambault. Par délicatesse, l'évêque se prêta à cette substitution et transféra le patronage de Saint Joseph à la colonie d'Alma.

— Le bon saint Joseph a dû se dire que c'était comme dans son temps, quand il était promené de Nazareth à Bethléem, de Bethléem en Egypte, d'Egypte à Nazareth. — Comme ça les gens de Chambord ont eu leur chapelle cette année-là . . . . .

— Oui. La première messe y fut célébrée un peu avant Noël. Nous avons des petits détails sur la première messe de Noël à Chambord : le célébrant, qui était le curé de Roberval, l'abbé Prime Girard; les servants, Jules Doré et Joseph Doré, qui servaient "en grands", Jean Létourneau et Thomas Villeneuve, qui servaient "en petits".

— Construite en 1869, l'année qui a précédé le Grand Feu!.....

— Elle a été balayée par le feu avec tout le reste de la paroisse. Chambord a été la plus douloureuse victime de ce désastre régional. La colonie comptait alors environ 60 familles. Il est resté quelques maisons dans le voisinage de la rivière Ouiatchouan; de là, sur un espace de trois milles, en direction de Saint-Jérôme, il ne restait pas une bâtisse. Cinq hommes ont été brûlés à mort : quatre ensemble dans une cave, là où s'élève le beau calvaire le long de la grande route; un autre a brûlé dans son étable en voulant sauver son cheval. Les animaux ont tous péri, excepté les chevaux qu'on a eu le temps de dételer et de lâcher libres.

— Çà ne dut pas être drôle après ça . . . . .

— Les gens, dispersés par la fuite dans toutes les directions : dans les coulées et les ruisseaux, au bord du lac Saint-Jean, dans les bois d'en arrière, se sont regroupés et réfugiés dans les quelques maisons épargnées. Plusieurs souffraient des yeux, surtout les enfants. Voici, entre autres, un détail caractéristique au sujet du groupe réfugié dans la petite maison de Louis Laroche, à la Pointe de la Traverse. Un vieux nous dit : "Le soir, les provisions étaient rares. Les seules qui restaient

pour nourrir les 35 personnes qui se trouvaient là, ce fut la fournée de pain que la femme de François-Xavier Laroche avait retirée du four la veille. Elle l'avait placée dans un baril qui tenait lieu de "frigidaire" et qui n'était pas tout à fait à l'épreuve du feu, je vous l'assure. Pour le soustraire aux flammes la femme l'avait traîné elle-même sur le bord du lac Saint-Jean, où les vagues, soulevées par le vent, avaient humecté le pain et l'avait transformé en "plum-poudding". Ce fut le seul mets servi au souper ce soir-là. Il fut fait sans cérémonies. N'ayant pas même de couteau, chacun se servait à poignée. Il paraît que la gaîté ne fit pas défaut malgré tout . . . . ."

— Vous avez déjà dit que personne n'était parti à la suite du feu de 1870 . . . . .

— Nous n'avons pas trouvé mention d'un seul départ, ce qui nous a toujours surpris. Au sujet de Chambord, un vieillard qui avait une douzaine d'années au moment du Grand Feu et qui connaissait tout le monde, M. Jean Létourneau, me disait : "Je n'ai pas vu que quelqu'un soit parti à la suite du feu. Papa se serait découragé, il voulait retourner à Québec; c'est ma mère que l'a retenu." Les premiers jours passés, les gens ont reçu du secours; ils ont semé de nouveau — car les grains dans la terre avaient brûlé comme le reste —; ils ont eu des récoltes merveilleuses. Ils ont souffert et manqué de beaucoup de choses, mais ils se sont réchappés.

— Les gens se sont-ils relevés rapidement comme ceux de Roberval ?

— Ah! Oui. Peut-être de façon plus frappante encore. C'est cette année-là même, en 1870, qu'ils se sont organisés en paroisse. Ils avaient commencé des démarches avant le feu, au mois de janvier; ils ont construit une nouvelle église vers la fin de l'été; dans le mois d'octobre ils signaient leur requête, dans laquelle ils déclaraient avoir 72 familles résidantes et une population de 430 habitants, et ils demandaient à être érigés "sous le vocable de Saint Joseph". La réponse ne fut pas lente à venir. L'érection en paroisse fut accordée par l'autorité religieuse dès le 4 novembre et par l'autorité civile le 24 décem-

bre, mais sous le vocable de "Saint-Louis de Métabetchouan". Au mois de septembre suivant ils voyaient arriver leur premier curé, l'abbé Samuel Garon.

— Vous avez dit : "Saint-Louis de Métabetchouan" : d'où vient le nom de Chambord ?

— Le bureau de poste fut établie le 1er mai 1872 sous le nom de **Chambord**. Le ministre des Postes n'a pas pu dire pourquoi; il ne possède aucun document indiquant par qui ce nom avait été suggéré. Les études que nous avons faites sur cette question ne nous donnent pas de preuves concrètes, mais nous savons de façon suffisamment certaine que le nom a été choisi en l'honneur du comte de Chambord, Henri de Bourbon, personnage remarquable qui se préparait alors à monter sur le trône en France à titre de descendant direct de saint Louis. Cette relation avec saint Louis, qui était le patron de la nouvelle paroisse, aurait donné à l'arpenteur Dumais, qui possédait l'île de la Traverse et en faisait son petit paradis, l'idée de proposer le nom de Chambord au point de vue civil. Telle serait l'origine du nom de Chambord, qui est entré dans l'emploi courant à l'occasion de l'arrivée du chemin de fer, en 1888.

— Le fameux chemin de fer ! depuis si longtemps attendu !.....

— Oui, attendu ! Il en était question depuis 1854, avant la naissance de Chambord. Toujours promis, commencé 15 ans après, en 1869, prolongé par étapes sans intention de le rendre, réclamé à grands cris par la population de tout le Saguenay et surtout par les colons du Lac Saint-Jean, pour qui il était de nécessité vitale, il finit par conquérir ses promoteurs, qui comprirent enfin l'avantage qu'il aurait à traverser les Laurentides pour desservir à son profit cette région prometteuse et déjà en état d'assurer la rentabilité d'un chemin de fer. En 1887 il touchait aux limites de la région, au Lac Bouchette, et au printemps de 1888 il était rendu à Chambord. C'est le 18 juin que le premier train régulier de passagers entra en gare.

— Le chemin de fer a dû donner un élan à Chambord.

— Un véritable élan. La paroisse a doublé en deux ans. Un

village a surgi autour de la gare, avec des magasins importants pour l'époque, un grand hôtel, des services de transport. La localité a pris tout de suite une organisation à la mesure de son rôle. Mais il faut savoir que ce rôle était celui de "jonction", et non pas de terminus. Le terminus du côté ouest était fixé à Roberval, qui offrait un port pour la navigation sur le lac; du côté ouest, il était fixé pour l'heure à la rivière Métabetchouan et le rail fut prolongé jusque là, avec la perspective d'aller jusqu'à Chicoutimi rejoindre la tête de la navigation vers l'extérieur. Chambord était le point de jonction des deux branches du chemin de fer, comme il l'est encore; pour quelques années il était aussi jonction avec le service d'omnibus qui desservait Saint-Jérôme, Hébertville, Jonquière et Chicoutimi.

— C'est dire que le chemin de fer a fait un nouveau Chambord . . . . .

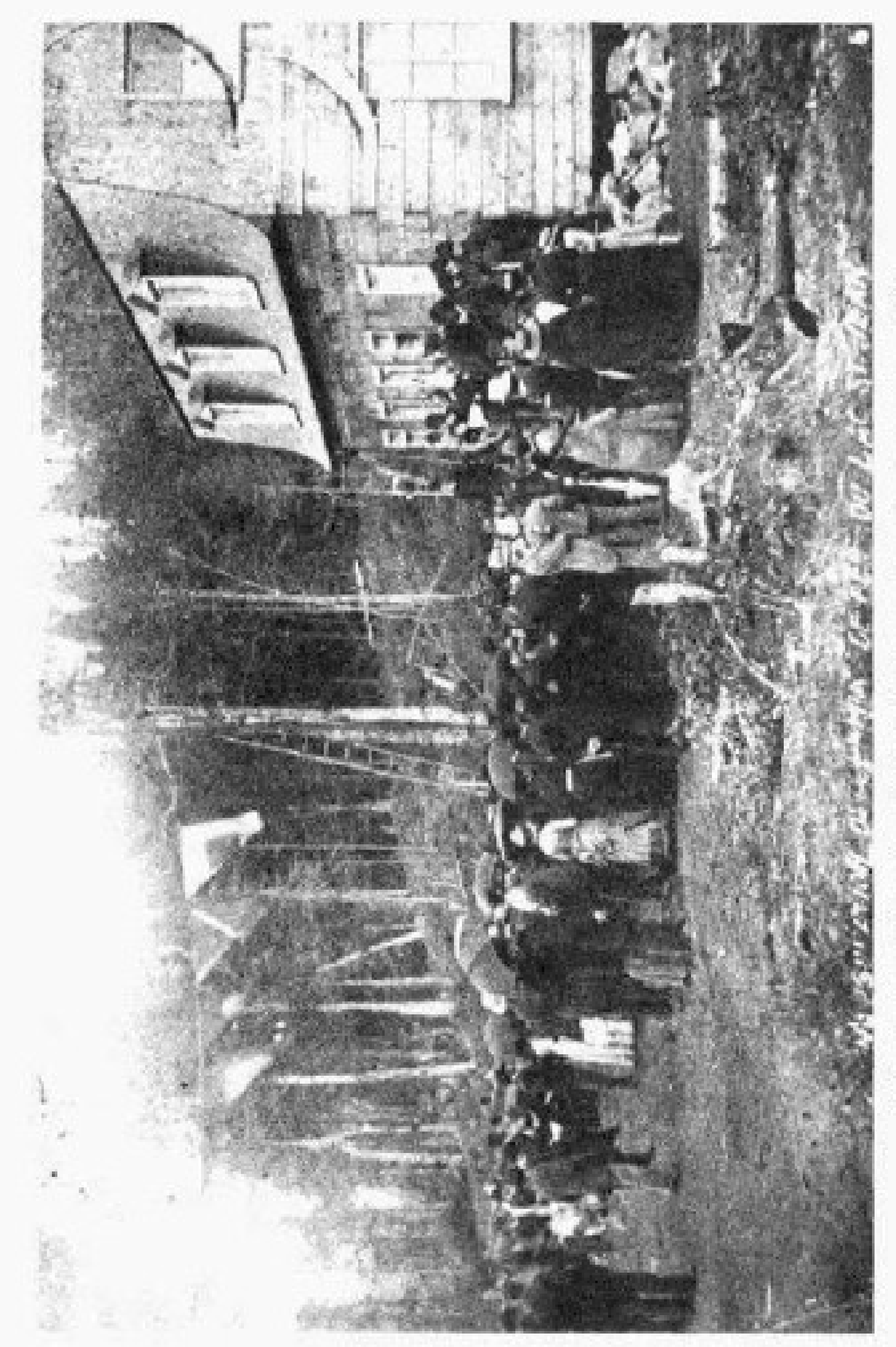
— . . . Oui ? . . . oui. On dirait plus exactement qu'il y a ajouté une nouvelle fonction, lui a donné comme caractéristique une double forme d'activité économique : l'exploitation du sol, qui est demeurée un de ses traits essentiels, et celle du chemin de fer, qui est l'autre.

— Nous n'avons pas parlé de l'organisation municipale et scolaire; il nous resterait le temps d'en dire un mot.

— Un mot suffit, du moins pour le scolaire. Chambord s'est organisé et a évolué au rythme des développements de la région, sans devancer les autres, mais sans tirer d'arrière. L'instruction y a été au-dessus de la moyenne et l'influence de quelques intellectuels, comme, par exemple, l'arpenteur Horace Dumais, y a sans doute contribué.

Au municipal, Chambord faisait d'abord partie de la municipalité de Roberval; il a été érigé en municipalité le 1er janvier 1873 sous le nom de "Saint-Louis de Métabetchouan", qui a été changé pour celui de "Saint-Louis de Chambord" en 1916, pour revenir à son premier nom en 1931 et de nouveau à celui de "Saint-Louis de Chambord" en 1933.

La municipalité du Village a été créée en 1932.



A Chambord : à l'occasion de l'arrivée du premier train de passagers, 1888.

21.- SAINT-JEROME

— Saint-Jérôme, Monseigneur, c'est votre pays natal . . . . .

—Oui. Je suis né et j'ai grandi à Saint-Jérôme — en bon français : Métabetchouan. Mon coin natal est Koushpaigane; il reste pour moi le coin préféré de Saint-Jérôme.

— Koushpaigane est un nom indien.

— Evidemment. Il veut dire : "l'embarquement". C'était le lieu où, à la fin des portages, les Indiens reprenaient le canot pour la dernière étape sur la Belle-Rivière et le lac Saint-Jean.

— Et Métabetchouan ? . . . . .

— Métabetchouan est le nom propre d'une rivière, la rivière qui débouche dans le lac au Poste, près de la ville de Desbiens, de l'autre côté de la paroisse de Saint-Jérôme par rapport à Koushpaigane, qui est vers Saint-Gédéon. La signification du nom "Métabetchouan" est assez riche. Ce mot veut dire "réunir ses eaux avant de les déverser", et par extension "ramasser les choses, le bagage, avant de l'emporter ou de le livrer, grouper ses idées avant de les exprimer." Il est descriptif de la rivière, qui, sortant en torrent de la montagne, s'élargit en un vaste étang avant de déboucher dans le lac.

— Comment se fait-il que le nom de cette rivière a été appliqué à Saint-Jérôme ?

— Avant l'établissement de Saint-Jérôme, il a été donné au canton que la rivière traverse en plein milieu. La moitié ouest du canton Métabetchouan est comprise dans la paroisse de Chambord, l'autre est dans celle de Saint-Jérôme. Vous vous souvenez que Chambord a été appelée Saint-Louis de Métabetchouan . . . . . Pour le cas de Saint-Jérôme, qui englobe une partie du canton Caron, le nom de Métabetchouan a été donné au

bureau de poste au début de la colonisation, parce que le nom de "Saint-Jérôme" amenait une confusion avec Saint-Jérôme de Terrebonne. Pour la même raison il a été substitué à celui de "Saint-Jérôme" pour la gare du chemin de fer. On a fait récemment des démarches pour opérer le même changement dans le domaine municipal.

— Saint-Jérôme est plus jeune que Roberval et Chambord, qui ont fêté leur centenaire . . . . .

— Quelques années plus jeune, mais on aurait pu fêter son centenaire; ses débuts datent de plus de cent ans : exactement de 1861.

— On en connaît la date précise ?

— Oui. Dans l'année 1861 il y avait là, et précisément dans le centre de la paroisse actuelle, cinq familles de colons installées et qui sont restées, ce qui est la base la plus authentique de l'âge d'une localité. Ces familles étaient celles de Jules Boivin et de Germain Morin, établies au bord du lac, celles de Maurice St-Ange et de Jean-Marie St-Onge, dans le village actuel, et celle de Joseph Morel, installée près du lac dans le canton Caron. — Les St-Onge et Morin venaient de la Côte Sud; Boivin venait de Bagotville; Morel était natif de Québec, il avait vécu à Chicoutimi et ensuite à la tête du lac Kénogami, où les colonisateurs d'Hébertville l'avaient trouvé installé. Deux de ces pionniers ont fait baptiser des enfants en cette année 1861 : Germain Morin en septembre et Morel en décembre.

— C'était un beau commencement . . . . .

— Et un vrai commencement. Les pionniers de 1861 n'ont pas tardé à avoir des imitateurs. Dès le printemps de 1862 un jeune de 19 ans, venant de Sainte-Anne de Chicoutimi, Thomas Coulombe, se choisissait un lot au bord de la Belle-Rivière et y commençait son établissement; il a le mérite d'avoir été le premier colon de Koushpaigane. Dans l'été arrivaient deux autres familles au centre de la future paroisse. Par ailleurs des colons s'établissaient dans le voisinage du Poste de Métabetchouan,

où les chantiers de Price amenaient du monde. Au printemps de 1863 arrivaient six nouveaux colons : deux St-Onge, Arsène et Jean-Baptiste, deux Villeneuve, Claude et Joseph, un autre Morin, Edouard, avec sa famille qui prit quatre lots, et Pascal Boulianne, qui se plaça à côté de Germain Morin. Au cours de l'été ce fut une sorte d'invasion . . . . .

— Une invasion ! . . . . . vraiment ? . . . . .

— Nous avons un document qui en donne une preuve intéressante. Au milieu de l'été de 1863, dans le mois de juillet, les colons de la rivière Koushpaiganish (qui traverse le village de Saint-Jérôme) avec ceux du rang du Poste, signaient une requête pour demander la permission d'utiliser la chapelle des Indiens, au Poste de Métabetchouan, et d'y avoir une mission régulière; la requête porte 36 noms de chefs de famille résidants, et il y en avait d'autres dont les noms ne figurent pas sur le document, par exemple Thomas Coulombe, qui en était à sa deuxième année de défrichement. Pour le début de la troisième année, c'est pas mal, comme vous voyez.

— Je crois comprendre que la qualité de la terre y est pour quelque chose.

— Le fait est que la terre y est de qualité supérieure et que, au témoignage de plusieurs, ce fut la raison principale qui amena les colons à cet endroit. Le curé Villeneuve d'Hébertville écrivait en 1867 que les terres de Koushpaiganish produisaient du blé en abondance et que tout annonçait que dans peu d'années il y aurait là "une très belle et bonne paroisse".

— Etait-ce déjà la prospérité ? . . . . .

— Il faut s'entendre . . . . . La prospérité quant au nombre des établissements est assez évidente. C'est certain aussi que chaque nouveau colon en venant se créer là un avenir qui lui manquait auparavant avait fait un pas décisif vers la prospérité; mais s'il allait **vers** la prospérité, il n'y était pas rendu. Quand il faut tout faire de ses mains et à la main, sans la possibilité de gagner ailleurs ni de vendre ses produits, ce qui était le

cas de ces colons, ça prend du temps avant d'atteindre la prospérité. Par exemple, cette année 1867 qui promettait une magnifique récolte avait été très dure pour les colons de Koushpaiganish. La récolte de l'année précédente avait été presque totalement avariée; durant l'hiver les chantiers avaient fait défaut; au printemps un feu violent avait ravagé beaucoup de champs ensemencés; beaucoup de terrains défrichés n'avaient pas été cultivés faute de grains de semence. Au témoignage de l'abbé Villeneuve "plusieurs familles ont passé le printemps et l'été presque sans farine, n'ayant qu'un peu d'orge bouillie dans l'eau". On faisait du pain avec de tout : de l'orge, qui faisait une pâte en mastic, du sarrazin, qui était tout noir, du seigle, qui était amer et valait des pilules ..... Un régime de ce genre, c'est **en attendant** la prospérité .....

— ..... Qui a fini par venir, j'espère .....

— Sans se faire trop attendre malgré tout. On commença bientôt à manger du pain de blé ..... De bonne heure Saint-Jérôme acquit la réputation d'être un des meilleurs pays à blé, meilleur que Chicoutimi et Laterrière.

— A-t-on d'autres indices de prospérité ? .....

— L'année 1867 avait ouvert l'ère des belles récoltes. L'année suivante on commença à avoir une mission et les colons construisirent leur première chapelle, de 50 pieds sur 36, avec une sacristie de 30 sur 25 qui servait en même temps de presbytère; ils obtinrent un prêtre résidant, l'abbé Napoléon Constantin, qui arriva au mois d'octobre 1868. L'année suivante ils eurent un moyen de communication avec l'extérieur : un chemin entre le rang du Poste et Hébertville; un petit moulin à scie fut construit à Koushpaigane; ils eurent la visite des deux ministres Archambault et Ouimet et, ce qui valait beaucoup mieux, au point de vue prospérité, ils virent arriver 35 familles nouvelles, ce qui portait le nombre des familles à 118.

— Mais l'année 1870 amenait le Grand Feu ! La colonie de Saint-Jérôme a dû le subir comme les autres .....

— Elle a été entièrement balayée. Dans le village et la par-

tie sud, il n'est resté qu'une seule maison, celle d'Arsène St-Onge, où le curé s'est refugié avec le Saint Sacrement.

— Une ruine totale ! . . . . .

— Une ruine **matérielle**, oui, mais non "totale" dans tous les sens. Elle n'a pas atteint le moral des sinistrés. Là comme ailleurs, le moment du désastre passé, on s'est repris à vivre. On a semé de nouveau et rebâti les campes; on a remplacé la chapelle par une véritable église, qui devait durer jusqu'à 1930. Dès l'automne de 1870 on obtint l'érection canonique de la paroisse, le 4 novembre, et le 27 décembre l'érection de la municipalité civile. On terminait cette année terrible avec une paroisse organisée au complet; elle s'était faite en moins de dix ans.

— Voilà qui est beau. Est-ce que cet élan s'est prolongé ?

— Oui, sur une assez longue période. En l'année 1871 arriva un curé qui eut tôt fait de ne faire qu'un avec ses paroissiens, l'abbé Jean-Baptiste Vallée, qui y passa toute sa carrière : 32 ans. Il présida à l'achèvement de la nouvelle église; avec le concours de son frère l'abbé Stanislas Vallée, qui était architecte et sculpteur, on en fit la plus belle du Lac Saint-Jean par sa décoration à l'intérieur et par son autel, qui existe encore dans l'église actuelle, mais considérablement altérée. Le curé Vallée poussa activement le progrès des écoles et la pratique des vertus familiales, avec ce résultat révélateur que Saint-Jérôme devint une pépinière de vocations sacerdotales et religieuses; cette paroisse à elle seule en a donné autant que toutes les autres du Lac Saint-Jean ensemble.

— C'est simplement admirable, ça !

— Je l'admets et j'en suis fier. J'ajoute que ça n'a pas nui au progrès matériel. Arthur Buies, dans la troisième édition de son ouvrage sur le Saguenay, publié en 1896, écrit : "Saint-Jérôme est aujourd'hui la paroisse peut-être la plus importante, la plus prospère et la plus industrieuse de tout le haut Saguenay." C'est à Saint-Jérôme que commença la fabrication du fromage au Lac Saint-Jean; la première fromagerie fut ouverte par Damase Jalbert en 1886.

— Ce détail ne manque pas d'importance, car je crois que l'industrie laitière fut le lévier qui a déclenché la prospérité de l'agriculture dans notre région.

— Qui l'a déclenchée et l'a maintenue pendant cinquante ans; et elle en est encore un appoint important. La construction du chemin de fer y est aussi pour beaucoup; le rail s'est rendu à Saint-Jérôme en 1892.

— La ressource principale de Saint-Jérôme a toujours été l'agriculture ?

— Oui, je crois qu'on peut l'affirmer sans risque, bien que certaines autres, en différents temps, n'ont pas manqué d'importance. Ainsi, il y a eu plus d'un entrepreneur en exploitation forestière : par exemple, Damase Jalbert, qui a fondé l'usine de Ouiatchouan (devenu Val-Jalbert); Louis Desbiens, qui a commencé l'établissement du Poste de Métabetchouan, continué par Price et remplacé par l'usine de pulpe de Desbiens; Georges Perron, associé de Louis Desbiens; Adélard Tremblay, grand contracteur, qui a participé considérablement à la fondation des usines de Dolbeau et de Desbiens. Comme industrie locale, il y a, plus récemment, la "Lar Machinery", dont les créateurs sont encore vivants. Ce sont des gens de Saint-Jérôme qui ont entrepris, en 1901, l'établissement d'une pulperie sur la rivière Métabetchouan, à Saint-André; l'usine a été détruite par le feu en 1902 alors que sa construction n'était pas achevée; on n'a pas réussi à remettre l'entreprise sur pied.

— On a dit aussi que Saint-Jérôme a été un centre d'activité.

— Il a commencé de bonne heure à l'être et il l'est encore. C'est dû à sa position géographique et aussi à l'esprit d'initiative de sa population. Ce fut, après Hébertville, la première paroisse qui eut un médecin, le docteur Fitzpatrick, vers 1880, et un notaire, le notaire Gagnon, qui fut en même temps un pionnier du progrès agricole; il s'installa au coin du rang du Poste sur des lots très difficiles à défricher qu'il transforma par l'étude et le travail en une sorte de ferme modèle; il ouvrit une fromagerie et remporta des prix et des décorations pour

ses succès. Saint-Jérôme fut aussi un centre d'affaires pour les localités voisines : Hébertville, Saint-André, Sainte-Croix.

— Est-ce que la paroisse de Sainte-Croix et celle de Saint-André n'ont pas été détachées de celle de Saint-Jérôme ?

— Pas celle de Saint-André; la colonie établie là a été d'abord une mission de Saint-Jérôme; ensuite, en 1898, elle a obtenu un curé. Celle de Sainte-Croix, érigée en 1911, a pris son territoire en partie dans Saint-Jérôme et en partie dans Hébertville. Cependant Hébertville et Saint-Jérôme se touchent encore par delà les limites de Sainte-Croix. Une autre partie du territoire de Saint-Jérôme a été détaché en 1926 pour former la paroisse de Saint-Emilien de Desbiens (qui prit plus tard le nom de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours). C'étaient des amputations considérables.

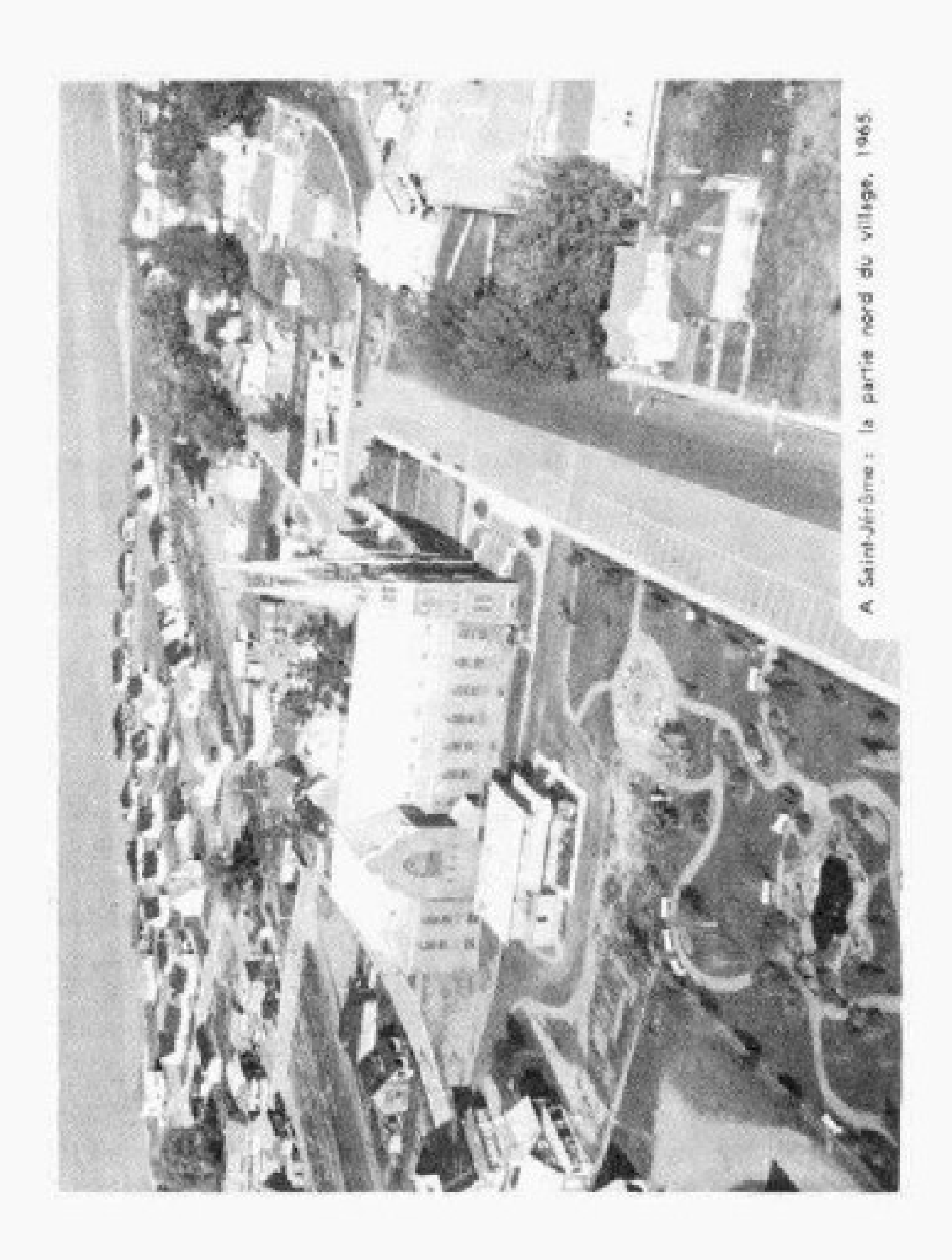
— Depuis quelques années, n'est-ce pas ? c'est surtout dans le domaine scolaire que Saint-Jérôme a progressé . . . . .

— Il y a en effet plusieurs réalisations en ce sens et pas seulement depuis quelques années. En 1901, un professeur, de qualité remarquable, M. Renaud, est venu tenir une école pour les garçons au village, et cette école, sous différents maîtres, a toujours continué jusqu'à la venue des Frères Maristes en 1927. Les Soeurs du Bon-Conseil sont arrivées en 1916. Depuis 1956, le Séminaire Marie-Reine-du-Clergé, fondé pour les vocations tardives, y prospère jusqu'à présent de façon remarquable. Il s'y est ajouté en 1960 la Maison Saint-Pie-X, qui donne un cours classique.

Il faut signaler en passant comme réalisation importante le Foyer Saint-Jérôme, combiné d'un hôpital, pour les vieillards (1957).

— C'est beau de voir comment chacune de nos localités est née dans des conditions presque toujours très pénibles, puis a grandi et s'est épanouie en une belle unité dans notre région.

— J'applaudis à votre observation et je crois que Saint-Jérôme est un des beaux types des localités saguenéennes. Si son histoire était écrite elle présenterait des pages instructives et inspiratrices, je puis vous l'assurer.



A Saint-Jérôme : la partie nord du village, 1965.

22.- BETSIAMITS

— Betsiamits est de l'âge de Saint-Jérôme ?

— Exactement. C'est une réserve indienne et elle date de 1861.

— Elle est située sur la Côte Nord . . . . .

— A l'embouchure de la rivière Betsiamites,* 91 milles en bas de Tadoussac.

— Quelle est l'origine de ce nom ?

— Ce nom apparaît dans l'histoire pour désigner une population ou tribu indienne appelée aussi Papinachois qui vivait dans ces parages. Mais comme le mot, en langue montagnaise, veut dire "endroit où il y a des lamproies" — la lamproie est une sorte d'anguille de mer venimeuse qui abonde dans cette rivière —, le nom Betsiamites a dû être d'abord celui de la rivière et il a servi de là à désigner les habitants de ces lieux de préférence à celui de Papinachois, qui est employé moins souvent.

— La Betsiamites est une des rivières importantes de la Côte.

— Importante dans l'histoire, elle l'est aussi maintenant dans le domaine industriel, ce qui va lui maintenir sa place dans l'histoire. — Savez-vous que cette rivière a près de 200 milles de longueur et qu'elle a une de ses sources tout près d'ici, dans le canton Chardon, à 15 milles en arrière de Saint-Fulgence ? Cette branche coule du Sud au Nord, à l'inverse des autres rivières qui l'avoisinent, cela sur une distance de 65 milles, jusqu'au lac Pipmaukin; ensuite, réunie à l'autre branche, elle prend la direction du Sud-Est. Une autre de ses originalités, qui ne dépend pas d'elle toutefois, est que la partie de son cours qui est industrialisée par la construction de grands

* Le nom de la localité s'écrit **Betsiamits**; celui de la rivière, **Betsiamites**.

barrages, à Labrieville et à 8 milles plus bas, s'appelle "Bersimis". Le haut et le bas de son cours s'appelle "Betsiamites" et ce petit bout s'appelle "Bersimis".

— D'où vient cette fantaisie ?

— C'est toute une histoire, qui se résume à la déformation du mot par les gens de langue anglaise. Ils se sont mis à dire "Bersimis" à l'occasion de l'installation d'une scierie et d'un petit village à l'embouchure de la rivière; l'établissement est disparu depuis 50 ans, mais le lieu s'appelle encore Bersimis. L'anglomanie de nos gens a étendu le nom de ce petit poste à la rivière, et bien que cette rivière s'appelle toujours "Betsiamites" sur les cartes du Québec, les ingénieurs et l'Etat ont adopté "Bersimis".

— J'ai remarqué que vous avez dit que la lamproie est venimeuse . . . . . ?

— C'est le cas de celle de la rivière Betsiamites. Elle a les dents de la couleur du jaune d'oeuf et chargées de poison; sa morsure cause une infection qui pourrit la chair et la fait tomber. Pour prévenir l'infection les Indiens enlèvent le morceau qui a été mordu.

— Il y avait de quoi remarquer la rivière aux lamproies . . . . .

— C'est suffisant pour lui donner le nom, mais pas pour lui donner la place qu'elle occupe dans l'histoire.

— Je suppose que cette place dépend plutôt de l'activité qui a pu régner à cet endroit.

— Vous supposez juste. Il a été question des Indiens Betsiamites qu'on appelait aussi Papinachois, au temps des missions. La première mention est de l'année 1635, alors que quelques-uns d'entre eux avaient été massacrés à Tadoussac. Ils parlaient la langue montagnaise — naturellement —, étaient d'un beau physique et d'un bon naturel, intelligents, ils méprisaient la polygamie et les sorciers. Ils étaient cependant ennemis des Sou-

riquois de la Côte Sud et leur faisaient la guerre; la paix fut conclue entre eux dans une conférence "au sommet" tenue à l'île Percé au mois de juillet 1647. Ils demandèrent eux-mêmes des missionnaires, que certains d'entre eux rencontraient à Tadoussac; la première mission chez eux fut commencée en 1652 par le Père Jean Dequen, qui venait de fonder celle du lac Saint-Jean.

— Est-ce qu'on n'a pas établi aussi un poste de traite ?

— J'allais justement en parler. Il fut établi comme une dépendance de celui des Ilets-de-Jérémie, qui est à six milles plus haut, et joua par moments le rôle de poste principal. Il est mentionné parmi les postes du roi sur une carte de l'année 1703 et dans divers rapports. C'est là que se faisait la chasse au loup marin à l'automne et au printemps, un des revenus importants du poste. Les choses ont continué ainsi sous la domination anglaise, mais tout indique l'absence de résidence à Betsiamits et à la baie des Papinachois, tout près de là, où se pratiquaient également la traite et la chasse marine.

— Et c'est en 1861 que le lieu est devenu habité . . . . .

— La réserve indienne a été établie en 1861, mais le lieu avait commencé à être habité avant cette date. La Compagnie du Nord-Ouest ou celle de la Baie d'Hudson, qui lui a succédé en 1821, a installé un poste à Betsiamits; en tout cas ce poste était en opération en 1825. Quelques familles indiennes s'y sont installées quasi à demeure; d'autres les ont imitées, de sorte qu'en 1845 il y avait là un petit village. En 1846, John Barry, avec David Price et un autre Price y commencèrent la construction d'une scierie qui amena sur les lieux un certain nombre de blancs. Cependant la mission se donnait aux Ilets-de-Jérémie, où il y avait une chapelle. C'est en 1853, à l'occasion d'une visite pastorale de Mgr Baillargeon aux Ilets-de-Jérémie, que les Indiens demandèrent l'autorisation de construire une église à Betsiamits sur le terrain que le gouvernement se disposait à leur concéder. Celle des Ilets était devenue insuffisante, parce que trop éloignée et trop petite; d'ailleurs elle menaçait ruine.

— Cette chapelle a-t-elle été construite avant l'érection de la réserve ?

— La permission a été donnée tout de suite par l'évêque et la construction a commencé l'été suivant. Mais elle a été lente. La place du village actuel, où elle a été bâtie, était en bois debout : forêt de bouleaux et d'épinettes magnifiques. Les Indiens ont défriché le terrain de l'église en 1854; l'édifice a été construit l'année suivante et on a achevé l'intérieur dans le cours des trois années d'ensuite. On avait pris cinq ans, mais on avait une très jolie église. Elle avait même une cloche, qui fut bénite par Mgr Baillargeon lors de sa première visite pastorale à Betsiamits, en 1859.

— Vous avez dit que le gouvernement, en 1853, se proposait de donner une réserve aux Indiens; s'il ne l'a accordée qu'en 1861, ça été encore plus long que la construction de l'église

— C'est toute une histoire encore. En septembre 1845 Sir Georges Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, avait proposé de concéder une réserve aux Indiens de la Côte et le ministère fédéral avait répondu qu'il ne voyait pas d'objection à la chose. Il fallut sept années de tractations et de discussions pour en trouver la formule et pour faire des lois en conséquence. C'était fait le 29 décembre 1852, il ne restait plus qu'à mettre la chose à exécution; ça prit encore neuf ans pour le cas de Betsiamits. Refusée en 1858, bien que la demande ait été appuyée par l'archevêque de Québec, la réserve finit par être accordée le 22 avril 1861.

— Cette réserve est quelque chose comme celle de Pointe-Bleue ?

— En 1849 le Père Durocher, missionnaire de la Côte, avait demandé pour les Montagnais de Betsiamits le territoire entre la rivière aux Outardes et la Betsiamites; il fallut tenir compte de certaines réclamations de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de la Compagnie Price; au mois d'avril 1861 le Père Arnaud présenta de la part des Indiens une demande à l'effet d'échanger ce territoire pour un autre de même étendue entre la riviè-

re Betsiamites et la rivière aux Rosiers, une largeur d'environ 15 milles, avec une façade de 10 milles sur le Saint-Laurent. Il l'obtint aussitôt. C'est beaucoup plus grand que la réserve concédée à la Pointe Bleue. La rivière Betsiamites appartient aux Indiens.

— Ce sont les Pères Oblats qui ont aussi cette réserve à leur charge ?

— Les Oblats avaient leur résidence aux Escoumins quand la réserve de Betsiamits a été établie; ils sont les principaux artisans de cet établissement, de la construction de l'église et du presbytère, bâti en 1861. Aussitôt que celui-ci fut logeable ils y transportèrent leur résidence. Il y a à ce sujet un curieux document conservé au presbytère : une charte de 33 pouces sur 24 en peau de caribou sur laquelle est écrit le texte que voici :

"Cet acte a été fait en 1862, tous nos Montagnais de Betsiamits l'ont signé ou fait mettre leur signe par nous. — Cette même année il y avait plusieurs familles naskapises des terres. — A cette même époque ils ont renouvelé leur demande pour que je restasse avec eux, ils se sont tous engagés à fournir au missionnaire la somme de $200.00 par an, et de plus ont donné au missionnaire les Ilets-de-Jérémie pour être sa propriété en reconnaissance de tout ce que les missionnaires ont fait pour eux. Le chef Jean Baptist et Basile ont signé le document avec nous, prêtre oblat de Marie appelé par les Sauvages Kanaskamuest." C'est signé : "Ch. Arnaud, O.M.I., Jean Baptist Eslo Otshimau (chef), Loï Pasir (Basile)". — Au verso de la charte un texte semblable concerne la construction de la chapelle et du presbytère et porte les signatures ou les noms de tous les Indiens du lieu.

— Les Oblats sont là depuis cette date ?

— Oui, à part une période de 34 ans, de 1911 à 1945, où ils ont cédé la place aux Eudistes. Toute la première période, un demi siècle, est couverte par la présence de deux Pères Oblats célèbres, les Pères Louis Babel et Charles Arnaud. —

Le Père Babel a réalisé des randonnées extraordinaires. La desserte des missions de la Côte Nord jusqu'au détroit de Belle-Isle signifiait 600 milles de trajet par mer pour aller à partir de Betsiamits, autant évidemment pour revenir. En 1866 le petit Père Babel entreprit d'aller visiter les Naskapis chez eux; à pied et en canot, à quatre reprises, il se rendit à 600 milles dans l'intérieur. Au cours de ces voyages il a découvert et révélé dans des rapports détaillés les mines qu'on exploite aujourd'hui au Lac Knobb et bien d'autres.

— Voilà un de ces découvreurs à qui le pays est redevable sans le savoir .....

— Sans le savoir aujourd'hui, mais dans le temps les chefs de la province étaient avertis. Disons donc plutôt : "découvreurs **ignorés**" dans le sens péjoratif du mot.

— Et le Père Arnaud ? .....

— Il a été moins ignoré. Au contraire, il a joui d'une grande popularité, qu'il méritait d'ailleurs. Il a été très populaire chez les Indiens, qui le reconnaissaient pour un des leurs : "Toi, Sauvage". Il l'était en effet d'esprit et de coeur. On pourrait citer maintes anecdotes à ce sujet. La plus connue et peut-être la plus originale est le fait qu'à la mort du pape Pie IX, en 1878, les Montagnais de Betsiamits ont décidé qu'on ne pouvait pas trouver mieux que le Père Arnaud pour lui succéder, et ils ont fait des démarches pour le convaincre d'accepter de devenir pape. Il était taxidermiste émérite. Il a monté à Betsiamits un musée d'oiseaux et d'animaux de la forêt et de la mer qui était très remarquable, unique au monde en son genre. Il jouissait d'un grand prestige à Ottawa, à Québec et dans la région du Saguenay; il était très écouté et consulté .....

Ces deux missionnaires sont morts très âgés, l'un en 1912, l'autre en 1914, et leurs noms ont été honorés; il y a sur la Côte Nord un canton Babel et un canton Arnaud; nous avons près d'ici le Pont Arnaud. On a fêté de façon splendide le centenaire de leur arrivée au Canada et placé une plaque commémorative à Betsiamits, en 1949.

— Vous avez dit que les Oblats se sont retirés de Betsiamits pendant un certain temps . . . . . ?

— Se sont retirés . . . . . par déférence, à cause des circonstances. Depuis 1903 le service religieux de la Côte Nord était confié aux Eudistes. Peu nombreux au début, ils ne demandaient pas mieux que d'avoir la collaboration des prêtres séculiers et des Oblats. Les Pères Arnaud et Babel ont passé le reste de leurs jours à Betsiamits.

— L'histoire de la réserve est-elle mouvementée ?

— Sa note générale est l'ordre et le calme. Mais elle ne manque pas de faits qui mériteraient mention; par exemple : les gestes de générosité caractéristiques des Indiens de Betsiamits, pour leur église, pour les sinistrés de Québec après des incendies, etc.; les moments où eux-mêmes ont été décimés par la famine, à ce point qu'une fois, dans leur langage pittoresque, ils disaient : "On est tous morts". Il y eut les visites d'excursionnistes et de personnages de marque. Il y eut, de 1873 à 1894, et plus tard, de 1908 à 1918, l'établissement industriel de Bersimis, sur la pointe de l'autre côté de la rivière; pendant les premières années les blancs de cet endroit n'avaient pas d'église et fréquentaient celle des Indiens; un peu tout le temps leur présence créait des problèmes pour les résidants de la réserve. Il y eut aussi l'incendie de l'église, le 3 avril 1954; cette église, qui était vraiment remarquable, avait été construite en 1919 pour remplacer la chapelle de 1856. Il y eut, en 1901, l'arrivée des religieuses du Bon-Conseil, qui venaient prendre charge de l'école indienne. Il y eut la célébration du centenaire de l'installation des Oblats sur la réserve, qui correspondait pratiquement à celui de la réserve elle-même. — J'ai assisté à plusieurs de ces fêtes. J'ai aimé et admiré, là comme à Pointe-Bleue, le savoir-faire, l'esprit d'ordre et la sincérité des Indiens de chez nous. En 1949, par exemple, ils ont exécuté, avec le concours de quelques artistes de Baie-Comeau, un splendide pageant composé par le Père Laurent Tremblay et réalisé sous la direction du génial chorégraphe Morénoff, qui a dirigé les nôtres de 1938 à Grande-Baie, de 1942 à Chicoutimi, de

1947 à Desbiens et à Jonquière. J'ai été émerveillé de la façon dont ceux de Betsiamits ont compris et rendu le spectacle.

— **Ces détails indiquent bien que Betsiamits ne boude pas le progrès . . . . .**

— Betsiamits n'a pas cessé de se développer. Au ralenti parfois, car son état de dépendance par rapport au gouvernement fédéral gêne son développement, mais le progrès est continu malgré tout. Ainsi, en 1896, l'abbé Huard, qui avait étudié sur place sa situation, prédisait la disparition fatale et prochaine de la population indienne; or celle-ci, qui était à ce moment-là de 120 familles et environ 600 personnes, est aujourd'hui de 237 familles et 1400 personnes. Ça parle !



A Betsiamits : des Montagnais fabriquant un canot d'écorce.

23.- ALMA

— Nous présentons aujourd'hui Alma, la métropole du Lac Saint-Jean . . . . .

— Vous lui donnez un titre que nous devons aujourd'hui lui reconnaître, mais nous procédons par ordre d'âge et c'est aujourd'hui son tour à titre de membre de la famille saguenéenne.

— Et quel âge lui donnez-vous ?

— Cent ans depuis l'été dernier. Je ne lui **donne** pas son âge, je le constate. Je prends comme base de calcul la date de l'installation de la première famille : l'été de 1863. Mais comme cette famille, après un premier hivernement, s'est retirée à Hébertville un autre hiver pour revenir au printemps suivant de façon définitive, il est possible de prendre cet autre moment comme point de départ; ce serait 1865.

— Je ne voudrais pas oublier la question du nom d'Alma; nous avons l'habitude de commencer par là . . . . .

— . . . . . Ou du moins d'en parler au début de notre entrevue. — **Alma** est un joli nom féminin, et plein de sens; il signifie **grande, supérieure, haute en honneur et en dignité.** Mais ce n'est pas à cause de cela qu'il a été appliqué ici; il ne tire pas son origine du dictionnaire, ni de la liturgie, ni d'une femme célèbre. Il vient d'une rivière, et d'une rivière qui est très loin d'ici : dans la presqu'île de Crimée, en Russie.

-- Comment a-t-il été transporté ici ?

— Par les journaux ! Un arpenteur travaillait sur l'île qui sépare les deux Décharges du lac Saint-Jean et ne connaissait pas de nom pour la désigner, quand il reçut, par un messager qui lui apportait des instructions, quelques journaux où, dans les nouvelles de la guerre de Crimée, il lut avec un intérêt particulier

le détail de la victoire remportée par les Alliés (Français et Anglais) sur les Russes au passage de l'Alma. Il donna le nom d'Alma à l'île; de l'île le nom s'est étendu à la paroisse.

— Voilà une origine intéressante. Ainsi l'île d'Alma a reçu son nom avant d'être colonisée.

— Peu avant, au moment où elle a commencé à être fréquentée.

— Les Indiens la fréquentaient ?

— Non. Elle n'était pas sur leur route. Ils circulaient par le lac Kénogami et la Belle-Rivière; la rivière Saguenay était impraticable. La pêche à la Grande Décharge les attirait cependant durant la saison d'été; ils n'en faisaient pas un sport, comme les blancs, mais un travail de nécessité, et ils recherchaient les endroits où elle était plus facile. De cette façon on doit dire que les Indiens y venaient régulièrement.

Ce sont les blancs qui ont commencé à fréquenter l'île d'Alma et ses parages, vers 1850, pour y faire chantier. Peu après, lorsqu'on commença à faire des billots sur les bords du Lac Saint-Jean, le problème de la drave amena des gens à y travailler, même l'été.

— Comment ça . . . . . ?

— Par la Grande Décharge la conduite des billots était impossible et on en perdait une grande quantité. Par la Petite Décharge le bois se brisait moins mais il s'égarait en grande partie dans les racoins et les à-côtés où il était poussé par la crue des eaux, et il s'échouait là; pour le ramener au cours de l'eau il fallait des équipes d'hommes. Comme ce travail coûtait très cher, on a entrepris de fermer par des barrages l'entrée des canaux secondaires de la Petite Décharge et de construire une dalle ou glissoire pour faire passer les billots dans la partie la plus accidentée du cours de la rivière; à l'entrée de la Grande Décharge on a installé une longue estacade flottante pour faire glisser les billots vers l'unique passage à la Petite Décharge. Vous devinez que ces travaux ont amené du monde sur les lieux.

— C'est sans doute ce qui a attiré les premiers colons.

— Justement. Damase Boulanger, qu'on se plaît à appeler le fondateur d'Alma, présidait à la construction de la dalle, commencée en 1856; il s'est pris des terres sur l'île d'Alma et y a fait des défrichements. D'autres qui y étaient venus comme ouvriers ou bûcherons ont fait comme lui, de sorte que lorsque, nommé surintendant responsable de l'opération et de l'entretien de la glissoire, il décida de s'installer en permanence avec sa famille, en 1863, plusieurs défrichés étaient faits sur différents lots dans l'île.

— Ce mouvement de colonisation a-t-il été rapide ?

— Au contraire, il a été très lent au début, à cause de la distance et de l'isolement. C'était un coin éloigné du reste du monde et sans communications. Séparée de tout par la rivière, l'île était séparée d'Hébertville par la zône de forêt des cantons Signay et Labarre, quasi impénétrable; s'établir là équivalait à se priver de tout.

— Connaît-on les premières familles qui sont venues résider ?

— Il y a eu d'abord ce que nous appelons les "précurseurs", qui ont commencé des défrichements et construit des campes mais qui ont abandonné la partie avant de s'établir. Nous en avons une liste qui contient une dizaine de noms. Les premiers installés comme colons sont Damase Boulanger, qui a construit sa maison et amené sa famille en 1863; ensuite Elisée Desbiens, installé deux ans après Boulanger; ensuite trois Tremblay : Alexis, William et Charles, trois frères, installés voisins l'un de l'autre; et Flavien Perron dans leur voisinage. Tous sur l'île d'Alma.

— C'est donc là que la colonisation a commencé; elle s'est étendue . . . . .

— Oui, mais pas par le rayonnement de la petite colonie de l'île. En 1867 une autre colonie a pris naissance dans le rang VII du canton Signay, environ deux milles au sud de la Petite Décharge, vers Saint-Gédéon. Le premier installé là est Richard

Néron, qui amenait une famille de dix enfants. Venu précédemment travailler à la réparation de la glissoire, il s'était choisi un beau coin de terre dans les rangs VII et VIII, qui se font face. Il a été suivi par Louison Larouche, par le père Antoine Fortin, appelé "Titaine", et ses garçons, un peu plus tard par le père Jean Jean et son régiment de garçons : au moins huit. En même temps Romuald Maltais venait ouvrir le rang IX, au bord de la Petite Décharge, suivi par les frères Antoine et Elie Gagnon. — C'est comme ça que l'établissement d'Alma a commencé.

— Si j'ai bien compris, il débutait par trois noyaux différents et distants l'un de l'autre.

— C'est bien ça. Cependant les colons du rang IX n'étaient pas loin de ceux de l'île d'Alma; ils se faisaient face, mais ils étaient séparés par la rivière, qui en pratique mettait une distance . . . . .

— Ils ont dû connaître la misère dans les premiers temps . . . . .

— Ils l'ont connue intimement; ce que vous savez des colons de Roberval, de Chambord, de Saint-Jérôme, peut vous en donner une idée. Pour aller à Hébertville, leur seul centre de secours, ils se rendaient au lac en canot par la Petite Décharge, excepté ceux du rang VII qui gagnaient la grève du lac à travers le rang X; ensuite par le lac et par la Belle-Rivière jusqu'à la chute et de là par un petit chemin au pied des côtes de la rivière des Aulnaies : un parcours de 22 milles. Boulanger a ouvert un premier sentier tout droit débouchant au moulin des Bolduc; ce trajet était encore de 12 milles; la route suivant son tracé actuel est de 1878, je crois.

— La famille Boulanger a joué un rôle important ? . . . . .

— Dans les débuts elle a été le centre et l'âme de la colonie. La fonction de surintendant de la glissoire assurait à Damase Boulanger un salaire qui lui permettait de se procurer le nécessaire et d'être secourable à beaucoup de familles dans le besoin, ce que la charité et le prestige de madame Boulanger ren-

dait plus efficace encore. Boulanger recevait tous les visiteurs, les "gros bonnets" comme on disait, et les petits bonnets aussi. C'est lui qui amena la première institutrice, Adéline Côté, alors que sa famille était la seule sur les lieux. C'est dans sa maison que, pendant au moins trois ans, le prêtre d'Hébertville vint donner la mission jusqu'à la construction de la première chapelle, à l'automne de 1875. Entre les visites du prêtre les colons s'y réunissaient le dimanche et madame Boulanger les faisait dire le chapelet, leur lisait l'Evangile et leur expliquait le catéchisme.

— C'était une église paroissiale avec une femme comme vicaire !

— Et vous pourriez dire : vicaire de choix. Car autant elle était attachante par sa charité aimable — on disait qu'elle pouvait "vider sa maison" — autant elle ne badinait pas sur les principes religieux et la bonne conduite. On dit qu'elle eut même la permission de garder le Saint Sacrement dans sa maison; je me propose de vérifier l'exactitude de cette tradition.* — Vous avez parlé d'église paroissiale; ce serait vrai de la maison des Boulanger. Deux mariages y ont été célébrés : celui d'Arthur Boulanger et celui de Charles Néron.

— La dalle ou glissoire avait été l'occasion de la naissance d'Alma; a-t-elle eu ensuite quelque importance dans sa vie ?

— Elle était l'industrie spécifique de l'endroit; son bon fonctionnement était l'indice et la condition de la prospérité de l'exploitation du bois au lac Saint-Jean, car tout le produit de la forêt passait par là; et les dégâts que les glaces ou les crues désordonnées de l'eau lui faisaient subir parfois étaient regardés comme des calamités ....., dont les gens se consolaient par les travaux de réparation. Dans le pays, la Dalle, qu'on appelait plus couramment la **Slaille** (de l'anglais **slide**, glissoire), était le nom propre de Saint-Joseph d'Alma. Dans son prône, le curé d'Hébertville annonçait ses missions à la **"Slide"**. Les gens disaient : "je reste de la Slaille". Quand j'étais jeune nous nous

---

* Elle a été vérifiée depuis.

plaisions à taquiner nos parents d'Alma en les appelant "Slaillons". La glissoire a fonctionné pendant près de trente ans, jusque vers 1890. Elle met une note caractéristique dans l'histoire d'Alma, et je crois qu'on serait heureux de la montrer encore dans le paysage actuel.

— Je n'aurais pas cru que cette glissoire avait pris tant de place dans l'histoire d'Alma après les débuts.

— A la vérité cette place dans l'attention générale dépasse de beaucoup son rôle dans la vie économique et le développement de la paroisse. La Dalle était un peu comme l'enseigne ou la vitrine du magasin; ce n'est pas ça qui fait le commerce. Alma était une colonie foncièrement agricole qui se développait autour de la "Slaille" en attendant de prospérer sans elle et de ne faire regretter sa disparition qu'en fonction du pittoresque.

— Le Grand Feu de 1870 a-t-il fait des ravages à Alma ?

— Il a passé trop vite; il a oublié cette petite colonie éloignée de sa route, et personne ne lui en a fait de reproches.

Par contre la population a eu ses épreuves. En 1875 une épidémie de picote a fait 17 victimes. L'année suivante le feu détruisait la chapelle, qui n'avait pas deux ans d'existence. Cependant cette année 1877 est marquée par des progrès : l'introduction de la première charrue, par un colon du rang VII, Jean Jean; la construction de moulins à scie par les Maltais au rang IX précéda cette date, et celle d'un moulin à farine par un Tremblay au Rang VI la suivit. La commission scolaire fut créée l'année suivante et la première école fut ouverte dans la maison du colon Onésime Tremblay . . . . .

— Je pense que la colonie d'Alma dépendait d'Hébertville.

— Son territoire était compris dans la municipalité d'Hébertville; il en a été détaché en décembre 1878. La séance d'inauguration du conseil a été tenue dans la maison d'Elie Larouche, au rang IX, le 10 février 1879; elle était présidée par mon grand-père maternel, Elzéar Ouellet. Le premier maire fut élu

à la séance suivante, le 17 février; ce fut Romuald Maltais. — La paroisse, elle, a été érigée en 1882. Le premier curé fut l'abbé Henri Cimon; il fit construire la nouvelle chapelle, qui fut bénite en février 1883 et remplacée en 1908 par l'église actuelle de la paroisse Saint-Joseph.

— A Alma le problème des ponts devait être une question vitale.

— Pas tellement. La grande partie de la paroisse est en dehors de l'île. Le pont sur la Petite Décharge a été construit de bonne heure et même remplacé dès 1892 par un pont de fer. Le fameux pont de Taché, sur la Grande Décharge, est une des gloires d'Alma, mais il était surtout une nécessité pour les habitants du côté nord de la rivière. Sa construction, en 1894, fut cependant un événement, et le curé du temps, l'abbé Héracléus Lavoie, est accusé d'avoir contribué au miracle qu'il fallut faire pour le réaliser.

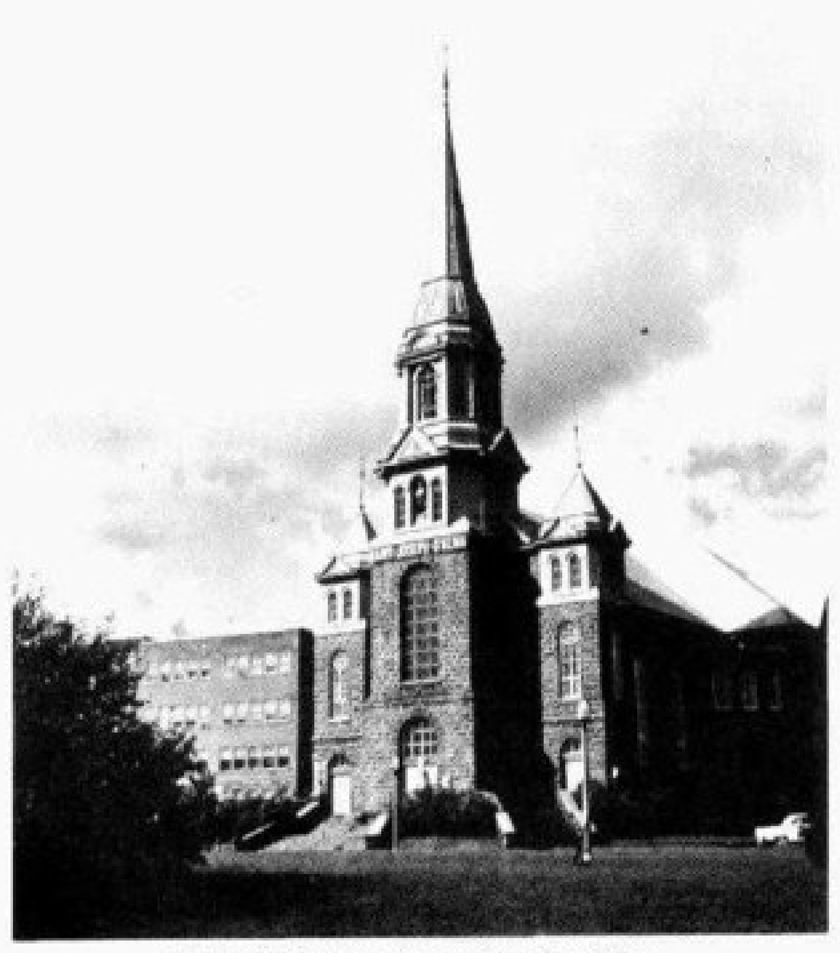
— Il nous reste à peine un moment pour parler des derniers progrès.

— On peut les résumer en ceci : — Ils ont été provoqués par la construction des barrages et de la centrale électrique aux Décharges en 1926 et ausssi la construction de l'usine à papier de Price Brothers. La municipalité du Village, sous le nom de "Saint-Joseph d'Alma", avait été créée en 1917; elle devint ville en 1924. La même année était créée celle de l'Isle-Maligne, et l'année suivante celle de Riverbend. En 1942, commençait la construction d'une usine pour la réduction de l'aluminium. En 1943, une partie de l'île d'Alma se détachait pour former le village de Naudville, qui s'agrandit en 1952 et s'érigea en ville en 1954. En 1954 également, la Ville de Saint-Joseph d'Alma, qui contenait alors plus d'une paroisse, fit changer son nom en celui d'**Alma** tout court. Elle obtint le titre de Cité en janvier 1958, et en 1962, elle opéra une fusion avec ses trois voisines pour former la cité métropolitaine d'Alma.

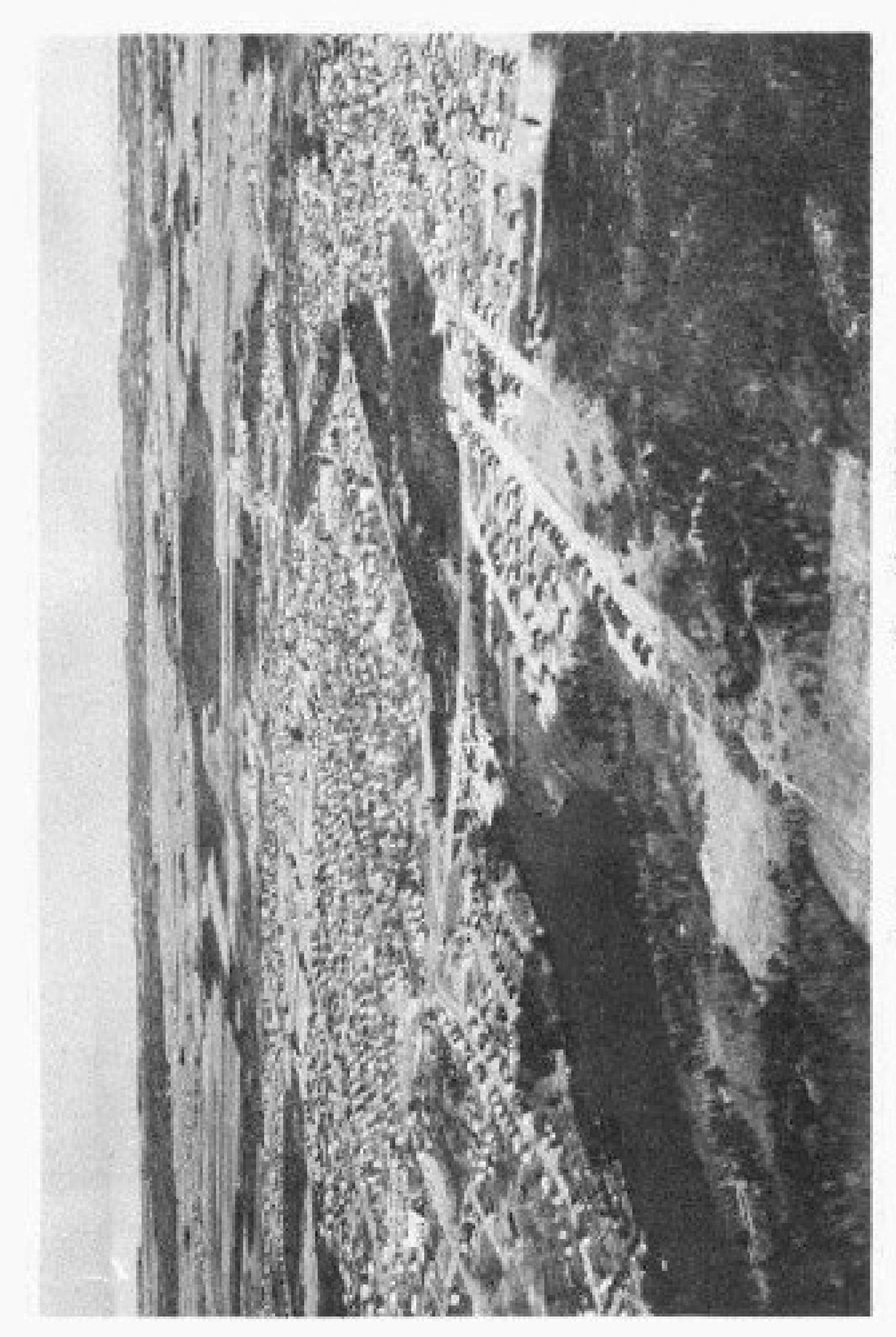
— Voilà ce qu'on peut appeler une évolution rapide . . . . .

— Il faut l'admettre. La première période de son histoire

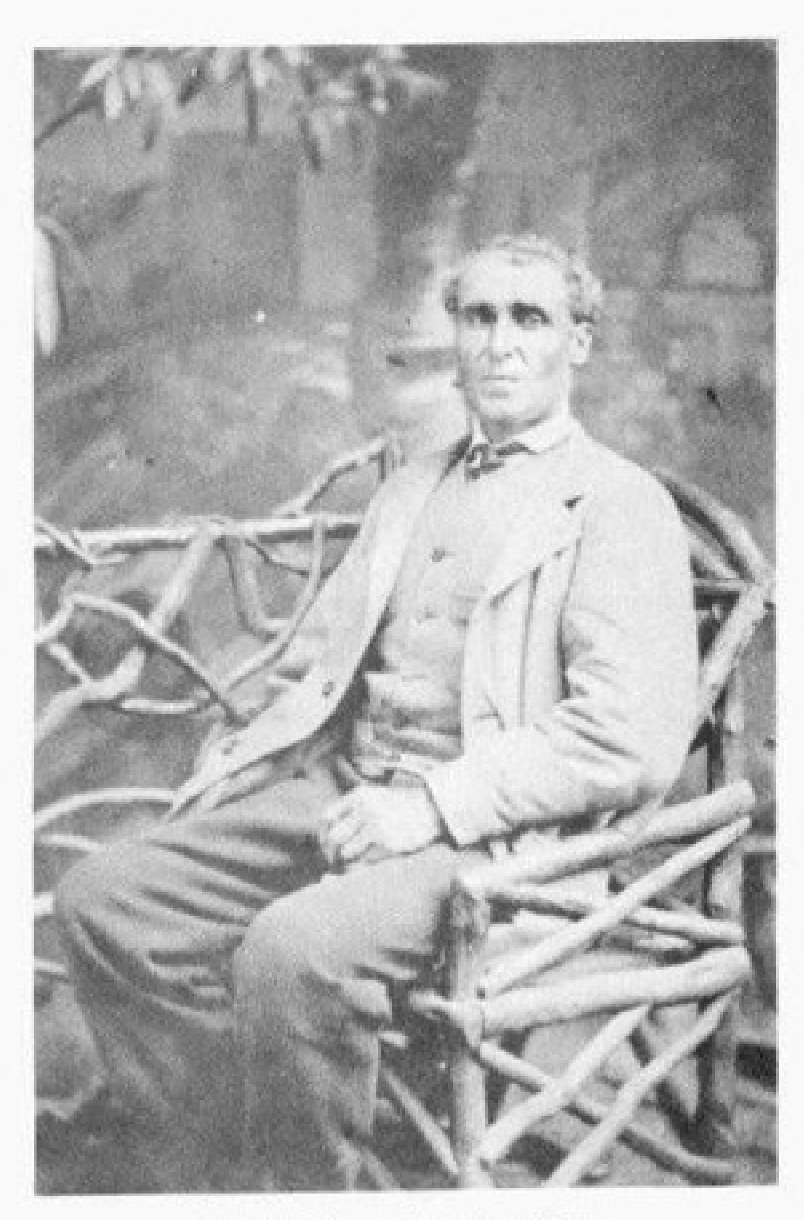
ne semblait pas préparer Alma à une destinée comme celle-là; c'était une localité en retrait pouvant devenir une belle paroisse rurale sans plus; mais, en observant sa situation géographique et les développements qui devaient normalement se produire dans la région, on pouvait prévoir qu'elle deviendrait un centre important. C'est ce que prétendait mon père, qui lui prédisait un brillant avenir. En attendant cet avenir en voie de se réaliser, il importe de connaître le passé.



Eglise de Saint-Joseph, paroisse-mère d'Alma.



A Alma : panorama en 1967. - (Photo Krieger)



Damase Boulanger, fondateur d'Alma.

24.- SAINT-CHARLES

— Je vous avoue que ce que vous allez nous dire de la paroisse de Saint-Charles sera tout du neuf pour moi; je n'ai jamais eu l'occasion d'entendre ou de lire des choses sur son histoire.

— Vous n'êtes pas seul dans ce cas. Je ne sache pas qu'il ait été question de l'histoire de Saint-Charles quelque part. Le peu que nous en dirons aura du moins l'intérêt de la nouveauté.

— Ce silence serait-il un indice que cette histoire n'a rien de mouvementé ? . . . . .

— Oui et non. Comme à Laterrière, au Petit-Saguenay, à Hébertville, à Saint-Gédéon et bien d'autres endroits de la région, la vie a évolué à Saint-Charles sans faire de bruit mais non pas sans réalisations ni même sans aventures.

— Y a-t-il des faits historiques avant l'ère de la colonisation ?

— Quelques-uns. — Le territoire historique de Saint-Charles comprend le canton Bourget, du côté nord de la rivière Saguenay, ainsi que la partie nord du canton Kénogami, du côté sud de la rivière; il est en partie traversé par la rivière des Aulnaies, qui a son histoire. Cette petite rivière par où, selon certains géologues, les eaux de la Péribonka auraient bien pu descendre, figure de bonne heure, sous différents noms, sur les cartes anciennes, ce qui indique une certaine importance dans le réseau des communications par canot.

— Cela plonge assez loin dans le passé . . . . .

— Au moins 125 ans avant la colonisation des lieux; plus de 200 ans avant aujourd'hui. — Il est peut-être intéressant de mentionner aussi le lac Duclos et la petite rivière Duclos, qui se jette dans la rivière Saguenay environ un demi mille en bas

du village de Saint-Charles. Leur nom rappelle celui d'un conducteur de chantier qui avait opéré en ce quartier du temps de Peter McLeod, vers 1845-1850. Ce Duclos a laissé le souvenir d'un fait assez "frappant": une bataille. Il avait apparemment pris à ses risques l'abattage et la drave du bois; il n'avait pas pu faire la descente des billots et conséquemment n'avait pas livré la marchandise. Il se disposait à partir sans acquitter la dette considérable qu'il avait contractée envers McLeod. Il possédait une goélette qu'il avait mise pour l'hiver à la rivière aux Vases. McLeod vint le rencontrer là pour réclamer un règlement de compte. Les deux hommes ne purent venir à une entente et ils décidèrent de faire ce règlement à la manière des grands chefs d'Etat, par la force. Duclos, qui était un colosse, en sortit vainqueur et il partit avec armes et bagages, laissant ses billots dans la rivière des Aulnaies et son nom dans la toponymie du canton Bourget.

— J'imagine bien que ce n'est pas en souvenir de lui que la paroisse a été appelée "Saint-Charles" ......

— Même s'il s'était appelé Charles, ce que je ne sais pas, il n'a sûrement pas été canonisé de la sorte. Le nom de Saint-Charles a été choisi en l'honneur du premier colonisateur, qui fut ..... Essayez de deviner.

— J'y renonce tout de suite.

— Un curé défricheur ! Le deuxième curé de Sainte-Anne, l'abbé Charles Richard.

— Les curés colonisateurs ne sont pas rares dans l'histoire du Saguenay; mais vous avez dit : "défricheur" .....

— On en compte aussi, par exemple M. Edouard Boily des Escoumins, Mgr Martel de Saint-Honoré, et d'autres. Le curé Richard fut défricheur de façon typique, jusqu'à se le faire reprocher par l'autorité religieuse et d'abord par ses paroissiens de Sainte-Anne, qui, pendant la saison de ces travaux, ne le voyaient que le dimanche. Trouvant que ses gens étaient trop enclins à fréquenter les chantiers et négligeaient de faire pro-

gresser convenablement leurs établissements agricoles, il voulait leur donner l'exemple et en même temps se procurer de quoi boucler son petit budget. Dès que les premiers rangs dans le canton Bourget furent arpentés, par Edmond Duberger en 1864, il y prit des lots et se mit à les défricher lui-même, mettant à sa tâche les six jours de semaine, à plus de quinze milles de son église.

— Il a bien mérité de donner son nom à la future paroisse; on pourrait dire qu'il l'a écrit à la hache .....

— Admettons le fait, même s'il avait pu l'écrire autrement.

— Tout de même, il ne s'est pas établi là .....

— Il ne pouvait pas faire plus que préparer des établissements pour les vrais colons, ceux qui restent, mais il l'a fait. Il est parti en 1867. Le premier colon qui s'est installé dans la future paroisse de Saint-Charles, sur le lot 33 du premier rang, est Jérémie Gagnon. Il y a passé quelques années seul avec sa famille, "comme un exilé". Il a fini par en voir arriver d'autres, et tout un contingent : 7 dans la même année. Cinq qui se sont installés dans le canton Bourget : deux frères Gagnon, James et Ferdinand, Joseph Gagnon, Lucien Bouchard, Joseph Lavoie; deux qui ont pris des lots sur la rive sud de la rivière Saguenay, en face des premiers : Georges Briand et François Duperré.

— C'était une colonie !

— Une colonie. Presque tous ces colons venaient de Sainte-Anne. Leur curé commença à leur donner la mission en 1868. C'était l'abbé Delâge. Il disait la messe dans le campe de Lucien Bouchard, cela pendant 13 ans. Ce n'est qu'en 1881 qu'on a construit une chapelle, au bord de la rivière Saguenay, sur le lot 34, voisin de celui du premier résidant, lot donné à cette intention par l'abbé Charles Richard, ce qui lui donne un titre de plus à l'adoption de son nom comme patronyme de la paroisse. Le petit édifice mesurait 30 pieds sur 20 — pas mal moins que la basilique de Saint-Pierre à Rome ! — ce qui donne un peu le compte de la population à cette époque.

— Il manquait le nombre suffisant pour avoir un curé . . . . .

— Et il manquait une résidence pour loger le curé . . . . . Celui-ci leur a été donné dès l'automne de 1885, alors que la population ne dépassait pas 150 personnes. Ce fut l'abbé Etienne Simard. Il avait en même temps à sa charge la colonie de la Rivière-à-l'Ours du canton Bourget, qui est devenue la paroisse de Saint-Ambroise, et celle de Saint-Léonard, qui a été jusqu'à récemment à l'état de desserte et vient d'être effacée. Cet abbé Simard a eu une aventure dont le souvenir n'est pas disparu.

— Une aventure . . . . . qui peut être racontée sans inconvénients ?

— Après y avoir fait allusion il y aurait des inconvénients à ne pas la raconter. Amusante autant que dramatique, la voici telle que je la trouve relatée dans le PROGRES DU SUGUENAY, qui n'avait alors que deux ans d'âge et qui était trop jeune pour mentir. Sous le titre "Un voyage d'Europe impromptu", le 7 novembre 1889, on lit : "Le 17 octobre dernier, M. l'abbé Etienne Simard, curé de Saint-Charles du Saguenay, se trouvant à Québec, voulut accompagner jusqu'au paquebot **Vancouver** les abbés Tremblay et Delamarre qui s'embarquaient ce jour-là pour l'Europe. Rendu sur le **steamer**, M. Simard obtint la permission de reconduire ses amis jusqu'à Rimouski, où le vaisseau devait s'arrêter pour l'échange des malles. Par suite de retards le petit bateau ne vint là qu'à minuit. Entendant le sifflet du vapeur, l'abbé Simard monte sur le pont; mais déjà le petit vapeur a rempli son office et le **Vancouver** s'est remis en marche. M. l'abbé Simard n'a pu débarquer qu'à Liverpool . . . . ." Le voyage du curé de Saint-Charles a connu la célébrité.

— Assez souvent l'organisation paroissiale se fait à peu près en même temps au civil et au religieux . . . . .

— Cela s'est produit à Saint-Charles. La municipalité du Canton Bourget a été créée par le Conseil de Comté de Chicoutimi le 9 septembre 1885. Elle comprenait tout le canton; celle de Saint-Ambroise s'est détachée en 1902. Le premier maire du

Canton Bourget a été Edmond Boulet. C'est aussi en 1885 que fut établie la première école, avec une vingtaine d'élèves confiés à Mlle Emilie Gagné. — Le bureau de poste a été établi peu après, le 1er février 1886. Il porte un nom qui surprend : "La Décharge". C'est l'ancien nom de la rivière Saguenay, qui est effectivement la décharge du lac Saint-Jean et qui garde le nom de Décharge dans la partie de son cours qui embrasse l'île d'Alma. Les Indiens l'appelaient "Patchagoutchichiou", "la grande Décharge", et les gens de l'endroit continuent de l'appeler couramment "la Décharge". Le Premier nom du bureau de poste était "La Décharge de la Rivière-à-l'Ours"; c'était un peu long; le 1er janvier 1889 on l'a réduit aux deux premiers mots. Le premier maître de poste a été James Sheehy; il a été au poste (sans calembour) pendant 27 ans.

— Saint-Charles est une paroisse agricole ?

— Elle l'a été; et on voit souvent dans le passé des mentions de ses belles récoltes; elle l'est moins aujourd'hui. Il s'est mêlé à son activité l'exploitation forestière, qui à l'origine a été considérable. La forêt d'en arrière était assez fournie pour permettre une longue exploitation et justifier la construction d'une dalle-glissoire pour descendre les billots dans la rivière des Aulnaies. A la différence de celle d'Alma, qu'on appelait "la slide", celle-là s'appelait "la dalle" et son nom a souvent, dans la pratique, désigné le lieu. Autrefois aussi les petits cours d'eau se prêtaient à l'installation de moulins à scie, que favorisaient les besoins de la population et le voisinage de Jonquière. Le premier a été construit par Eusèbe Boulet sur le ruisseau Lucie. Il y en a eu deux autres. Ces moulins sont disparus avec les chutes elles-mêmes par suite du relèvement des eaux de la rivière Saguenay.

— Vous avez dit que la paroisse de Saint-Charles a vécu sans bruit . . . . .

— J'ai dit cela, mais avec un mot de réserve. La vie relativement silencieuse caractérise plutôt la période des débuts et la période récente. Pendant nombre d'années Saint-Charles

retenait l'attention par sa participation à l'activité régionale et par ses initiatives. Elle a toujours eu le problème de la traversée de la rivière Saguenay, qui s'imposait pour les paroissiens du côté sud; elle a eu celui de la construction de son église, en 1899. Elle en a eu un très grave et très épineux : celui du déplacement de son église en 1914. En prévision de la construction d'un barrage à la chute à Caron, qui devait transformer en lac le cours de la rivère Saguenay, les parties basses des terres riveraines avaient été achetées en 1912 et la compagnie s'était engagée à compenser les dommages et à transporter l'église et le presbytère. L'emplacement de la nouvelle église fut le sujet d'une scission violente qui ne s'est jamais complètement cicatrisée. L'église nouvelle ayant été placée sur la partie haute qui paraissait la plus convenable, à environ un mille de distance de l'ancienne, la population du village, qui comptait une quarantaine de familles, n'a pas consenti à se ranger de ce côté; toutes les familles à part deux ou trois ont émigré ailleurs l'une après l'autre, et les paroissiens de la rive sud ont préféré aller à Jonquière. Une nouvelle crise se produisit après la construction du barrage, en 1932, alors que les résidants de la rive sud furent séparés de leur église par une large nappe d'eau et que la suppression des terres inondées vint accentuer le déséquilibre économique de la localité. Ce fut la grande aventure de Saint-Charles.

— De telles aventures paralysent nécessairement l'essort normal. Il semble bien cependant que la paroisse de Saint-Charles garde sa vitalité.

— Pas sa vitalité des meilleures époques, mais une vitalité réelle.

— Il semble que du moins elle n'a pas souffert de l'isolement . . . . .

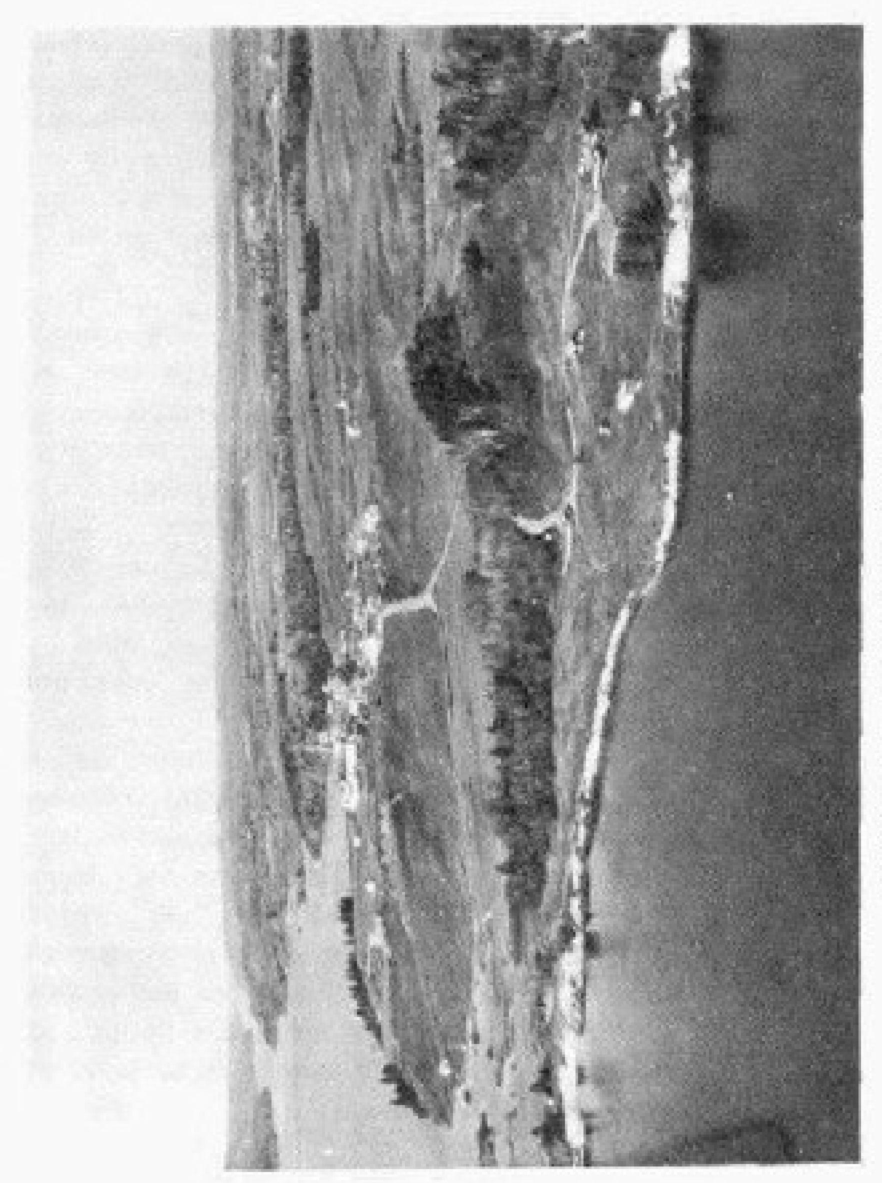
— Les premiers colons en ont souffert. Le chemin Archambault, qui devait les mettre en communication avec Sainte-Anne d'un côté et le Lac Saint-Jean de l'autre, s'est fait longtemps attendre. Les communications avec l'extérieur se faisaient par

eau en été, ce qui explique la place que "la Décharge" a toujours eue dans la vie et le vocabulaire de la population de Saint-Charles. — Elle lui amenait aussi des passants. Vous savez peut-être que pendant une vingtaine d'années et plus particulièrement de 1888 à 1898 ce fut un sport réputé d'opérer la descente de la Décharge en canot du lac Saint-Jean aux Terres-Rompues. Nous allons publier bientôt le récit d'une de ces descentes. L'auteur, Henry Van Dyke, s'est même arrêté à Saint-Charles et y a campé une nuit. C'était apparemment en 1893. Voici la traduction de ce qu'il en dit.

"Il y avait un hameau appelé Saint-Charles, avec une rustique église surmontée d'un campanile en bois rond. Le curé, en personne (l'abbé Ovide Larouche), vêtu d'une soutane noire, coiffé d'un chapeau de soie à la mode de 1860, était assis sous la véranda de son propre presbytère. Il nous regarda passer avec l'air d'un brave homme souriant à des Bohémiens. D'autres embarcations apparurent sur la rivière : un homme et sa femme conduisant un vieux radeau sur lequel s'entassaient une demi-douzaine d'enfants; un équipage de bûcherons dans un bateau pointu ramassant des billots égarés sur les rives; une couple de voitures d'eau chargées de jeunes gens s'en retournant d'une visite de vacances; un groupe de cueilleurs de petits fruits sur un esquif à fond plat : toute la vie du voisinage était représentée sur cette rivière. Il nous a paru que nous étions dans le mouvement de la société lorsqu'enfin nous avons atteint l'embouchure de la rivière des Aulnaies, qui descend impétueusement d'un escalier d'une centaine de pieds de hauteur fait de rochers noirs. Nous avons dressé nos tentes dans une petite prairie au bord de l'eau où nous avions durant toute la nuit le bruit de la chute comme berceuse et au lever du soleil toute la rivière pour le bain matinal."

— Où prendrons-nous notre prochain bain d'histoire ?

— Au lac Saint-Jean.



A Saint-Charles : la paroisse en 1966. (Photo Eliefsen).

25.- SAINT-PRIME

— Je n'ai pas besoin de vous demander l'âge de Saint-Prime : la célébration de son centenaire cette année supprime la question.

— Tout de même elle pourrait se poser, comme elle se posait pour Alma. Elle sera tranchée tout à l'heure à votre satisfaction.

— Pourquoi pas tout de suite ? . . . . .

— Parce que je veux parler un peu de la préhistoire de Saint-Prime, plus exactement de l'histoire des lieux avant la naissance de la paroisse.

— Y aurait-il des événements historiques anciens à cet endroit ?

— Il y en a eu au moins un, dont 1964 marque le troisième centenaire : une visite des Iroquois. . . . .

— Des Iroquois ? . . . . .

— Des Iroquois. Et pas une visite quelconque; une visite qui fut l'occasion du seul combat dont l'histoire fasse mention dans le territoire du Saguenay au cours des trois siècles qui ont précédé la colonisation du Lac SaintJean. — Vous savez que la paroisse de Saint-Prime est traversée par une petite rivière qui s'appelle "la rivière des Iroquois". On trouve ce nom sur les cartes anciennes. C'est par là que les Iroquois, qui montaient par le Saint-Maurice, arrivaient au lac Saint-Jean, car ils y sont venus plus d'une fois. En 1664, une quarantaine de Montagnais étaient campés avec leurs familles dans une enceinte fortifiée près de l'embouchure de cette rivière quand ils apprirent par un jeune chasseur qu'un parti d'Iroquois venait de leur côté. Quatorze hommes sortirent aussitôt à la rencontre des envahisseurs, mais après un dur combat, les Iroquois, qui étaient deux

fois plus nombreux, en tuèrent quatre et en capturèrent trois; ils n'osèrent pas attaquer la palissade et repartirent avec leurs prisonniers, qu'ils commencèrent à mutiler en cours de route. Un des prisonniers réussit à se sauver et vint avertir ses compatriotes de la direction prise par les Iroquois. Les guerriers montagnais partirent en hâte, les rejoignirent, les attaquèrent dans leur campement, en tuèrent 18 et délivrèrent leurs camarades ainsi que deux femmes prisonnières elles aussi.

— C'était un bel exploit à l'honneur des Montagnais. Mais avec ça l'histoire de Saint-Prime commence de façon plutôt dramatique.

— Heureusement que par rapport à Saint-Prime c'est de la préhistoire; rappelons-nous que ce fait date d'exactement 200 ans avant notre Saint-Prime centenaire. — Tout de même, sans être aussi belliqueux, le premier pionnier de Saint-Prime est arrivé comme les Iroquois, la hache à la main, avec l'intention d'attaquer les habitants du lieu, les arbres de la forêt . . . . .

— C'est vrai, réserve faite des nuances . . . . . Qui est-il ce premier pionnier ?

— Il s'appelait François Lapierre. Il était originaire de l'île d'Orléans. Jeune homme, il avait travaillé pendant quelque temps pour le curé de Beauport, l'abbé Grégoire Tremblay, qui était mordu du Lac Saint-Jean. Le curé, en le payant, avait retenu sur son salaire $10 qu'il avait appliquées au paiement de quatre lots dans le canton Ashuapmouchouan. Comme l'ouvrage manquait là-bas, François décida son frère aîné à venir avec lui visiter les lots en question pour voir s'il y aurait possibilité de s'établir là. C'était en 1862, au mois d'octobre. Rendu sur les lieux les deux hommes ont eu confiance. Le plus proche voisin était à Roberval, mais tout indiquait qu'on ne serait pas longtemps seul sur ces belles terres. Ils ont tout de suite bâti un petit campe et ont commencé à défricher; puis ils sont retournés hiverner chez eux. Ainsi l'année suivante, en 1864, François s'est construit une maison convenable, a semé ses abattis, agrandi ses défrichés et recueilli une bonne récolte. A l'automne il

a décidé de rester et il a passé l'hiver seul. La future paroisse commençait à exister . . . . .

— En petit : avec "un" habitant !

— C'était le minimum absolu comme population, mais c'était le principe de vie, l'âme d'une réalité qui avait déjà un commencement de concrétisation : un habitant authentique, un vrai pionnier fondateur, tirant déjà du sol même sa subsistance et installé avec la détermination d'y rester, un habitant qui y est demeuré de fait et jusqu'à sa mort, à 84 ans. — Au vrai, il n'était pas absolument seul sur les lieux. Il y avait quatre familles résidantes arrivées là une couple d'années avant lui : celles d'Edouard Lalancette, de Jérémie Bouchard, d'Edouard Coudé et d'Etienne Perron. Ces gens étaient installés au bord de la rivière Ashuapmouchouan et se trouvaient dans le territoire de la future paroisse de Saint-Prime, mais ils vivaient de chasse et de pêche et ce n'est pas leur présence qui a amené l'établissement de la colonie qui a fait la paroisse.

— Le vrai colonisateur, le pionnier Lapierre, a-t-il été longtemps seul de sa catégorie ?

— Jusqu'à l'année suivante. Il a trouvé l'hiver long et monotone . Dans son petit "paradis terrestre" il a fait la même constatation que son ancêtre Adam, le premier colon de l'univers, avait faite dans le paradis de là-bas : il lui manquait "une compagne semblable à lui" pour le comprendre et le soutenir, une **colonne**. Après les travaux du printemps de 1865 il est allé s'en chercher une, vaillante comme lui, à l'île d'Orléans. Elle s'appelait Delphine Cinq-Mars et il avait bien choisi.

— Là, on peut dire que la paroisse était "fondée" !

— Avec un peu d'enthousiasme, on peut le dire. D'autant plus que François Lapierre commençait déjà à être entouré de voisins. Son frère Didace, Louis Paré, Onésime Chalifour, Ignace Taillon, Hilaire Bélanger, Louis Marcoux formèrent à eux seuls, avec lui, une petite colonie isolée jusqu'à 1868. C'est dans la maison de François Lapierre que le curé de Roberval donnait

la mission et qu'il bénit le premier mariage : celui d'Eugène Laflamme avec Régina Tremblay, fille du colon Salutaire Tremblay, arrivés ensemble en 1869. Ce mariage a été effectif; les époux ont eu quatorze enfants.

— C'est sans doute un curé de Roberval qui a suggéré le nom de Saint-Prime . . . . .

— S'il ne l'a pas suggéré lui-même d'autres l'ont choisi pour lui en son honneur à titre de premier organisateur de cette mission : l'abbé Prime Girard. Le premier curé résidant, l'abbé Elzéar Auclair, a été nommé en 1871. Il avait en même temps la desserte de Saint-Félicien. Il est arrivé au milieu d'octobre mais il n'a pu s'installer que la veille de la Toussaint, lorsque le logement, qui était une annexe de la chapelle en construction, fut habitable. Malgré cet inconvénient la jeune paroisse, que l'abbé Auclair connaissait à l'avance pour l'avoir desservie pendant son vicariat à Roberval, lui faisait très bonne impression. Elle n'avait alors que sept années d'existence et elle comptait 45 familles, avec une modeste chapelle de 40 pieds sur 30, construite en vue de devenir plus tard le presbytère. "Le site de notre chapelle est des plus beaux, écrit-il. Quand les défrichements seront un peu plus étendus, le curé aura la majesté du lac Saint-Jean à ses pieds et il pourra embrasser d'un seul coup d'oeil les limites de sa paroisse dans toutes les directions; peu de localités peuvent revendiquer ce privilège." Après quelques mois de contact constant avec ses paroissiens, il signalait comme sujet de particulière consolation pour lui l'union qui régnait entre eux. Il voyait aussi la population augmenter de 16 familles en huit mois. Sa présence y était pour beaucoup, et le mouvement était lancé pour continuer : à peine neuf ans plus tard, en 1881, le curé Auclair remplaçait déjà sa chapelle par une église.

— L'église actuelle ?

— Non. Celle-ci, la belle église de style semi-gothique, en pierre, date de 1907. Savez-vous combien elle à coûté ? . . . . . $63,000. J'y vois un témoignage du savoir-faire des paroissiens de ce temps-là.

— On ne peut pas penser à la période des débuts de nos localités sans penser au Grand Feu de 1870 . . . . .

— Saint-Prime n'a pas été épargné. Le feu partait de la rivière à l'Ours, dans les limites de Saint-Félicien; il a balayé presque tous les établissements de Saint-Prime et brûlé une partie de la forêt.

— Je n'ai pas à demander si les gens se sont vite relevés de ce désastre; ce que vous venez de dire l'indique assez.

— J'aurais pu mentionner aussi la construction du premier moulin à scie, dans l'été de 1870; c'était précieux pour tant de gens qui étaient obligés de tout rebâtir. J'aurais pu mentionner encore l'école, en 1871, et nommer la première institutrice, Adéline Légaré, qui est devenue religieuse à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi. La distance et les inconvénients dus au climat, dans cette période des débuts, imposaient aux familles beaucoup de sacrifices, mais ils tenaient bon et prospéraient quand même. L'organisation municipale a suivi de près : en janvier 1872 le territoire de Saint-Prime et Saint-Félicien a été détaché de la grande municipalité de Roberval pour en former une nouvelle. Le premier conseil fut élu un an après, le 10 février 1873, dans la maison de Georges Laberge, sous la présidence du maire de Roberval, et le même jour fut élu le premier maire, Louis Marcoux. En janvier 1880 le territoire de Saint-Félicien a été détaché pour former une municipalité et Saint-Prime a pris ses limites définitives.

— C'est évidemment plus tard que le village s'est érigé en municipalité séparée . . . . .

— Ah! oui. 50 ans plus tard, le 20 juin 1923.

— On devine que la vie de cette localité agricole ne connaissait pas beaucoup de heurts et de révolutions . . . . .

— Ce fut bien ainsi. Même si un moment d'émotion autour de la table a coûté la vie à la lampe à pétrole qui éclairait les délibérations lors d'une séance d'octobre 1882, les comptes-rendus des séances du conseil municipal reflètent bien cet-

te réalité de paix et de calme, et les rapports des curés en témoignent aussi.

— Ça doit être la même chose dans la trame de la vie paroissiale.

— Absolument. Des paroissiens qui s'accordent ensemble et avec leur curé, même quand c'est un brave abbé Loriot . . . . ., et surtout quand ce sont des personnalités comme l'abbé Auclair, Mgr Belley : c'est un spectacle réconfortant. Et c'est mieux qu'un spectacle. Ce système de compréhension, de tolérance et de bon vouloir a valu aux gens de Saint-Prime de n'avoir pas eu de pots cassés à remplacer, de prospérer sans chicanes, d'être toujours à la page et d'être heureux. Le seul inconvénient est de ne pas fournir de petits drames pour alimenter la chronique.

— Est-ce possible qu'il n'y ait pas eu de luttes au moins sur le terrain politique ?

— Je ne connais pas suffisamment la température de leur ferveur politique, et je ne réponds de rien là-dessus; mais s'ils ont fait du tapage les échos n'en ont pas retenti dans l'histoire. — Savez-vous qu'ils ont eu un des leurs qui a été député ?

— Il y a longtemps ! . . . . .

— Il y a longtemps : plus de 80 ans. Mais à cette époque un député avait relativement plus d'importance que de nos jours; il représentait toute la région du Saguenay : à la fois le comté de Chicoutimi, qui comprenait alors le Lac Saint-Jean, et le grand comté de Saguenay, qui dépassait même les limites de la région et s'étendait jusqu'au Labrador.

— Quel est ce député ?

— Elie Saint-Hilaire. Il était arrivé à Saint-Prime comme colon vers 1872. Ancien instituteur, on n'avait pas tardé à recourir à lui pour toutes sortes de services. Il fut le premier secrétaire de la municipalité, en 1873, et plus tard maire. Les journaux ont publié plusieurs articles qu'il a écrits pour promouvoir les

intérêts de Saint-Prime et du Lac Saint-Jean. Il s'est présenté à l'élection de 1881, et, presque inconnu dans la plus grande partie de ses deux immenses comtés, il a été élu par une faible majorité de 72 voix; la partie du Lac Saint-Jean lui en avait donné une de 3318 voix. Il s'est distingué comme député et à l'élection de 1886, contre le même adversaire, le notaire Dumais d'Hébertville, il a eu une majorité de 818 voix sur un total de 2804 votes. Il est mort à la tâche en mai 1888. On lui a rendu hommage en donnant son nom à un canton du Lac Saint-Jean; le canton Saint-Hilaire est au sud des cantons Caron et Métabetchouan.

— Saint-Prime, paroisse exclusivement agricole, a dû prospérer au rythme du développement de la région . . . . .

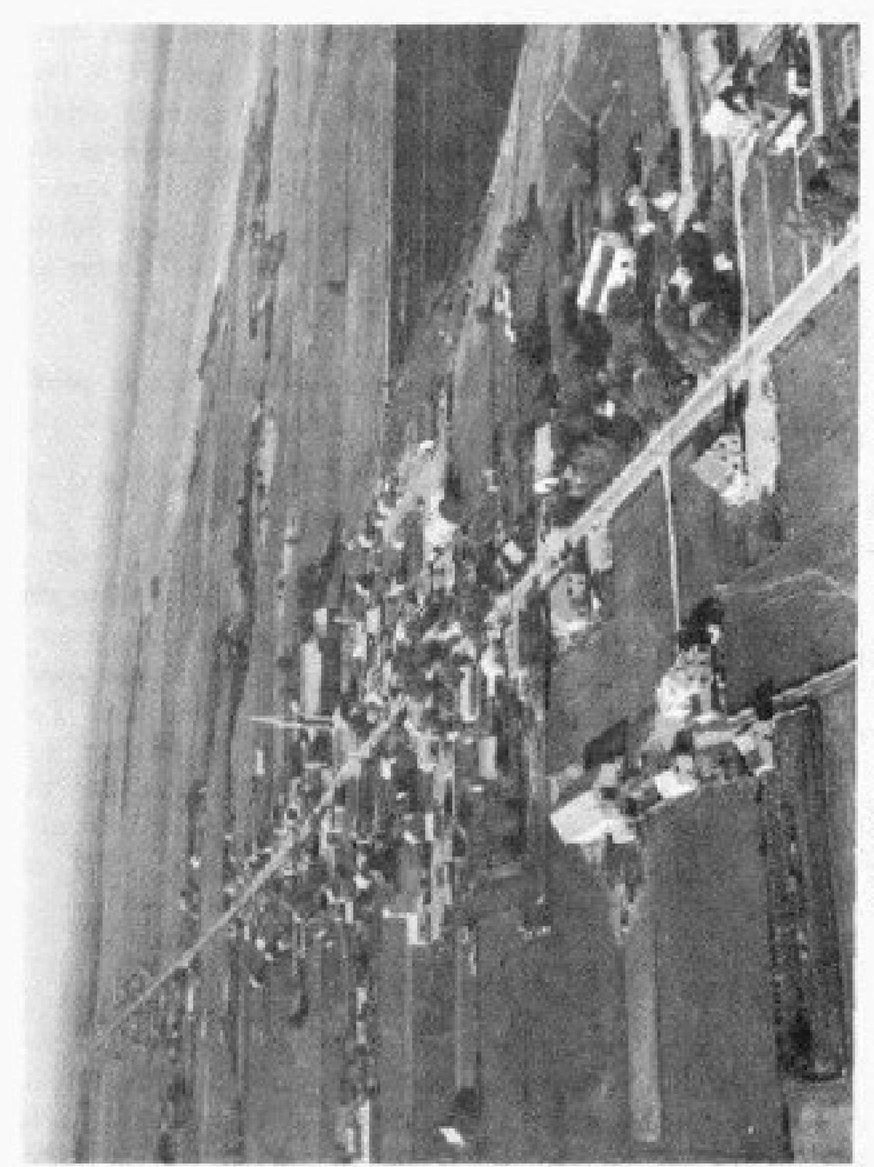
— Plutôt à l'avant dans le progrès et les organisations d'ordre local ou régional. Ainsi, par exemple, elle se donna une fromagerie en 1887, aussitôt après Saint-Jérôme et en même temps que Saint-Gédéon, et l'industrie laitière n'a pas cessé de prospérer; le téléphone en 1896, en même temps que Roberval, l'aqueduc dans toute la paroisse en 1913, l'éclairage électrique en 1920. Les cercles agricoles furent des premiers. J'ai remarqué avec intérêt que les visiteurs de marque et ceux qui venaient pour se renseigner sur la région du Lac Saint-Jean tenaient à se rendre à Saint-Prime, par exemple le premier ministre Mercier et les journalistes de toute la province en 1887, et bien d'autres.

— Il serait bon de dire un mot du Centenaire . . . . .

— Un mot seulement, car je ne voudrais pas devancer la publicité officielle. La célébration aura lieu au début de juillet. Elle devrait être un succès, comme tout ce que l'esprit pratique des gens de Saint-Prime réalise, si on en juge par la belle organisation du travail de préparation et par l'esprit qui l'anime.*

---

* L'année de la célébration était commencée et, sans tapage mais effectivement, on en préparait les manifestations.



A Saint-Prime : la paroisse vue du Cran. - (Photo Chabot)

26.- SAINT-GEDEON

— Voici la jumelle de Saint-Prime : la paroisse de Saint-Gédéon, qui célèbre aussi cette année son centenaire.

— La jeune paroisse de Saint-Gédéon de Grandmont.

— De Grandmont ! . . . . .

— Son nom d'autrefois. Saint-Gédéon a commencé par s'appeler **Grandmont**, du nom d'une petite rivière qui traverse son territoire vers le centre de la localité.

— Et d'où vient le nom de cette rivière dont il n'est jamais question ?

— Ceci indique son peu d'importance comme cours d'eau; mais elle existe et elle a sa place dans l'histoire de Saint-Gédéon. Si elle avait un nom indien il est complètement ignoré. Celui qu'elle porte lui vient de Joseph Grandmont, un contremaître qui a conduit les premières opérations forestières dans ses parages, vers 1859. C'était un homme très fort. Au cours de travaux sur cette rivière, probablement une drave, il y avait une roche qui nuisait pour ce qu'on avait à faire. Cela le contrariait; il finit par se fâcher; il prit la roche et la monta sur l'écorre. La roche était très grosse et les gens, pourtant accoutumés aux coups de force, n'en revenaient pas de celui-là. Le petit cours d'eau fut dès lors appelé "la rivière à Grandmont".

—Et le nom de Saint-Gédéon, lui ? . . . . .

— Son origine ne manque pas de pittoresque. Elle remonte à l'année 1869. Le Lac Saint-Jean reçut cette année-là la visite de deux ministres provinciaux, les honorables Louis Archambault et Gédéon Ouimet. Les gens de Chambord, qui les avaient reçus, avaient fait plaisir au ministre Archambault en choisissant son patron, saint Louis, comme titulaire de leur cha-

pelle; le ministre Ouimet avait manqué la chance de se faire offrir un hommage semblable par les colons de Grandmont, car il ne s'était pas arrêté chez eux; il se reprit plus tard, en 1871; il leur accorda de l'aide pour leur école et il profita de l'occasion pour leur proposer d'adopter son nom comme patronyme de leur colonie : Saint-Gédéon. Le nom fut accepté, mais une difficulté surgit lorsqu'il fallut désigner le titulaire de la chapelle : on ne connaissait pas alors de saint Gédéon authentique. L'évêque laissa en place **Saint-Gédéon** comme nom de la localité et il choisit saint Antoine comme patron de la paroisse.

— Il n'y a pas de saint Gédéon ! . . . . .

— Il y en a un, un évêque de Besançon, qui a sa fête le 8 août; mais on ne l'a connu que par des collections de biographies de saints, les Bollandistes, qui n'étaient pas encore publiées à l'époque où on a baptisé la colonie de Grandmont. On pourrait maintenant lui donner sa place sur l'autel, mais ce serait délicat de déplacer saint Antoine, qui a des beaux états de service chez nous.

— Les lieux ont-ils une histoire avant la colonisation ?

— Oui, et une histoire que ne manque pas d'intérêt. La Belle-Rivière, qui borde la paroisse de Saint-Gédéon du côté sud-ouest, était le grand chemin de circulation des Indiens et des Blancs; pendant des siècles, tous les missionnaires, traiteurs, explorateurs et autres ont passé par là. Le premier Blanc est le Père Jean Dequen, qui a passé et repassé quand il a découvert le lac Saint-Jean, en juillet 1647. Il y est revenu trois ans plus tard et une troisième fois en 1652; lors de ce dernier passage il y a célébré la messe, la première messe en ces lieux. Il a raconté le fait en détail. A sa suite il faudrait mentionner tous les missionnaires du Saguenay. Le découvreur du Mississipi, Louis Jolliet, a passé par la Belle-Rivière en allant à la baie d'Hudson et à son retour, en 1679. Le fameux botaniste André Michaux y a passé de même en 1792, Joseph-Laurent Normandin en 1732, James McKenzie en 1808, et des centaines d'autres.

— Les débuts de Saint-Gédéon datent de 1864. Connaît-on les premiers pionniers ?

— Un peu comme ceux d'ailleurs. Il y a presque toujours un peu d'incertain. Vous savez que les colons n'écrivent pas l'histoire, ils la **font** et ceux qui l'écrivent arrivent trop tard. C'est exceptionnel qu'on ait des documents précis, comme dans le cas de Roberval, de Normandin, et encore là il reste des possibilités d'oublis et d'inexactitudes.

— On est sûr au moins de la date de leur arrivée . . . . . ?

— Il faut quand même interpréter. Certains sont arrivés en 1862; au moins deux : Célestin Laplante et Olivier Derouin; ils sont venus, comme ceux de Saint-Prime, préparer leur établissement, au bord de la Belle-Rivière, à la limite sud de la future paroisse. Ils ont habité d'abord ensemble dans un petit campe. En 1864 ils ont amené leurs familles et les ont logées chacune chez elle. Peu après ces deux familles arriva un deuxième groupe : Joseph Morel, Adolphe Lindsay, et son frère Pierre; ces *trois colons s'installèrent à l'autre extrémité* de la paroisse, aux Iles. En 1868 cinq nouvelles familles vinrent s'installer à divers endroits : dans le voisinage des autres, à la rivière Grandmont, dans le rang Cinq; c'étaient celles de Vital Fortin, d'Etienne Coulombe, de Georges Murray, d'Hippolyte Lessard et de son frère Joseph. On peut dire qu'à ce moment la colonie existait. Ils commencèrent à avoir la visite du missionnaire cette année-là même, 1868; c'était l'abbé Constantin, missionnaire résidant à Saint-Jérôme; il dit la première messe dans la maison de Joseph Lessard.

— On devine que la vie, la labeur et les privations de ces colons ressemblent à ce qu'on sait des pionniers d'un peu partout au Lac Saint-Jean.

— On en connaît aussi le détail par leur propre témoignage, car nous avons recueilli les mémoires de plusieurs anciens de Saint-Gédéon. Quelques-uns même ont raconté l'aventure de leur voyage quand ils ont traversé de Charlevoix au Lac Saint-Jean; ça ne manque pas de pittoresque . . . . .

— Si vous vouliez en citer un . . . . .

— Un des plus brefs. Par exemple celui d'Hippolyte Lessard, raconté par son fils Hippolyte, qui avait alors 9 ans. — "On est partis de Sainte-Agnès en hiver, le 21 de mars, en carriole : **poupa, mouman** et 5 enfants, tous dans la carriole. Une autre voiture suivait avec les provisions et le ménage . . . . ."

— Tout le ménage dans une petite voiture à cheval ! . . . . .

— Et en plus les provisions ! "Pour les provisions, continue M. Lessard, on avait du pain mélangé seigle et blé, et du lard. Pour le ménage, on avait quelques chaises, une table montée avec un panneau qui renversait pour faire une chaise, et un peu de **butin.** Ça a pris cinq jours pour traverser. Le premier soir on a couché au campe de la Cruche; le 2e soir à lac Haha...; le 3e soir au Grand-Brûlé, chez le père Lisé Dufour; le 4e soir à la Belle-Rivière, chez Souverain Bolduc; le 5e soir au Banc de Sable à Saint-Jérôme, dans un campe que Pierre Larouche avait bâti. Il était sale en bonguienne; Larouche avait hiverné des cochons dedans. On l'a nettoyé pour entrer. On a passé deux ans moins trois mois dans ce campe-là. On partait de là en canot de bois pour venir travailler sur un morceau de terrain qu'Olivier Derouin nous avait offert pour semer, et ensuite sur nos terres aux Iles et au Cinq."

— La colonie de Grandmont a-t-elle subi le Grand Feu de 1870 ?

— Une partie seulement : celle du bord de la Belle-Rivière. Là tout a été balayé, excepté un campe où les gens se sont réfugiés en désespoir de cause et qui a été épargné par miracle, alors que le feu l'a entamé de tous les côtés.

— A-t-on pris beaucoup de temps à s'organiser en paroisse ?

— La chose s'est faite assez rapidement. On a construit en 1872 une chapelle de 45 pieds sur 35 et on a commencé à avoir la mission régulièrement; elle était donnée par le curé de Saint-Jérôme; entre temps on allait à Saint-Jérôme pour les offices et les secours religieux; pour les affaires aussi mais plutôt à Hé-

bertville. — Cette même année 1872 on ouvrait une école près de la chapelle; la première institutrice, Jessie Fortin, fille du colon Vital Fortin, a encore trois de ses filles vivantes. — On s'est érigé en municipalité au mois de janvier 1876. Le premier maire était Robert Lindsay. Et en 1880 on obtenait un curé, l'abbé Onésime Tremblay, que j'ai connu.

— Cela indique que les choses allaient bien.

— C'est vrai. Le défrichement était difficile, mais la terre était bonne. Cependant tout ne se résume pas à ces faits. On a connu des difficultés et des épreuves comme on a connu des progrès. — Le chapitre dramatique de l'histoire de Saint-Gédéon est, je crois, l'aventure des chapelles et églises. La première avait été bâtie par corvées. Les parts avaient été calculées et distribuées et chacun avait fourni sa quantité de bois équarri et de journées de travail à la construction; elle était donc leur oeuvre personnelle, un peu comme leur maison, et ils y étaient attachés. A l'arrivée du premier curé on y avait ajouté une annexe qui lui servait de logement avec son père, sa mère, deux frères et une soeur. Cette chapelle n'a duré que dix ans. Une nuit de décembre 1882 le feu a pris dans la cuisine; on n'a eu que le temps de sauver le Saint Sacrement.

Une nouvelle chapelle, qui était la salle publique aménagée pour le service religieux, n'a duré que cinq ans; elle a brûlé en 1887, et le curé a été près de périr avec elle.

Pour la remplacer on a construit une belle église qui a été bénite le 1er mars 1888 et qu'on a dotée d'un carillon de trois cloches, le premier du Lac Saint-Jean. Elle a été détruite par le feu le 23 juin 1897, avec la salle publique.

L'église actuelle a été mieux partagée; en brique de qualité, elle a été bénite le 20 juillet 1898, restaurée en 1937 et ornée de fresques fort intéressantes; après 67 ans elle se porte bien, mais, comme les peuples heureux, elle n'a pas d'histoire, tandis que les trois qui l'ont précédée, dans le court espace de 25 ans, ont une aventure riche de détails impressionnants et même de mystères.

— C'est regrettable que nous n'ayons pas le temps d'en citer . . . . .

— On en trouvera, je crois, dans l'histoire de la paroisse qui sera publiée à l'occasion du Centenaire.* On y trouvera sans doute aussi l'explication ou du moins la relation des difficultés que les gens de Saint-Gédéon ont rencontrées dans d'autres domaines.

— N'avez-vous pas dit tout à l'heure que la municipalité a été érigée en 1876, apparemment sans la moindre difficulté . . . . .?

— C'est bien ce qui est arrivé; cette municipalité, érigée sous le nom de "Municipalité de la partie Sud et Sud-Ouest du canton Signay" a duré jusqu'à 1887. Légèrement amputée cette année-là au bénéfice d'Hébertville, qui a récupéré une partie de son territoire cédée en 1876, elle a été érigée de nouveau sous le nom de "Saint-Gédéon", le 19 mai 1886, et elle a attendu pendant 19 mois son approbation par l'Exécutif provincial, qu'elle finit par obtenir le 9 décembre 1887. C'est en 1916 que le Village a formé une municipalité séparée.

Il y a aussi le fait des deux villages : celui de l'Eglise et celui de la Station, qui fatalement a amené des problèmes; mais on a su les résoudre sans batailles et Saint-Gédéon peut fournir un bel exemple de compréhension et d'accord. Pourtant la présence d'un chef politique important, le député Girard, aurait bien pu être une cause de misères, parce qu'il était un foyer de ferveur politique . . . . .

— En effet, le député Girard, si je suis bien renseigné, a été un personnage marquant dans la région.

— Un personnage **très** marquant. Natif de Saint-Urbain de Charlevoix, il avait fait des études classiques. Il était arrivé à Saint-Gédéon avec sa petite famille exactement le 6 avril 1880, alors qu'il n'y avait pas encore de prêtre résidant. Il a été associé à tous les développements de la paroisse et à beaucoup d'autres dans toute la région du Saguenay, surtout dans la par-

---

* L'ouvrage était alors en préparation.

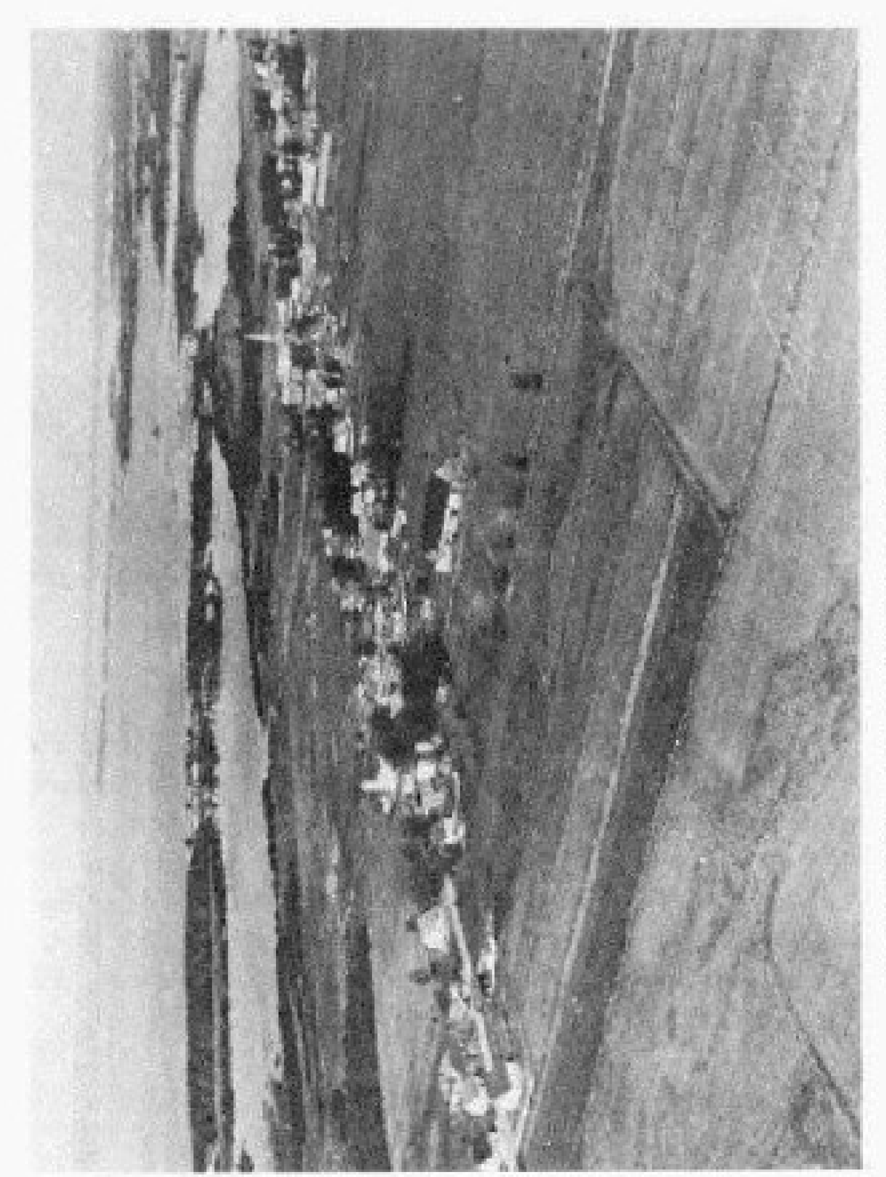
tie du Lac Saint-Jean. Il a été l'organisateur et longtemps l'animateur du Cercle agricole; il a établi à Saint-Gédéon la première fromagerie, qui est la deuxième ouverte au Lac Saint-Jean; il a organisé et dirigé le premier réseau de téléphone, sur un plan coopératif, dans les localités du Lac, le téléphone qu'on appelait "le Centre"; il a été le grand promoteur de l'élevage du cheval et du mouton dans la région; il a lancé et plus d'une fois réalisé les expositions agricoles locales et régionales; on pourrait mentionner bien d'autres activités. Il a été d'abord député de Lac-Saint-Jean à la Législature de Québec de 1892 à 1900; ensuite il a été aux Communes d'Ottawa représentant des comtés-unis de Chicoutimi et Saguenay, de 1900 à 1917. C'est dire qu'il a été député pendant 25 ans, avec cet effet de faire de Saint-Gédéon un centre d'influence régionale. — Je tiens à dire qu'il ne cessait pas pour autant d'être un paroissien sans prétention et très fidèle à tous ses devoirs. Jusqu'à l'âge de 80 ans il a accompagné le chant sacré sur le petit harmonium de l'église. Il a droit à une large place dans l'histoire de Saint-Gédéon.

— Dans l'ensemble Saint-Gédéon jouit de la prospérité .....

— En 1935 la localité se classait comme la moins endettée du Lac Saint-Jean et de toute la région du Saguenay. A ce moment c'était vrai; ça peut l'être encore, mais avant 1924, date de la disparition de la paroisse de Saint-Cyriac, c'est celle-ci qui se classait la première sur ce point. — Comme paroisse Saint-Gédéon possède un autre record : le curé qui a été le plus longtemps au poste; l'abbé Elzéar Lavoie a été curé là pendant 50 ans, de 1900 à 1950.

— Ça fait penser qu'il fait bon y vivre.

— Oui, et nous en avons d'autres preuves.



A Saint-Gédéon : le village de l'église. - (Photo Office de Publicité).

27.- SAINT-FELICIEN

— **Nous présentons ce soir la première localité de notre région qui n'a pas encore cent ans : Saint-Félicien.**

— Etes-vous sûr que Saint-Félicien n'a pas cent ans ?

— **Puisqu'elle célèbre son centenaire l'année prochaine . . . . .***

— L'année prochaine est la date de la célébration du centenaire, pas nécessairement celle qui marque les cent ans révolus depuis le tout début, mais cent ans depuis l'événement qu'on a pris comme fait déterminant de son existence. Cet événement a été choisi par les responsables d'après la documentation historique qu'on possède sur place. Car la Commission du centenaire a un comité d'histoire qui est chargé de ce problème, et on sait sûrement à quoi s'en tenir.

— **Y a-t-il des faits historiques antérieurs à la colonisation ?**

— Beaucoup de faits. Des menus faits mais nombreux. Saint-Félicien est sur le bord de la rivière Ashuapmouchouan et cette rivière a été de tout temps un grand chemin de circulation pour les Indiens et les Blancs qui allaient au lac Mistassini, ou à la baie d'Hudson, où à Némiskau, qui est entre les deux; elle était surtout le chemin de ceux qui en revenaient, car elle est très difficile à monter mais avantageuse à descendre en canot.

— **C'est dire que tous les voyageurs des temps anciens ont passé par là . . . . .**

— **La plupart** de ceux qui ont fait ces voyages, pas tous; on montait de préférence par la Mistassini ou la Péribonka, mais pour revenir, comme je viens de vous dire, presque tous prenaient l'Ashuapmouchouan, à ce point que sur des cartes anciennes, par exemple celles du jésuite Pierre Laure, datées de 1731,

---

* Qu'on se rappelle toujours que ces dernières causeries avaient lieu en 1764.

on lit l'indication suivante: "On va quelquefois aux Mistassins par cette rivière qui, plate et sans portage, coule sur un lit de cailloux fort limpide entre 2 montagnes"; et sur une autre de la même époque: "Rivière à l'Orignal ..... par où l'on descend des Mistassins". — Le Père Albanel a passé par l'Ashuapmouchouan aller et retour lors de son voyage à la baie d'Hudson avec Denis de Saint-Simon et Sébastien Provencher, en 1671-1672; Louis Joliet a passé à son retour en 1679; le Père de Crespieul et le Père Favre y ont passé plusieurs fois pour accompagner des Indiens ou pour visiter la mission établie à Nekoubau, celle du lac Mistassini et celle de Nemiskau. C'était le chemin de Nicolas Peltier, qui résidait à Nekoubau et fréquentait le poste de Métabetchouan; l'ingénieur Joseph-Laurent Normandin l'a explorée en détail quand il est venu fixer les limites du Domaine du Roi du côté ouest, en 1732; les commis de traite des fourrures, en particulier les Dorval et les Taché, l'ont fréquentée pendant des années ..... Sans compter les chasseurs attirés par l'endroit "où on guette l'orignal", **Ashuapmouchouan**, qui a donné son nom à la rivière.

— On voudrait pouvoir parler uniquement de ces temps-là, tellement les noms et les faits que vous évoquez excitent la curiosité .....

— Mais nous ne pouvons pas nous attarder à l'histoire ancienne; il faut en venir à ce qui est notre Saint-Félicien actuel.

— Il me semble que son origine coïncide avec celle de Saint-Prime.

— C'est vrai pour une bonne part. Là comme à Saint-Prime la venue des premiers colons a été précédée par des chantiers faits par la Compagnie Price et sur lesquels nous avons peu de documents excepté la présence des vieilles souches monumentales qui sont des témoins authentiques de la belle forêt de pin et de l'exploitation qui en a été faite.

— Connait-on les premiers colons ?

— Des billets de location ont été pris sur quatre lots dans le

rang Un du canton Desmeules au mois d'août 1863. L'un d'eux a été pris par Sévérin Tremblay, un des quatre colons que nous connaissons comme les premiers de Saint-Félicien, qui sont: Israël Boily, Séraphin Villeneuve, Sévérin dit "Varin" Tremblay et Télesphore Bouchard. Ces pionniers de la première heure sont venus ensemble ouvrir des terres dans le voisinage de la rivière à l'Ours en 1864. Jean Lachance est venu l'année suivante les rejoindre avec sa famille de onze enfants; elle constituait à elle seule une colonie ! . . . . . La première famille mentionnée comme étant de la Rivière-à-l'Ours dans les registres de Roberval est celle de Sévérin Simard, au mois de septembre 1867; cela ne veut pas dire qu'elle y était la première, mais qu'elle y était alors résidante. A partir de cette date la venue des colons prit l'allure d'un mouvement, pas toujours également rapide mais continu. En 1869, cinq ans après le début, la colonie comptait 20 familles, parmi lesquelles se trouvaient les trois Savard de Saint-Fulgence, dont quelques-uns ont joué un rôle marquant, en particulier Abel Savard, qui fut pendant les premières années l'avocat, le notaire, le conseiller juridique de tout le monde et arrangea pour le bien beaucoup de choses.

— Cette colonie a-t-elle été atteinte par le feu de 1870 ?

— C'est de là que le feu est parti, de l'abattis des Savard. Un abattis ordinaire, comme on en brûlait partout pour libérer le terrain pour l'ensemencer; un vent de tempête s'est élevé soudainement, a saisi le feu et l'a promené à la vitesse d'un cheval au galop à travers tous les établissements jusqu'à la Grande-Baie. Les colons de la Rivière-à-l'Ours ont perdu peut-être moins que d'autres, parce qu'ils avaient moins à perdre, mais ayant perdu tout ce qu'ils avaient ils étaient aussi ruinés que les moins pauvres après le cataclysme . . . . . Voulez-vous le témoignage d'un survivant ?

— Vous en avez recueilli un ? . . . . .

— Plus d'un. Celui que je veux citer a été recueilli par le notaire Rolland Coulombe et un monsieur André Tremblay de Saint-Félicien, qui ont consulté le vieillard Elzéar Lachance, fils du pionnier de 1865. Voici un passage de ce que ce témoin

a dit du Grand Feu : "Les animaux beuglaient en voyant venir le feu ..... Moi j'étais dans le Rang Double avec mon petit frère; on est descendus vitement pour sauver le grain du grenier; en descendant par la route ma chemise a pris en feu et je suis resté tout nu ..... Il y avait presque autant de granges que de campes; il est resté en tout deux campes debout (celui de Barthélemi Tremblay et celui d'Eusèbe Boivin). C'était comme une pluie de feu. Tous les enfants et les mères étaient venus se réfugier dans une cave de dehors (une cave à patates) là-bas, proche de chez Laprise; la cave était pleine. On ne pouvait pas rester dehors; alors mon père et moi on a pris un canot pour traverser dans l'île. Il ventait tellement fort qu'on a traversé sans avironner presque; il y avait des bouillons d'eau qui montaient 25 pieds en l'air ..... Après ce feu-là il y a eu de la grosse misère ..... On mangeait de la poulette grasse, une espèce de grande herbe qu'on prenait pour faire de la soupe."

— Comme c'est émouvant et précieux ces témoignages ! Ça aide à comprendre bien des choses et à en deviner d'autres..... Sait-on quand les colons ont commencé à avoir la mission chez eux ?

— Je n'en connais pas la date précise, mais c'est après le feu de 1870. La première messe sur place a été célébrée dans une tente. Auparavant, et encore après, entre les visites du missionnaire les gens allaient à la mission qui était donnée à Saint-Prime; ils n'allaient à Roberval que par nécessité; le voyage, qu'il fallait faire par eau en été, était trop dangereux.

— C'est sans doute à l'occasion de la construction d'une chapelle que la colonie a été baptisée du nom de Saint-Félicien. Quand ? ..... et en quel honneur ?

— Le site de la chapelle a été marqué le 5 de juin 1872 par le curé Racine de Chicoutimi, qui avait placé aussi celle de Saint-Prime. Le patronyme de Saint-Prime était choisi en l'honneur de l'abbé Prime Girard; c'est ce choix qui amena celui de Saint-Félicien. Les deux saints Prime et Félicien, associés par la vie — ils étaient frères et ils ont travaillé toute leur vie ensemble —, associés par leur martyre — ils sont morts ensemble et ils

ont leur fête ensemble, le 9 de juin — l'application du nom de saint Prime à une des deux colonies de l'Ashuapmouchouan appelait l'application du nom de saint Félicien pour l'autre, baptisée en même temps.

— A-t-on eu un curé tout de suite ?

— Oh! non. On a été pendant onze ans desservi par celui de Saint-Prime; il venait donner la messe à Saint-Félicien d'abord seulement une fois par trois mois, ensuite toutes les trois semaines. Le premier curé, l'abbé Joseph Girard, est arrivé le 6 octobre 1883. Il a logé pendant un mois chez un voisin, Augustin Audet, en attendant de s'installer dans la sacristie de la nouvelle église, dont on achevait la construction et qui lui a servi de presbytère pendant un an.

— C'est de ce moment que date l'organisation de la paroisse.

— Il serait peut-être plus juste de dire que vers 1883 cette organisation se terminait. Elle avait commencé effectivement en 1872 avec la construction de la chapelle, la formation de la commission scolaire et l'ouverture de la première école. A ce moment il y avait environ 50 familles, venues pour la plupart des environs de Québec, spécialement de Sainte-Foy, de Beauport, de la Pointe-aux-Trembles. La population avait plus que doublé dans l'espace d'un an. L'année suivante un chemin passable fut ouvert du côté de Saint-Prime. On avait obtenu un bureau de poste en 1871. C'était déjà l'essentiel. Le complément fut apporté par l'érection en municipalité en 1881, par la création officielle de la paroisse en 1884 au point de vue religieux et en 1885 au point de vue civil, avec cette année-là un ajustage des limites de la municipalité sur celles de la paroisse.

— Ces organisations complètes marquent un progrès considérable qui s'étend à tous les domaines, ordinairement.

— Ce fut bien le cas pour Saint-Félicien. Pour n'en donner qu'un exemple concret, je vous signale l'augmentation de la population. De 1881 à 1884 la population de Saint-Félicien a passé de 300 à 804 habitants. La colonie progressait sous tous

les rapports, en dépit des gelées, qui plus d'une fois ravagèrent les récoltes, et des autres épreuves, par exemple les incendies, qui ont été fréquents à cette époque et plus tard; on peut mentionner en particulier celui de la maison de Thomas Guay, qui a fait disparaître toute une famille, 12 personnes, en 1904; celui de l'église de 1883, dont le clocher, brisé par la foudre, fut emporté par l'ouragan en 1896 et qui a été brûlée entièrement en 1912; sans parler de ceux de 1930 et 1932, qui ont été des conflagrations.

— On ne peut pas parler de l'histoire de Saint-Félicien sans penser au pont, qui est, je crois, le plus long de la région et qui a eu des aventures.

— Vous avez raison. Le premier pont sur la rivière Ashuapmouchouan a été construit en 1895. Il n'était pas au même endroit que celui d'aujourd'hui; il était trois milles plus haut que celui-ci, exactement là où est celui du chemin de fer. Il avait 800 pieds de longueur. Il a brûlé à l'automne de 1908. On l'a remplacé par un autre pont couvert de 1100 pieds de longueur, placé à quelques arpents de l'église. L'aventure de celui-ci a été d'être en partie emporté par les glaces au printemps de 1928. Il a été refait en bois, en attendant d'être remplacé par le pont actuel construit de 1943 à 1945 et long de 1184 pieds.

— Celui du chemin de fer . . . . .

— Le chemin de fer a été prolongé de Roberval à Saint-Félicien en 1917; mais le pont sur l'Ashuapmouchouan n'a été construit que pour le tronçon qui va à Dolbeau et qui date de 1927.

—Et l'église ?

— L'église actuelle, qui vient d'être restaurée, presque refaite, date de 50 ans; elle a été bénite le 19 juin 1916.

— Il y a aussi le parc . . . . .

— Oui, le magnifique parc avec son pêcheur "naturel" qui a

mystifié je ne sais combien de visiteurs. C'est une initiative du curé Bluteau, qui en a lui-même conçu le plan et commencé la réalisation.

— Et puis encore le zoo . . . . .

— Permettez que je l'appelle le jardin zoologique. Il est tout récent : il date de 1961.

— J'ai oublié de vous demander depuis quand Saint-Félicien est ville.

— Le village s'était incorporé en 1904; la ville date de 1946.

— Dans les armoiries de Saint-Félicien il y a un avion . . . . .

— Cela exprime une réalité. La première base d'aviation a été établie à Roberval en 1921; celle de Saint-Félicien n'a pas eu de consécration officielle semblable, mais elle a fonctionné, spécialement pour les communications avec Chigoubamau; sa piste a été aménagée en 1959 par l'organisme de l'Aviation Sportive de Saint-Félicien.

— Saint-Félicien est en effet la tête de ligne de Chibougamau.

— Oui, et l'histoire en serait intéressante. J'espère qu'elle sera écrite. Les voyages héroïques des explorateurs : Richardson, Obalski, McKensie et autres; les voyages non moins héroïques des approvisionneurs, les Gagnon et autres, qui montaient le matériel sur des traîneaux de portage avec des équipages de chiens et de chevaux feraient à eux seuls la matière d'un livre. Il y a eu ensuite le problème de la route et sa réalisation, de 1945 à 1950. Et enfin celui du chemin de fer; en projet depuis 1885, subventionné en 1901, commencé par la formation d'une compagnie en 1910 renouvelée en 1920, reconnu comme nécessaire en 1931, construit au prix de 16 millions et demi, il a été enfin inauguré à Saint-Félicien le 28 octobre 1959 par un temps glacial inoubliable qui a failli me coûter la vie. J'ai été sauvé de justesse. Deux autres comme moi . . . . .

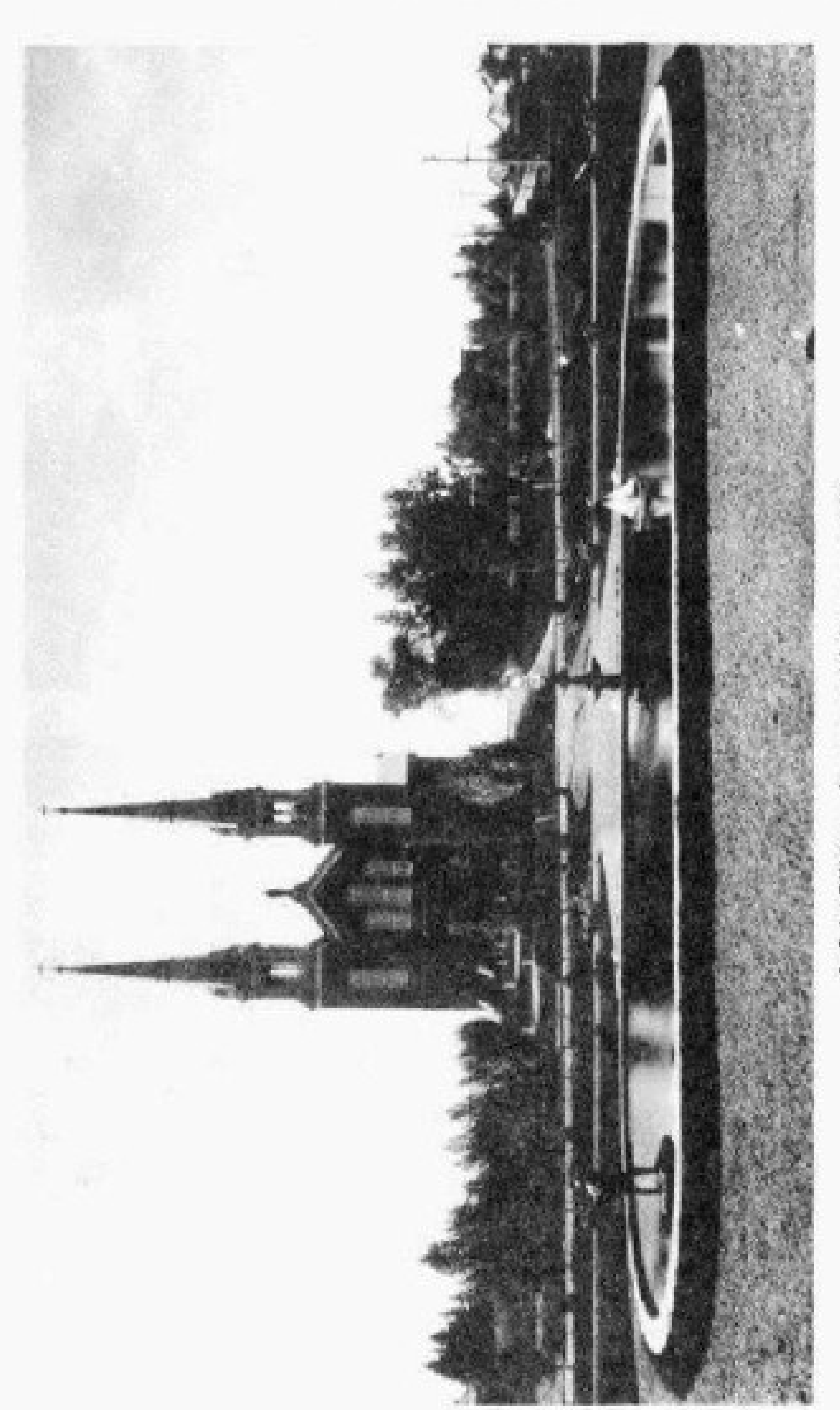
— Il aurait coûté trop cher s'il avait fallu vous perdre à cause de lui.

— Moi je me reposerais depuis quatre ans et demi . . . . .

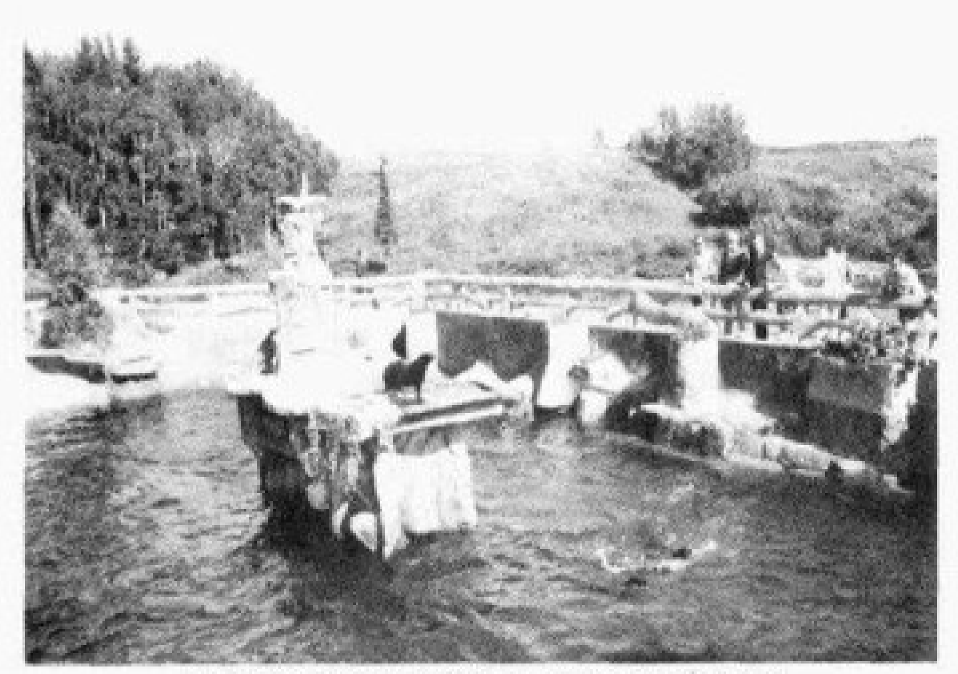
— Mais nous ne vous aurions pas pour faire l'histoire de nos localités.



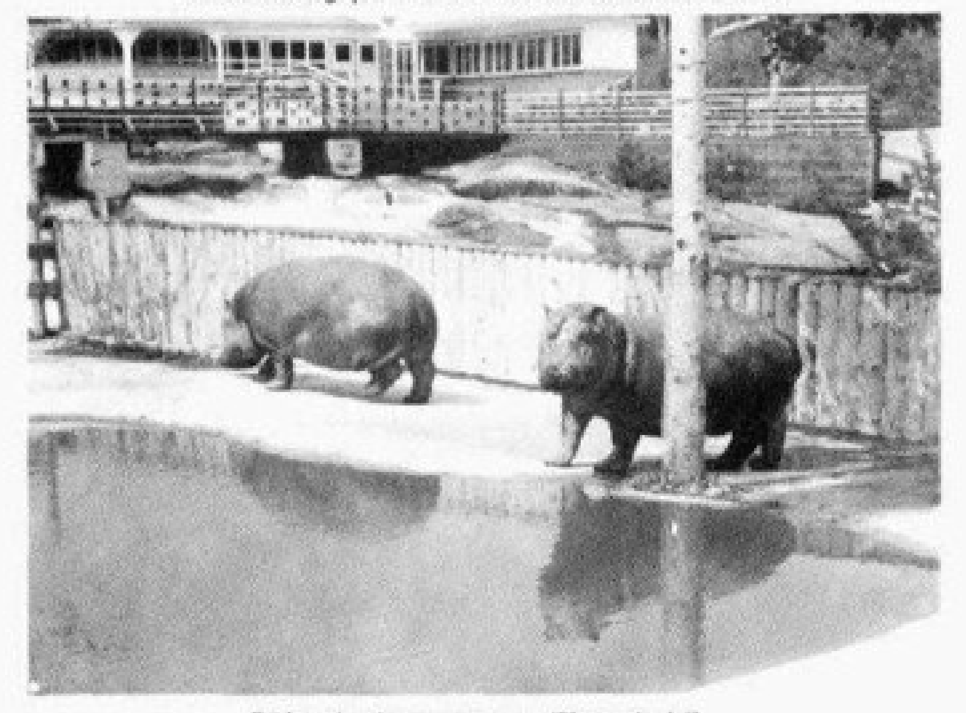
Détail du parc vingt ans plus tard.



A Saint-Félicien : le parc et l'église, vers 1950.



Jardin zoologique : bassin des otaries. (Photo André).



Enclos des hyppopotames. (Photo André).

28.- SAINT-CYRIAC

— Saint-Cyriac, ça n'existe pas ! . . . . .

— Mais ça a existé. Et c'était bien connu. Tout le monde passait par là pour aller au Lac Saint-Jean et en revenir. La paroisse est disparue, mais il en reste un vestige; les lieux ont changé d'aspect, mais ils sont encore fréquentés.

— Où se trouvait exactement la paroisse de Saint-Cyriac ?

— Sur la rive nord du lac Kénogami, dans le canton Kénogami, entre Jonquière et Hébertville.

— Je vois tout de suite que ces lieux ont une longue et riche histoire : le lac Kénogami était le chemin de circulation des Indiens et des Blancs entre la région du Lac Saint-Jean et celle de Chicoutimi de temps immémorial.

— C'est bien cela; et ça veut dire 200 ans d'histoire avant l'ouverture du Saguenay à la colonisation. Le Père Jean Dequen est le premier Blanc qui l'a traversé et mentionné, en 1647; les Pères Druillettes et Dablon, avec Michel Le Neuf de la Vallière, Guillaume Couture et leur équipe de 40 canots, y ont même campé lors de leur voyage à Nekoubau en 1661; le Père Albanel et tous les missionnaires y ont passé maintes fois; Louis Jolliet, Charles Aubert de la Chesnaie, les employés des postes pendant 200 ans, et combien de voyageurs de toutes sortes : André Michaux, en 1792, y a découvert une plante curieuse aujourd'hui disparue; l'ingénieur Normandin en 1732, le bourgeois James McKenzie en 1808, le commissaire Stuart, l'arpenteur Bouchette, le géologue Baddeley, l'arpenteur Hamel, le lieutenant Nixon, en 1828, le curé Hébert et les fondateurs d'Hébertville en 1849 et après, des gens d'affaires et des voyageurs de toutes sortes jusqu'à 1924.

— Jusqu'à 1924 ? . . . . .

— Jusqu'au relèvement du niveau du lac Kénogami, qui a amené la fermeture de la route qui passait par Saint-Cyriac et l'ouverture de la circulation par la route "swing la baquesse" Jonquière-Larouche.

— J'ai l'impression qu'il y aurait matière pour un volume sur l'histoire de Saint-Cyriac.

— Plus précisément l'histoire de ce que le site de la paroisse a vu passer; car jusqu'à l'ouverture du chemin de terre en 1869 la circulation appartient plus directement à l'histoire du lac Kénogami.

— Avant la colonisation il n'y a jamais eu de résidants là ?

— Il y a eu des Indiens qui campaient saisonnièrement; mais l'histoire ignore leur identité personnelle, à part celle de quelques individus mentionnés dans les registres des missionnaires. Il y a une famille que nous connaissons et qui mérite mention honorable dans l'histoire : c'est celle de Cyriac Buckle.

— C'est sans doute en son honneur que la paroisse a été baptisée "Saint-Cyriac" . . . . .

— Exactement. Mais pas à titre de fondateur ni même de colonisateur. Cyriac Buckle était fils d'un Allemand venu au Canada combattre pour l'Angleterre lors de la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis. Sa mère était une Canadienne. Lui-même était venu à Chicoutimi comme employé de la compagnie de la Baie d'Hudson et avait épousé une Montagnaise, Christine Dianais. En 1846 on le trouve installé au bord du lac Kénogami, à l'endroit appelé "pointe de Sable", près de l'entrée de la rivière au Sable. Il y a passé le reste de sa vie et il a laissé son nom à la rivière Cyriac, du côté sud du lac.

— Il est donc le premier résidant.

— En effet. Il a même été le seul résidant pendant plusieurs années, et s'il avait habité autre chose qu'une cabane — un "campe en bois rond calfeutré avec de la mousse et chauffé par un

poèle de fonte muni d'un tuyau" — on pourrait dire qu'il était l'hôtelier des touristes. L'endroit était très bon pour la pêche et il attirait nombre de visiteurs, en même temps que l'humble toit servait d'asile à des voyageurs en panne. Ce fut le cas de l'abbé Provencher lors d'une tournée d'herborisation, en 1861. Arrêté par une tempête à Cascouïa, il vint demander l'hospitalité à la famille Buckle. Il y fut bien reçu par "le père Cyriac, sa vieille Montagnaise et ses quatre filles". Des gens cossus de Chicoutimi y amenèrent des amis de La Malbaie; l'abbé Dominique Racine, curé de Chicoutimi, y venait l'été et y amenait des visiteurs de marque, entre autres son frère Antoine, futur évêque de Sherbrooke, qui connaissait Cyriac depuis longtemps. Buckle vivait à la façon indienne et dans les registres lui et les siens sont qualifiés "Sauvages" ou "Montagnais".

— Quand les colons ont-ils commencé à s'établir à Saint-Cyriac ?

— Vous auriez dû dire à "Cascouïa", car ça ne s'appelait pas encore Saint-Cyriac.

— Est-ce que les lieux s'appelaient Cascouïa auparavant ?

— Une partie des lieux, à l'embouchure d'un petit cours d'eau. Il y avait là beaucoup de quenouilles, cette sorte de roseau des marais que les Indiens appelaient "cascouillasse". On prit l'habitude d'appeler "Cascouïa" tout le littorial nord du lac Kénogami, même après que la colonie fut devenue paroisse.

— Il y a sans doute eu des chantiers par là . . . . .

— Les premiers chantiers ont été faits par les colonisateurs d'Hébertville et les équipes de Peter McLeod dans l'hiver de 1851-1852. Les billots étaient conduits sur le lac Kénogami jusqu'à l'entrée de la rivière Chicoutimi, par où ils descendaient au moulin à scie.

— Les chantiers ont duré plusieurs années ?

— Au lac Kénogami ils durent encore, mais surtout du côté sud du lac. Du côté nord, dans le territoire de Saint-Cyriac, la forêt

de gros bois a été assez vite épuisée. L'exploitation a repris pour le bois de pulpe, mais sur une moins grande échelle que du côté sud.

— Ça faisait tout de même du mouvement sur le lac . . . . .

— Ce mouvement a été plus ou moins accentué, mais constant jusqu'à l'ouverture des chemins et même après. Avant les chemins tout passait par là : canots, barges et chalands, billots au temps de la drave. Il y a même eu des bateaux à moteur. Le premier, construit par Elie Tremblay "Romaine", avait pour moteur un cabestan actionné par un cheval. Le deuxième était un petit remorqueur à vapeur, le **Kuko,** appartenant à la Compagnie Price. Il y avait été monté en voiture au cours de l'hiver et en avait été descendu de la même façon quelques années plus tard. — Je ne parle pas des bateaux à gazoline de notre époque.

— Est-ce que ce sont les chantiers qui ont amené les premiers colons dans le canton Kénogami ?

— Oui, apparemment, mais pas tout de suite; on n'en voit pas d'indice avant 1865. C'est cette année-là que le canton a été érigé officiellement et que le premier lot a été patenté : le No. 48 entre le lac et la baie de Cascouïa, appartenant à Moïse Hudon. L'année suivante le curé Hudon de Laterrière acquérait deux lots dans ce coin, en prévision d'une future église. Ceux qui sont donnés comme les premiers colons installés sont Léandre Gaudreault, Lambert Simard et Cléophe Potvin. Ils étaient de bonne étoffe : Gaudreault est mort à 99 ans et 3 mois et Potvin est accusé de s'être rendu à 104 ans. En peu d'années le chemin, qui a été terminé en 1869, s'est bordé de colons sur la plus grande partie de son parcours. A la fin de cette année-là on y comptait près de 50 familles et 220 personnes. Le curé de Jonquière venait leur donner la mission. Leur chapelle était construite : modeste bâtisse de 32 pieds sur 22, sur un terrain donné par Johnny Guay de Chicoutimi; elle venait d'être terminée quand le feu a passé au printemps de 1870.

— Le feu de 1870 a passé par là .....

— C'était son chemin. Il n'y a laissé qu'une seule maison, celle d'Hippolyte Bouchard, un menuisier de métier converti en cultivateur par sa femme, fille du pionnier Lambert Simard. Hippolyte était établi sur la pointe en face de la rivière Picoba. En voyant le feu venir et tout embraser, il dit : "Sacré milieu ! j'ai jamais cassé ma croix de tempérance; ma maison brûlera pas". — Ça ne veut pas dire que les autres avaient brisé leur croix; ça indique seulement sa confiance simpliste mais sincère. Il n'est pas le seul qui ait fait la même expérience avec la croix lors du Grand Feu.

— Les gens se sont relevés là comme ailleurs ..... ?

— Ils n'avaient pas autre chose à faire. Ils ont semé dans la cendre; ils ont refait leurs campes en bois noirci, rebâti leur chapelle et entrepris de vivre malgré tout. Le progrès fut lent cependant. Si on en croit Arthur Buies, qui y est venu neuf ans plus tard, en 1879, le pays était d'aspect lugubre : "une campagne aride, rachitique, qui porte les traces lamentables des anciens incendies et où la pousse nouvelle des bouleaux et des trembles lutte avec effort contre l'aspect désolé des innombrables troncs d'arbres noircis, des espaces dénudés et des monts déboisés qu'enveloppent seulement ça et là quelques maigres broussailles". Les établissements n'étaient pas moins misérables : "On regarde avec un étonnement mêlé de pitié les huttes grossières qui jalonnent le chemin de distance en distance et qui sont habitées par autant de familles de colons dont toute la subsistance provient d'un petit lopin de terre où pousse le blé, d'un enclos étroit où l'on sème des patates et de deux ou trois plates-bandes où quelques légumes rachitiques essaient de parvenir à maturité. Çà et là cependant apparaissent sur la route quelques maisons faites de bois équarri et quelques ébauches de culture plus étendue et plus sérieuse". Seul le chemin était bon : "Si on **coteille,** au moins on n'enfonce pas; il n'y a là ni ornières ni boue ni rien qui retarde la marche".

— Le tableau n'est pas gai ni prometteur .....

— C'est bien vrai. Cependant il était appelé à s'améliorer.

Quinze ans plus tard le même Arthur Buies revenait sur les lieux et se disposait à distribuer quelques aumônes aux plus nécessiteux qu'il s'attendait à rencontrer. Il fut surpris, émerveillé de n'en trouver aucun. Il raconte sa conversation avec un colon heureux qui lui fit découvrir ce qu'il n'avait pas vu, lui montrant ses petits champs de blé et de patates, son jardin potager, sa vache, ses veaux et ses cochons, lui parlant du moulin à farine et du bon pain cuit dans son four. "C'en est assez, écrit-il en conclusion; j'ai été édifié complètement sur la misère apparente qui m'avait tant attendri . . . . . C'est nous, les pauvres, les misérables, pensai-je; mais combien il faudrait être convaincu de cette idée pour se résoudre à vivre comme font les colons de Saint-Cyriac, même avec des patates, un four, une vache et des cochons ! . . . . ."

— Il faut admettre que ces gens se contentaient de peu.

— C'était le cas pour le moment; mais il n'a pas fallu un grand nombre d'années ensuite pour que les gens de Saint-Cyriac n'eussent rien à envier aux autres, même à leurs voisins de Jonquière. Dans des maisons sans luxe ils avaient le confort de l'aisance, de la paix, de la prospérité individuelle et commune. Dans la période de 1913 à 1925 Saint-Cyriac était la localité qui jouissait de la meilleure condition financière, la seule de la région dont les dettes privées et publiques additionnées étaient inférieures à l'actif réel.

— Ce n'est pas si mal ! Buies aurait dû venir voir ça . . . . .

— Il aurait vu une paroisse organisée depuis 1889, comptant 175 familles, avec 10,000 acres en culture et 20,000 acres en forêt, avec une nouvelle église placée sur un site dominant à deux milles à l'Est de l'ancienne chapelle, un joli presbytère, des résidences propres et de bon goût, par exemple celles de Lazarre Vaillancourt, un ancien citoyen d'Hébertville établi là depuis 1898, menant des grosses affaires agricoles, industrielles et commerciales, et régnant sur une imposante famille de dix enfants vivants; il aurait vu une municipalité dont le territoire avait d'abord été compris dans celle d'Hébertville et en avait été détaché en 1890; et s'il avait causé avec les gens il

aurait appris, comme en 1894, qu'on ignorait le chômage et que le marché des chantiers tout proches permettait de combler tous les budgets.

— Cette paroisse est disparue ....

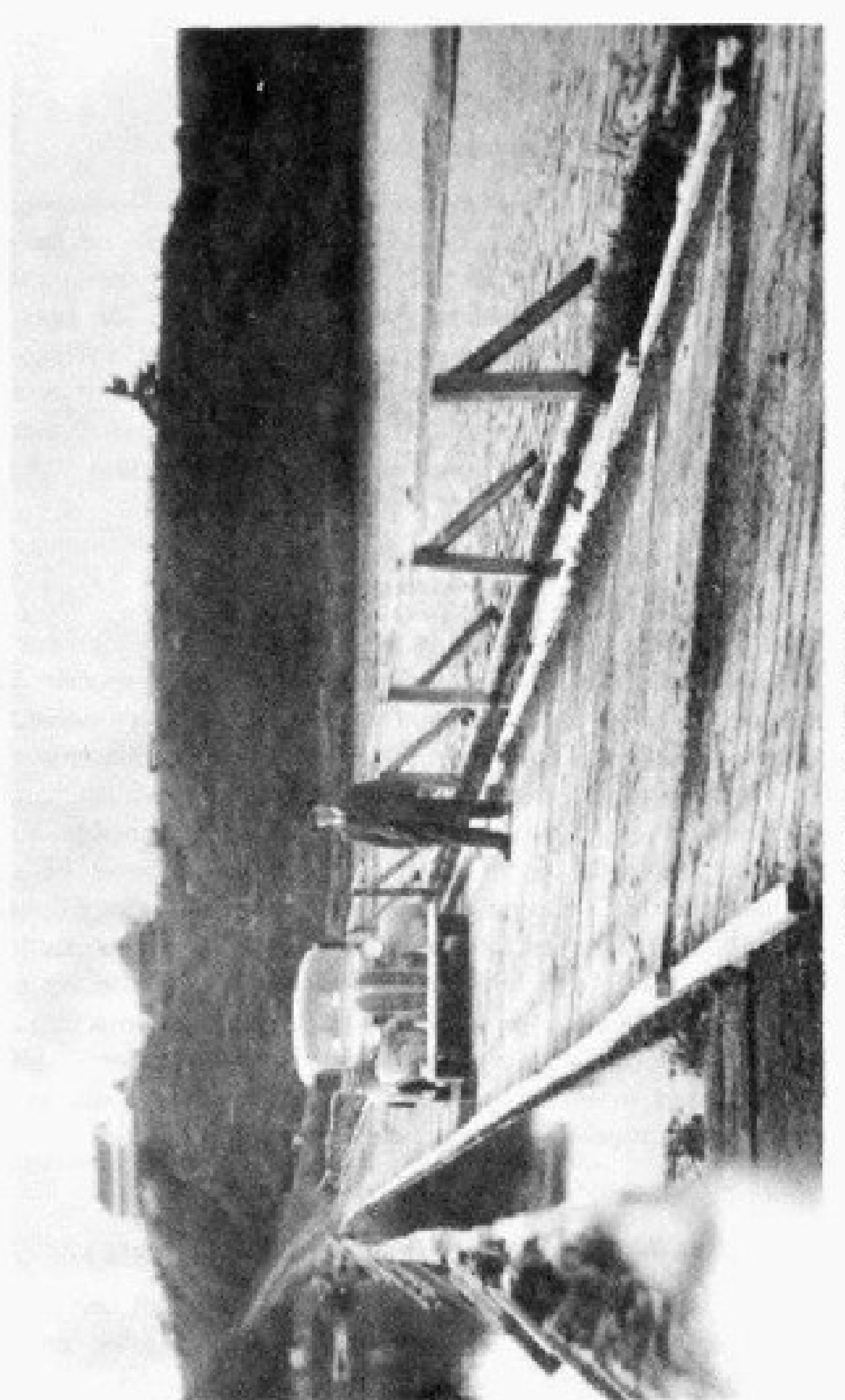
— Pour créer un réservoir d'eau au bénéfice de l'industrie, on a commencé, au printemps de 1923, la construction de barrages permettant de relever de 32 pieds le niveau normal du lac Kénogami, avec comme conséquence l'inondation de presque toutes les terres cultivées en bordure du lac et l'effacement de la paroisse de Saint-Cyriac. Ces travaux devaient être terminés en 1924. Entre temps on fit, par voie d'achat et par voie d'expropriation, l'acquisition des propriétés affectées : au total 142 propriétés et en fait la paroisse entière.

— Il a dû se produire des résistances .....

— Pas de trouble. On a procédé légalement et humainement, sachant quels sacrifices et quels dérangements on imposait à ces gens en les obligeant à quitter un chez-eux où ils vivaient à l'aise et heureux et à chercher l'aventure d'un établissement ailleurs. Des hommes, par exemple, comme le pionnier fondateur Cléophe Potvin, qui, à 96 ans, comptait 60 années de séjour et de labeur à Saint-Cyriac, des familles comme celle d'Hippolyte Bouchard, comme celles des Girard qui comptaient là 21 foyers dont 14 de cultivateurs, ne pouvaient pas partir sans douleur. Tous l'ont fait généreusement. La seule résistance violente s'est produite quand un entrepreneur trop pressé a voulu transporter les corps du cimetière sans respecter les formalités et sans aviser les familles; ce fut un drame qui aurait tourné au tragique si la façon de procéder n'avait pas été modifiée.

— Les familles dépossédées ont émigré un peu partout ..... ?

— Un peu partout, "vers différents exils", comme dit un poème inspiré par leur sort. Elles sont restées attachées les unes aux autres. Il ne reste là que l'église, solitaire sur sa colline devenue une île.



A Saint-Cyriac : le pont flottant vers 1920

29.- SACRE-COEUR DU SAGUENAY

— La paroisse de Sacré-Coeur du Saguenay, où est-elle située exactement ?

— Sur la rive nord du fjord Saguenay, entre Tadoussac et la rivière Sainte-Marguerite; elle comprend tout le canton Albert et une partie du canton Tadoussac. Elle comprend un territoire assez vaste : 42,000 acres. — Les paroisses de Chicoutimi, Laterrière, Saint-Nazaire, Saint-Alexis, n'ont que 28,000 acres, celle de Jonquière 23,000 . . . . .

— Cette superficie de 42,000 acres n'est pas toute colonisable . . . . .

— Oh! non. La plus grande partie est en montagnes. Il y a un beau plateau de terre arable, uni, d'environ 1,600 acres et 5,000 acres de très belle forêt. "On y trouve du bois de toutes les essences dans ces régions", écrivait l'arpenteur Boivin après l'avoir exploré. Quand on passe en bateau on ne voit rien des établissements; ils sont masqués par une bordure de rochers et d'arbres.

— Vous avez mentionné le canton Albert; d'où vient ce nom-là ?

— Ce nom a été donné en l'honneur du prince Albert, mari de la reine Victoria.

— Le nom de la paroisse, "Sacré-Coeur", on n'a pas besoin de le chercher. C'est curieux tout de même qu'il y ait deux paroisses de ce nom dans le diocèse.

— Actuellement ce n'est plus curieux; Sacré-Coeur est dans le diocèse de Hauterive depuis la création de celui-ci, en 1945; mais la chose que vous signalez existait auparavant, depuis la création de la paroisse de Sacré-Coeur du Bassin, à Chicoutimi, en 1903.

— Est-ce vraiment une paroisse ancienne ?

— Dans les âges de celles que nous avons présentées en ces dernières causeries : débuts vers 1865, organisation une vingtaine d'années plus tard. On pourrait même faire remonter les débuts à 25 ans plus tôt, à 1842, si on prenait comme origine de la paroisse les établissements de la rivière Sainte-Marguerite.

— En quel honneur cette rivière s'appelle-t-elle Sainte-Marguerite ?

— Je ne le sais pas. Ce nom est ancien; on le trouve sur la première carte détaillée de la région, celle du "Domaine du Roy" dressée par le Père Pierre Laure en 1731. La rivière était donc connue sous ce nom-là. Depuis quand ? en quel honneur ? je n'ai jamais rien vu à ce sujet.

— C'est le premier coin de la paroisse de Sacré-Coeur où des colons se sont établis ?

— Oui. En 1842, Louis dit "Louison" Gravel, de la Côte de Beaupré, est venu s'installer là avec sa famille de quatre garçons et une fille. Il a été suivi de près par François Gauthier, qui a amené la sienne de La Malbaie. Les deux se sont mis à cultiver, tout en tirant en grande partie leur subsistance de la chasse et de la pêche.

— Est-ce que le lieu offre assez d'espace colonisable pour une colonie ?

— Pour une petite colonie, oui. Il s'en est formé une en effet. Elle comptait 5 familles et 43 personnes quand, à l'automne de 1844, elle reçut la première visite des Pères Oblats, les Pères Durocher et Fisette. C'était celles de Gravel et de Gauthier et en plus celles de David Turcotte, Jean-Baptiste Jourdain et Léandre Tremblay. Celle d'Ignace Lessard vint les rejoindre cette année-là. Un plan dressé par Jean-Baptiste Duberger en 1847 indique les terres de quatre occupants : Gravel et Gauthier (les deux premiers), Jean-Baptiste Jourdain et Zéphirin Gauthier. Pendant une quinzaine d'années, sans autres moyens de communication avec l'extérieur que le fjord Saguenay, sans autres secours religieux que la mission une ou deux fois

par année jusqu'à l'arrivée d'un curé résidant à l'Anse-Saint-Jean, obligés de se rendre à la Grande-Baie pour faire moudre leur grain, les colons de la rivière Sainte-Marguerite n'augmentèrent que par l'accroissement naturel des familles. En 1862 ils formaient 12 familles et 66 personnes. Ils avaient tout le nécessaire, beaucoup de loisirs, une société intime et cordiale; en somme ils menaient une existence heureuse.

— Ils ne souffraient pas de leur isolement ?

— Cet isolement avait des inconvénients, c'est évident; mais ils les acceptaient et s'y habituaient. Ils formaient une petite colonie assez nombreuse pour se désennuyer, avec un esprit familial exceptionnel et assez d'occupations variées pour remplir le temps et alimenter les conversations. De plus, ils savaient sortir au besoin et ils ne manquaient pas de visiteurs.

— Les prêtres qui venaient leur donner la mission, mais à part çà ?

— William Price était propriétaire du site de moulin depuis 1844; lui et ses hommes y venaient pour la surveillance des intérêts de la Compagnie ou pour la pêche. N'oubliez pas que la plus belle rivière du Royaume du Saguenay pour la pêche au saumon est la Sainte-Marguerite. David Price y amena un jour un personnage extraordinaire que les gens de la rivière Sainte-Marguerite sont les seuls de la région à avoir reçu : le Prince de Galles, futur Edouard VII. En 1860, le Prince était venu visiter le Canada à l'occasion de l'inauguration du pont Victoria. En montant de Gaspé à Québec il a fait un crochet dans le fjord Saguenay avec l'intention officielle de se rendre à Bagotville, où tout le monde s'est rendu pour le saluer; il a changé cette partie de son itinéraire pour une excursion de pêche à la rivière Sainte-Marguerite. Nous avons publié le récit de cette aventure — car c'en était une — dans la revue SAGUENAYENSIA. Le Prince et David Price ont fait un trajet dans le canot de Pierre Gauthier et ils ont pris un repas chez Louison Gravel. Le lieu où ils ont campé et où ils ont reçu la visite du beau monde de Tadoussac et des Escoumins a été marqué comme site historique.

— Vous avez parlé d'une "aventure" au sujet de cette visite; on peut savoir . . . . . ?

— Nous n'avons pas le temps de la raconter ici; pour satisfaire votre curiosité je vous en dirai un épisode. — Son Altesse avait choisi comme magnifique endroit pour pêcher une grande roche séparée du bord par un ravin et de laquelle il pouvait jeter la mouche en plusieurs directions. Il s'y était rendu à mer basse alors que le ravin était à sec. Il s'aperçut tout-à-coup que la mer montante avait entouré son rocher et en avait fait un îlot moins confortable que les Iles Britanniques. Les canots se trouvant ailleurs, le prince eut un mouvement d'inquiétude qui amusa **in petto** les spectateurs mais qui heureusement ne dura pas longtemps. M. Price traversa dans l'eau aux genoux, embarqua le Robinson royal sur ses épaules et s'en revint par le même chemin. Il sauva ainsi la Couronne et l'Empire sans même ôter sa pipe.

— Vive la petite histoire ! . . . . . Mais revenons à nos colons. Ce serait vers 1865 qu'ils auraient commencé à s'orienter en paroisse . . . . .

— Oui, si on interprète ainsi l'ouverture d'un chemin de communication avec Tadoussac. Ce chemin, de 16 milles de longueur, ébauché en 1863, a été achevé les années suivantes et a permis l'établissement de colons sur le plateau arable qu'il traverse dans le sens de la longueur. Le plateau venait seulement d'être arpenté et déjà quelques colons avaient pris des lots et commencé à défricher. Je crois que c'est au printemps de 1863 même que les premiers morceaux de terre en cet endroit ont été ensemencés. A ce moment, rares étaient ceux qui prévoyaient que le centre de la future paroisse serait là.

— L'attention se portait naturellement sur la colonie de la rivière Sainte-Marguerite.

— Vous dites bien. Les gens de cette colonie songeaient d'ailleurs à s'organiser chez eux. Le curé Girard, de l'Anse-Saint-Jean, qui en avait la charge, leur organisa une école à l'automne de 1868 et leur fit construire l'été suivant une cha-

pelle de 35 pieds sur 22 sur un terrain donné par François Gauthier.

— La colonie du plateau, si on peut l'appeler ainsi, a-t-elle été lente à se former ?

— Vous pouvez deviner la réponse en pensant qu'elle se formait en plein dans les terres, à 10 ou 12 milles de Tadoussac, sans les avantages de la pêche et sans autre sortie que cette longue route en pays accidenté. Elle a commencé très lentement, formée en partie par des colons précédemment établis au *Moulin Baude* et obligés d'abandonner leurs terres qui étaient envahies par le sable. Une fois le noyau formé il s'est développé assez vite. Au bout de 20 ans il s'imposait comme centre d'une paroisse et la colonie de Sainte-Marguerite devait lui céder l'hégémonie et même sa petite chapelle, qui y fut transportée pour servir de sacristie.

— Cela reporte en 1885 . . . . .

— Exactement. A l'automne de 1884 le canton Albert fut érigé en mission sous le vocable du Sacré-Coeur de Jésus, et la desserte en fut confiée au curé de Tadoussac, qui était alors l'abbé Stanislas Caron. L'ensemble, avec la colonie de Sainte-Marguerite, comptait 55 familles. La chapelle de Sacré-Coeur fut construite dans l'été de 1885; elle fut bénite le 16 juillet par l'abbé Caron. Le curé y venait dire la messe une fois par mois. L'année suivante, en octobre 1886, arrivait le premier desservant résidant, l'abbé Clément Dubé, qui fut plus tard aumônier de nos troupes en Afrique Sud, lors de la guerre contre les Boers.

— Les gens du plateau vivaient évidemment d'agriculture.

— Pas uniquement, car le défrichement des terres n'était pas assez étendu pour suffire à tout le besoin; il fallait tirer d'ailleurs une partie de la subsistance. C'est dans l'hive de 1885-1886 que la Compagnie Price ouvrit des chantiers importants sur la rivière Sainte-Marguerite. On y expérimenta pour la première fois la drave de ce vigoureux cours d'eau; elle fut conduite par O. Boulianne et se termina le 2 juin sans accident "ex-

cepté la perte d'un petit bateau et un bain forcé de quelques minutes" au bénéfice de ceux qui le conduisaient.

— La Compagnie Price avait un moulin à scie à cet endroit?.....

— Pas dans ce temps-là. Le bois était conduit ailleurs : au moulin de l'Anse Saint-Etienne, au moyen d'un remorqueur. Après l'incendie de ce moulin, en 1900, le bois allait à celui de la baie de Sainte-Catherine. Ce dernier a été transporté à la rivière Sainte-Marguerite en 1909. A ce moment il était un des plus importants de la région. Il employait 100 hommes et sciait 1800 billots par jour. Il a été fermé en 1922.

— Quand la paroisse de Sacré-Coeur s'est-elle organisée ?

— Elle s'est organisée graduellement. Un desservant résidant était en pratique un curé. L'abbé Mathias Tremblay est celui qui fut le plus longtemps à ce poste : 14 ans, de 1889 à 1903. Peu après son départ, le 24 février 1904, la desserte a été érigée en paroisse, avec Méridée Laprise comme premier syndic et comme curé le pittoresque abbé Guillaume alias "William" Tremblay, frère de l'abbé Mathias. C'est lui qui, en 1909, a construit l'église actuelle, qui a été bénite solennellement par Mgr Labrecque le 13 juin 1910.

— Et son organisation municipale . . . . . ?

— Elle a précédé l'érection canonique de la paroisse; elle a eu lieu le 15 janvier 1900. Son premier maire a été Méridée Laprise.

— Est-ce que la colonie de la rivière Sainte-Marguerite s'est maintenue ?

— Elle a connu une augmentation subite au moment de la construction du moulin à scie et a possédé un petit village de douze familles en plus de sa population normale jusqu'à 1922, mais la fermeture de cette industrie l'a fait retomber à sa condition ancienne de quelques familles dépendant de moins en moins de l'agriculture.

— Et la pêche ?

— Elle a été longtemps populaire et fréquentée par des fervents amateurs. J'ai vu quelque part que dans l'été de 1891 un de ses habitués, un nommé Brackett, y a pris un saumon de 45 livres. Une prise comme celle-là est invitante. Ce Brackett, qui passait toute la saison de la pêche à la rivière Sainte-Marguerite, était en plus un artiste et se plaisait à peindre des tableaux où le saumon avait généralement la place d'honneur.

— Les habitants du centre de la paroisse de Sacré-Coeur avaient-ils une autre voie de sortie que la route de Tadoussac ?

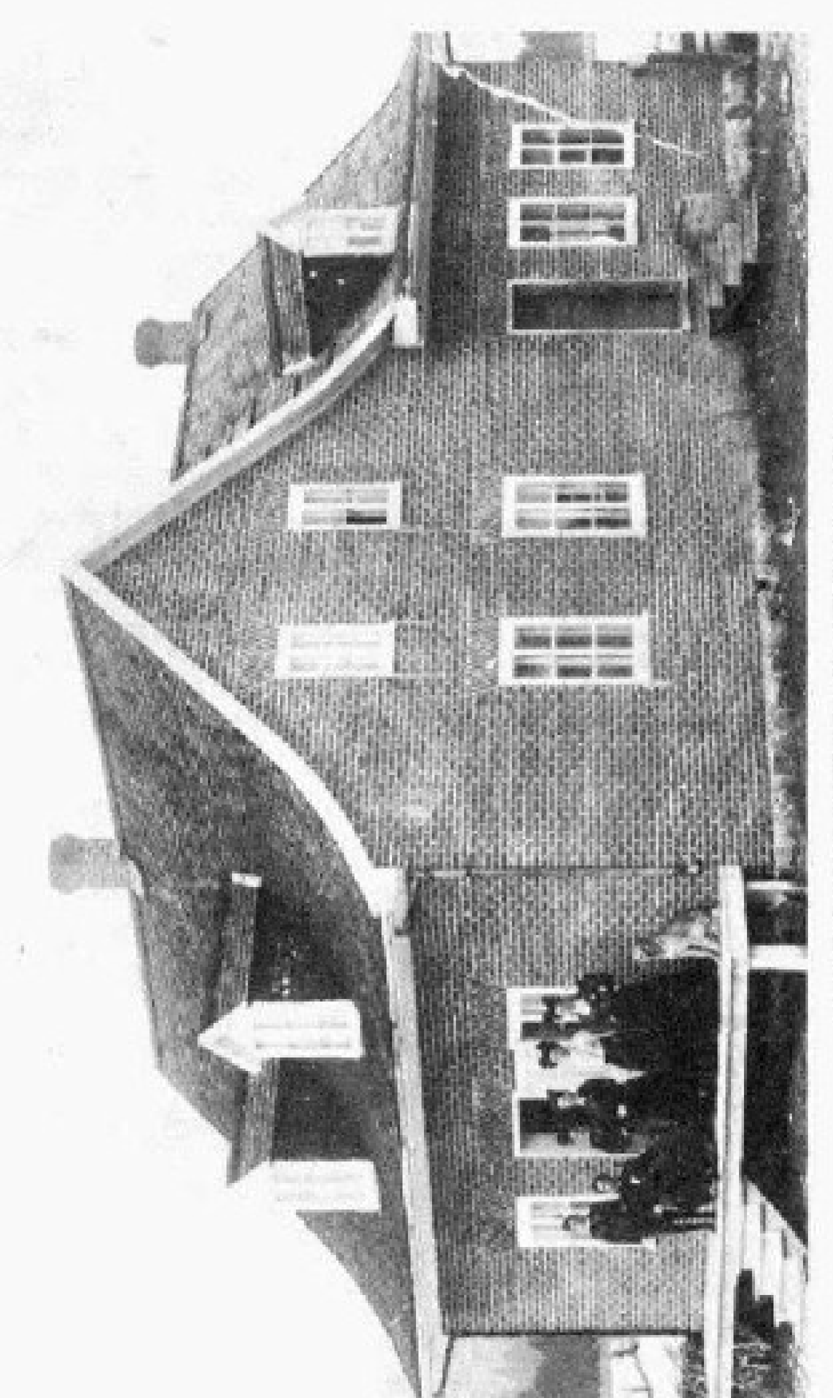
— Ils ont eu un quai du côté du Saguenay, à l'anse de la Grosse Roche, un peu en haut du village, à 4 milles de distance. Il sert encore bien qu'il ait perdu de son utilité depuis la construction des bonnes routes. — L'anse de la Grosse Roche rappelle le souvenir de chantiers où on vint chercher des mâts de navire du temps de la Nouvelle France, en 1715.

— La paroisse a-t-elle connu des développements notables depuis son organisation définitive ?

— Cela veut dire depuis 1904, ou mieux depuis la construction de son église, les cinquante ou soixante dernières années, la moitié de sa carrière ! Il s'est produit beaucoup de développements, mais ceux de la vie normale d'une population active et progressive dans les cadres de sa situation. Tout a progressé : la population, qui est aujourd'hui de plus de 1800 habitants; les établissements particuliers, dont 30% sont agricoles; les écoles, qui sont à la page; les organismes et les services répondant aux besoins. Je crois bon de mentionner que cette paroisse est confiée actuellement aux Missionnaires du Sacré-Coeur; ils y sont arrivés exactement le 4 novembre 1950.

— Vraiment, cette paroisse de Sacré-Coeur du Saguenay a une histoire fort intéressante.

— Cette histoire se continue dans la paix et une prospérité relative qui peuvent s'appeler du bonheur. Il fait bon y vivre.



A Sacré-Coeur du Saguenay : le presbytère en 1913.

30.- SAINT-AMBROISE

— Nous sommes à la trentième localité dont nous esquissons l'histoire. Par ordre d'âge, Saint-Ambroise serait la trentième de la famille des localités saguenéennes.

— C'est bien ça, si je ne fais pas erreur sur les dates du début de chacune.

— Le début de Saint-Ambroise serait donc de 1865 ou plus tard . . . . .

— Le début de ce qui fait la paroisse actuelle. Comme dans le cas des autres localités, il peut y avoir eu sur les lieux des événements, de l'activité, en somme des faits qui ont précédé l'origine de la localité sans avoir contribué à sa réalisation.

— Y en a-t-il de ces faits, dans le cas présent ?

— Il y en a peu qui soient dignes de mention. Le territoire de Saint-Ambroise, qui est compris dans le canton Bourget, est traversé par deux cours d'eau : la rivière des Aulnaies, dont nous avons parlé en causant de la paroisse de Saint-Charles, et la rivière à l'Ours, qui est un affluent de l'autre du côté nord-est. La rivière des Aulnaies a été un chemin de communication assez fréquenté par les Indiens autrefois; elle est mentionnée sous le nom de "rivière des Petits Mistassins" sur la première carte détaillée de la région du Saguenay, la carte du Domaine du Roy dessinée par le jésuite Pierre Laure en 1731, soit 233 ans avant aujourd'hui.

— Vous dites : "rivière des Petits Mistassins" . . . . . ?

— En passant par le lac Tchitagama et la rivière Péribonka, elle était le chemin le plus direct pour se rendre au pays des Petits Mistassins, du côté est du lac Mistassini, ou pour en venir. On l'a appelée aussi "rivière des Terres Rompues"; les Terres

Rompues étaient des failles produites par le grand tremblement de terre de 1663, qui avait ébranlé toute la vallée du Saint-Laurent.

— Voilà de l'histoire intéressante . . . . . Et la rivière à l'Ours, elle ?

— On ne connaît pas personnellement l'ours qui a donné le nom de son espèce à la rivière, mais on sait que la rivière a donné le sien à la colonie qui s'est formée sur ses bords et qui s'est appelée "Rivière-à-l'Ours" avant d'être baptisée du nom de Saint-Ambroise. Le nom du bureau de poste a été "Rivière-à-l'Ours" jusqu'à 1931.

— La première activité locale a été celle des colonisateurs ?

— La première a été celle des chantiers; elle a commencé entre 1845 et 1850, du temps de Peter McLeod, et après quelques années de suspension elle a repris vers 1860. Ce sont les Price qui ont construit la **dalle** pour faire passer les billots dans une section difficile de la rivière des Aulnaies. La colonisation a commencé en 1869.

— Est-elle l'oeuvre d'une société ?

— Ni d'une société ni même d'une équipe; elle est due à l'initiative de deux particuliers : Norbert Lavoie et Jules Tremblay. Ils sont venus dans l'été de 1869 faire des abattis, en vue de s'établir, sur les lots 20 et 21 du rang Est, précisément sur le site du village actuel. Au printemps de 1870 le grand feu leur a rendu le service de balayer partiellement la forêt; ils en ont profité pour venir s'y installer avec leurs familles. Lavoie avait alors 8 enfants et Tremblay en avait 9.

— Norbert Lavoie et Jules Tremblay sont donc conjointement les fondateurs de Saint-Ambroise . . . . .

— Autrement dit de la Rivière-à-l'Ours. Lavoie est cependant donné comme le premier résidant. Il avait apparemment devancé de quelques jours ou de quelques semaines son voisin Jules Tremblay.

— Nous avons vu des endroits où les pionniers de la première heure ont été seuls pendant plusieurs années . . . . .

— A la Rivière-à-l'Ours les premiers résidants ont été rejoints dès l'année suivante par au moins cinq autres familles : celles de Cléophe Tremblay, gendre de Norbert Lavoie, de David Thériault, qui venait de Saint-Pacôme de Kamouraska, de Louis Larouche, de Marc Tremblay "Lucon" et d'Octave Lefebvre. Ces deux derniers n'ont tenu que quelques années et sont partis, mais plusieurs autres sont venus s'établir durant ce temps.

— Ces colons s'établissaient un peu partout . . . . .

— Non. Les premiers et ceux qui sont venus ensuite, pendant plusieurs années, se sont plutôt groupés vers le confluent de la rivière à l'Ours et de la rivière des Aulnaies, les uns près des autres.

— Ils formaient un groupe joliment isolé dans ce coin-là.

— A 16 milles du village de Sainte-Anne, sans autre voie de communication que la rivière des Aulnaies durant l'été. Ils gagnaient la rivière par un ancien chemin de chantier; ils la descendaient en canot, en chaland ou autrement jusqu'à la première chute, à environ trois milles du village actuel, ou bien ils se rendaient là à cheval à travers le bois; ensuite ils empruntaient une charette aux colons de **La Dalle** pour se rendre à Sainte-Anne. Pas besoin de dire que les jeunesses ne descendaient pas "en ville" tous les soirs.

— Les colons se réchappaient tout de même . . . . .

— En vrais Chapdelaines. Pas tous cependant. Plusieurs ont quitté les lieux après un effort de quelques années sans apporter beaucoup de bagage. En particulier quelques Français qui ont tenté l'aventure de s'établir à la Rivière-à-l'Ours mais qui n'ont pas pu s'acclimater assez pour tenir. C'est à l'honneur de ceux qui ont tenu malgré tout. On remarque cependant que, là comme dans la plupart de nos localités, rares sont les terres qui n'ont pas changé de propriétaire; on n'en connaît

que deux : celle de Pierre Brassard, arrivée en 1877, et celle de Delphis Tremblay, arrivée l'année suivante, encore occupées par leurs descendants.

— Ce sont généralement les débuts qui sont les plus durs et les plus précaires; ensuite les conditions de vie s'améliorent.

— Nos gens sont débrouillards; du moins les colonisateurs l'étaient, et ils amélioraient leur sort à mesure qu'ils en avaient les possiblités. Ceux de la Rivière-à-l'Ours ont commencé par se donner une commission scolaire, en 1879, et un moulin à farine dans l'automne de la même année; en 1880, ils ont obtenu la construction d'un pont sur la rivière des Aulnaies, qu'ils traversaient auparavant dans l'eau. Ils avaient la visite du curé de Sainte-Anne deux fois par année; ce n'était pas du luxe, mais mieux que rien. En 1884 ils se sont donné un moulin à scie aux chutes de la rivière à l'Ours. Ils ont plus tard refait le chemin de chantier et établi des communications moins difficiles avec Sainte-Anne et Saint-Charles par Saint-Léonard.

— Qu'est-ce que Saint-Léonard ?

— C'est une colonie qui s'est formée sur la rive nord de la rivière Saguenay à peu près en même temps que celle de Saint-Charles, vers l'embouchure de la rivière des Aulnaies, entre Saint-Charles et Shipshaw. On l'appelait aussi "La Dalle". Une mission y a été établie en 1891 sous la patronyme de Saint-Léonard, qu'elle porte encore bien que la mission ait cessé depuis quelques années.

— A la Rivière-à-l'Ours c'est sans doute à l'occasion de la construction d'une chapelle que le nom de Saint-Ambroise a été donné.

— Exactement. Le nom a été donné en 1885, par Mgr Dominique Racine, en l'honneur de l'abbé Ambroise Fafard, qui était alors curé de la cathédrale et en même temps supérieur du Séminaire de Chicoutimi, mais aussi en souvenir de la paroisse natale de Mgr Racine, Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette. C'est aussi en 1885 que la chapelle de la "mission du canton

Bourget" reçut sa première cloche, bénite à Sainte-Anne par l'abbé Fafard le deuxième dimanche d'avril et baptisée des noms de Marie, Anne, Ambroise, Elisabeth. La cloche fut transportée à Saint-Ambroise par le premier colon, Norbert Lavoie; on dit qu'elle servit pour la première fois pour sonner ses glas, 14 jours plus tard.

— C'est le curé de Sainte-Anne qui a continué de desservir la mission nouvellement organisée ?

— Cette desserte a été confiée au curé de Saint-Charles lorsque celui-ci a été nommé, à l'automne de 1885. Le 1er octobre il recevait instruction de s'y rendre "tous les troisième dimanches ou jours de fêtes". Il avait ordre aussi de choisir un terrain pour un cimetière. Ce terrain n'était pas encore choisi au mois d'avril 1887 quand décéda le second pionnier de 1869, Jules Tremblay, qui fut inhumé sous la chapelle.

— Pendant que nous sommes sur le sujet des églises, pourriez-vous en donner l'histoire ?

— La première chapelle, de 1885, a servi en même temps d'école jusqu'à la construction de l'église, en 1902. L'église de 1902, en bois, a été achevée à l'intérieur en 1909, agrandie en 1919, et elle a été détruite par l'incendie de 1921. On a alors construit la belle église actuelle, en pierre, terminée en 1924.

— L'église et l'école ont fraternisé à Saint-Ambroise . . . . .

— Les deux ont partagé le même sort pendant plus de vingt ans. La messe et la classe avaient lieu dans des maisons privées avant 1885; ensuite elles ont cohabité sous le même toit pendant 18 ans. Mais après leur installation dans des édifices séparés elles ont eu un moment de discordance de caractère exceptionnel.

— Discordance ! de caractère exceptionnel ! Qu'est-ce à dire ?

— Un phénomène extraordinaire. Du 1er avril 1906 au 15 mai 1907, dans la nouvelle école construite en 1902, on enten-

dait, à certains jours et fréquemment, pendant la classe et même quand les enfants étaient tous sortis, des plaintes, des bruits de coups violents contre les murs et surtout des sifflements aigus, scandés, exécutant sur demande des airs de chansons, sans que personne n'ait pu expliquer leur provenance. Voyant que la chose était rapportée comme véritable, j'ai fait personnellement une enquête auprès de l'institutrice, des élèves survivants et de certains autres témoins du fait, qui sont nombreux et sérieux. Le fait est indéniable; l'explication, il ne m'appartient pas de la donner. Pendant ce temps-là la musique de l'église était tout autre; cependant l'église et l'école sont restées en bons termes quand même .....

— Est-ce que Saint-Ambroise était encore à l'état de mission quand ce phénomène étrange s'est produit ?

— Saint-Ambroise est devenu paroisse en 1903. Son premier curé, l'abbé Abel Simard, est arrivé le 1er septembre. Il a reçu en même temps charge de la mission de Saint-Léonard, qui était rattachée à Saint-Ambroise pour fins scolaires depuis 1893.

— Cela suppose naturellement que la localité se développait dans les autres domaines.

— On pourrait donner quelques indices de ces développements. En 1888 on avait construit un chemin plus court pour communiquer avec Sainte-Anne, avec un bac pour traverser la rivière Shipshaw; le bac a été remplacé par un pont en 1906. En 1895 on organisait la première fromagerie, qui devait donner aux cultivateurs l'avantage d'un produit de commerce. Voici quelques témoignages intéressants au point de vue agricole : — Dans l'été de 1894, à la suite d'une visite spéciale à Saint-Ambroise, un observateur écrivait : "Nous avons rencontré là des cultivateurs fort à l'aise; des jeunes gens partis d'ici (de Chicoutimi) il y a trois ou quatre ans à peine, sans aucune ressource, vivent aujourd'hui à l'aise sur des terres qu'ils ont défrichées eux-mêmes". Il signale en particulier "la vallée appelée **le petit Manitoba"**, avec ses prairies naturelles où un citoyen entreprenant de Tadoussac, L.-N. Catelier, avait commencé un grand établissement, *malheureusement retardé* à ce moment par l'in-

cendie des bâtisses. A l'automne de 1895, le journaliste du **Progrès du Saguenay**, qui avait parcouru les paroisses du côté nord, écrivait : "Les cultivateurs qui partent de nos vieilles paroisses et qui sont établis à Saint-Ambroise ne craignent pas d'affirmer que cette localité offre beaucoup d'avantages . . . . . Le sol y est très riche, le climat très bon et cette année toutes les récoltes étaient terminées à Saint-Ambroise lorsque nous ne faisions que commencer les nôtres ailleurs". En 1900, un Canadien de New-York, venu visiter Saint-Ambroise en vue d'y amener un groupe de compatriotes, disait dans son rapport : "Tout y est plus avancé qu'à Chicoutimi".

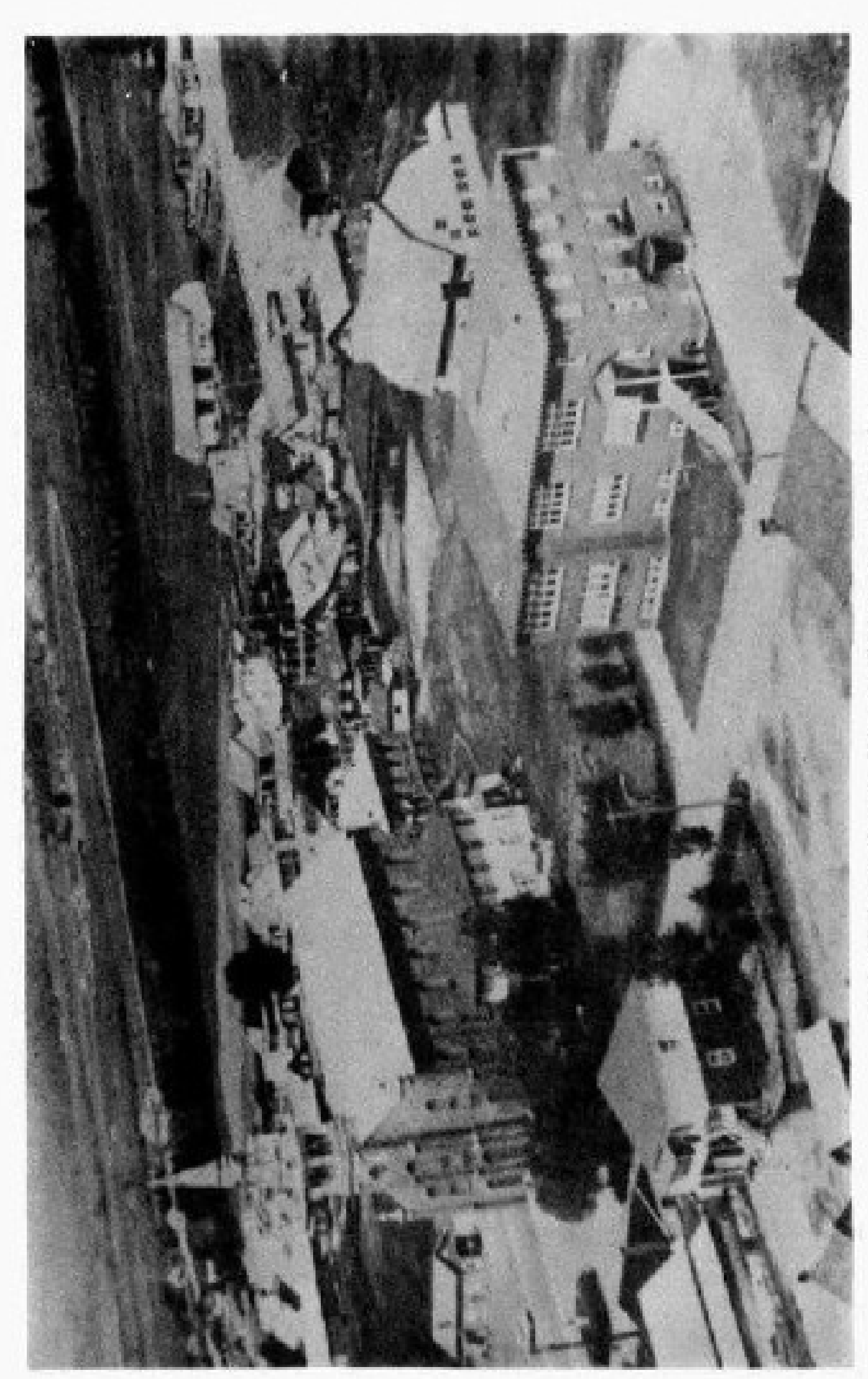
Au point de vue civil, Saint-Ambroise a été érigé en municipalité par un arrêté ministériel du 20 octobre 1902. La municipalité du village a été érigée le 14 décembre 1917.

— C'est ainsi dans les autres domaines . . . . .

— On peut dire dans tous les domaines. A l'appel des besoins et à la mesure des moyens les progrès ont été réalisés à leur heure. Par exemple, le téléphone a été installé en 1916, l'aqueduc au village en 1917, l'éclairage électrique en 1921, et ainsi de suite. Saint-Ambroise est à la page, même à l'avant pour certaines choses comme le plan d'urbanisme et le numérotage des maisons en prévision des développements futurs. Une population qui dépasse 3,000 habitants, qui est stable et progressive à la fois.

— Une belle paroisse pour finir la présentation de cette série de localités saguenéennes dont vous nous avez fait connaître l'histoire.

— Vous avez raison. Elle est la plus jeune de celles que nous avons présentées, une des trois qui n'ont pas encore cent ans; elle n'en est pas moins intéressante.



A Saint-Ambroise : un coin caractéristique de la paroisse

Je tiens à dire que je suis heureux d'avoir eu l'occasion d'étudier et de faire connaître les aînées de la belle famille de nos localités. Je compte pour peu le travail que cette série d'études m'a coûté, et je remercie de tout coeur les responsables du poste CBJ qui en ont fait bénéficier notre population.

Victor Tremblay, P.D.

1er juin 1964.

TABLE DES MATIÈRES